Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



William Shakespeare

OTHELLO

ou le Maure de Venise

(1604)
Traduction de M. Guizot

Table des matières

Notice sur Othello

« Il y avait jadis à Venise un More très-vaillant que sa bravoure et les preuves de prudence et d'habileté qu'il avait données à la guerre avaient rendu cher aux seigneurs de la république... Il advint qu'une vertueuse dame d'une merveilleuse beauté, nommée Disdémona, séduite, non par de secrets désirs, mais par la vertu du More, s'éprit de lui, et que lui à son tour, vaincu par la beauté et les nobles sentiments de la dame, s'enflamma également pour elle. L'amour leur fut si favorable qu'ils s'unirent par le mariage, bien que les parents de la dame fissent tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'elle prît un autre époux. Tant qu'ils demeurèrent à Venise, ils vécurent ensemble dans un si parfait accord et un repos si doux que jamais il n'y eut entre eux, je ne dirai pas la moindre chose, mais la moindre parole qui ne fût d'amour. Il arriva que les seigneurs vénitiens changèrent la garnison qu'ils tenaient dans Chypre, et choisirent le More pour capitaine des troupes qu'ils y envoyaient. Celui-ci, bien que fort content de l'honneur qui lui était offert, sentait diminuer sa joie en pensant à la longueur et à la difficulté du voyage... Disdémona, voyant le More troublé, s'en affligeait, et, n'en devinant pas la cause, elle lui dit un jour pendant leur repas : – Cher More, pourquoi, après l'honneur que vous avez reçu de la Seigneurie, paraissez-vous si triste ? – Ce qui trouble ma joie, répondit le More, c'est l'amour que je te porte ; car je vois qu'il faut que je t'emmène avec moi affronter les périls de la mer, ou que je te laisse à Venise. Le premier parti m'est douloureux, car toutes les fatigues que tu auras à éprouver, tous les périls qui surviendront me rempliront de tourment ; le second m'est insupportable, car me séparer de toi, c'est me séparer de ma vie. – Cher mari, que signifient toutes ces pensées qui vous agitent le cœur ? Je veux venir avec vous partout où vous irez.

S'il fallait traverser le feu en chemise, je le ferais. Qu'est-ce donc que d'aller avec vous par mer, sur un vaisseau solide et bien équipé ? – Le More charmé jeta ses bras autour du cou de sa femme, et avec un tendre baiser lui dit : Que Dieu nous conserve longtemps, ma chère, avec un tel amour ! – et ils partirent et arrivèrent à Chypre après la navigation la plus heureuse.

« Le More avait avec lui un enseigne d'une très-belle figure, mais de la nature la plus scélérate qu'il y ait jamais eu au monde… Ce méchant homme avait aussi amené à Chypre sa femme, qui était belle et honnête ; et, comme elle était italienne, elle était chère à la femme du More, et elles passaient ensemble la plus grande partie du jour. De la même expédition était un officier fort aimé du More ; il allait très-souvent dans la maison du More, et prenait ses repas avec lui et sa femme. La dame, qui le savait très-agréable à son mari, lui donnait beaucoup de marques de bienveillance, ce dont le More était très-satisfait. Le méchant enseigne ne tenant compte ni de la fidélité qu'il avait jurée à sa femme, ni de l'amitié, ni de la reconnaissance qu'il devait au More, devint violemment amoureux de Disdémona, et tenta toutes sortes de moyens pour lui faire connaître et partager son amour… Mais elle, qui n'avait dans sa pensée que le More, ne faisait pas plus d'attention aux démarches de l'enseigne que s'il ne les eût pas faites… Celui-ci s'imagina qu'elle était éprise de l'officier… L'amour qu'il portait à la dame se changea en une terrible haine, et il se mit à chercher comment il pourrait, après s'être débarrassé de l'officier, posséder la dame, ou empêcher du moins que le More ne la possédât ; et, machinant dans sa pensée mille choses toutes infâmes et scélérates, il résolut d'accuser Disdémona d'adultère auprès de son mari, et de faire croire à ce dernier que l'officier était son complice… Cela était difficile, et il fallait une occasion… Peu de temps après, l'officier ayant frappé de son épée un soldat en sentinelle, le More lui ôta son emploi. Disdémona en fut affligée et chercha plusieurs fois à le réconcilier avec son mari. Le More dit un jour à l'enseigne que sa femme le tourmentait tellement pour

l'officier qu'il finirait par le reprendre. – Peut-être, dit le perfide, que Disdémona a ses raisons pour le voir avec plaisir. – Et pourquoi, reprit le More ? – Je ne veux pas mettre la main entre le mari et la femme ; mais si vous tenez vos yeux ouverts, vous verrez vous-même. – Et quelques efforts que fît le More, il ne voulut pas en dire davantage[1]. »

Le romancier continue et raconte toutes les pratiques du perfide enseigne pour convaincre Othello de l'infidélité de Desdémona. Il n'est pas, dans la tragédie de Shakspeare, un détail qui ne se retrouve dans la nouvelle de Cinthio : le mouchoir de Desdémona, ce mouchoir précieux que le More tenait de sa mère, et qu'il avait donné à sa femme pendant leurs premières amours ; la manière dont l'enseigne s'en empare, et le fait trouver chez l'officier qu'il veut perdre ; l'insistance du More auprès de Desdémona pour ravoir ce mouchoir, et le trouble où la jette sa perte ; la conversation artificieuse de l'enseigne avec l'officier, à laquelle assiste de loin le More, et où il croit entendre tout ce qu'il craint ; le complot du More trompé et du scélérat qui l'abuse pour assassiner l'officier ; le coup que l'enseigne porte par derrière à celui-ci, et qui lui casse la jambe ; enfin tous les faits, considérables ou non, sur lesquels reposent successivement toutes les scènes de la pièce, ont été fournis au poëte par le romancier, qui en avait sans doute ajouté un grand nombre à la tradition historique qu'il avait recueillie. Le dénoûment seul diffère ; dans la nouvelle, le More et l'enseigne assomment ensemble Desdémona pendant la nuit, font écrouler ensuite sur le lit où elle dormait le plafond de la chambre, et disent qu'elle a été écrasée par cet accident. On en ignore quelque temps la vraie cause. Bientôt le More prend l'enseigne en aversion, et le renvoie de son armée. Une autre aventure porte l'enseigne, de retour à Venise, à accuser le More du meurtre de sa femme. Ramené à Venise, le More est mis à la question et nie tout ; il est

[1] *Hecatommythi ovvero cento novelle di G. -B. Giraldi Cinthio* part. I, décad. III, nov. 7, pages 313-321 ; édition de Venise, 1508.

banni, et les parents de Desdémona le font assassiner dans son exil. Un nouveau crime fait arrêter l'enseigne, et il meurt brisé par les tortures. « La femme de l'enseigne, dit Giraldi Cinthio, qui avait tout su, a tout rapporté, depuis la mort de son mari, comme je viens de le raconter. »

Il est clair que ce dénoûment ne pouvait convenir à la scène ; Shakspeare l'a changé parce qu'il le fallait absolument. Du reste il a tout conservé, tout reproduit ; et non-seulement il n'a rien omis, mais il n'a rien ajouté ; il semble n'avoir attaché aux faits mêmes presque aucune importance ; il les a pris comme ils se sont offerts, sans se donner la peine d'inventer le moindre ressort, d'altérer le plus petit incident.

Il a tout créé cependant ; car, dans ces faits si exactement empruntés à autrui, il a mis la vie qui n'y était point. Le récit de Giraldi Cinthio est complet ; rien de ce qui semble essentiel à l'intérêt d'une narration n'y manque ; situations, incidents, développement progressif de l'événement principal, cette construction, pour ainsi dire extérieure et matérielle, d'une aventure pathétique et singulière, s'y rencontre toute dressée ; quelques-unes des conversations ne sont même pas dépourvues d'une simplicité naïve et touchante. Mais le génie qui, à cette scène, fournit des acteurs, qui crée des individus, impose à chacun d'eux une figure, un caractère, qui fait voir leurs actions, entendre leurs paroles, pressentir leurs pensées, pénétrer leur sentiments ; cette puissance vivifiante qui ordonne aux faits de se lever, de marcher, de se déployer, de s'accomplir ; ce souffle créateur qui, se répandant sur le passé, le ressuscite et le remplit en quelque sorte d'une vie présente et impérissable ; c'est là ce que Shakspeare possédait seul ; et c'est avec quoi, d'une nouvelle oubliée, il a fait *Othello*.

Tout subsiste en effet et tout est changé. Ce n'est plus un More, un officier, un enseigne, une femme, victime de la jalousie et de la trahison. C'est Othello, Cassio, Jago, Desdémona,

êtres réels et vivants, qui ne ressemblent à aucun autre, qui se présentent en chair et en os devant le spectateur, enlacés tous dans les liens d'une situation commune, emportés tous par le même événement, mais ayant chacun sa nature personnelle, sa physionomie distincte, concourant chacun à l'effet général par des idées, des sentiments, des actes qui lui sont propres et qui découlent de son individualité. Ce n'est point le fait, ce n'est point la situation qui a dominé le poëte et où il a cherché tous ses moyens de saisir et d'émouvoir. La situation lui a paru posséder les conditions d'une grande scène dramatique ; le fait l'a frappé comme un cadre heureux où pouvait venir se placer la vie. Soudain il a enfanté des êtres complets en eux-mêmes, animés et tragiques indépendamment de toute situation particulière et de tout fait déterminé ; il les a enfantés capables de sentir et de déployer, sous nos yeux, tout ce que pouvait faire éprouver et produire à la nature humaine l'événement spécial au sein duquel ils allaient se mouvoir ; et il les a lancés dans cet événement, bien sûr qu'à chaque circonstance qui lui serait fournie par le récit, il trouverait en eux, tels qu'il les avait faits, une source féconde d'effets pathétiques et de vérité.

Ainsi crée le poëte, et tel est le génie poétique. Les événements, les situations même ne sont pas ce qui lui importe, ce qu'il se complaît à inventer : sa puissance veut s'exercer autrement que dans la recherche d'incidents plus ou moins singuliers, d'aventures plus ou moins touchantes ; c'est par la création de l'homme lui-même qu'elle se manifeste ; et quand elle crée l'homme, elle le crée complet, armé de toutes pièces, tel qu'il doit être pour suffire à toutes les vicissitudes de la vie, et offrir en tous sens l'aspect de la réalité. Othello est bien autre chose qu'un mari jaloux et aveuglé, et que la jalousie pousse au meurtre ; ce n'est là que sa situation pendant la pièce, et son caractère va fort au delà de sa situation. Le More brûlé du soleil, au sang ardent, à l'imagination vive et brutale, crédule par la violence de son tempérament aussi bien que par celle de sa passion ; le soldat parvenu, fier de sa fortune et de sa gloire, respec-

tueux et soumis devant le pouvoir de qui il tient son rang, n'oubliant jamais, dans les transports de l'amour, les devoirs de la guerre, et regrettant avec amertume les joies de la guerre quand il perd tout le bonheur de l'amour ; l'homme dont la vie a été dure, agitée, pour qui des plaisirs doux et tendres sont quelque chose de nouveau qui l'étonne en le charmant, et qui ne lui donne pas le sentiment de la sécurité, bien que son caractère soit plein de générosité et de confiance ; Othello enfin, peint non-seulement dans les portions de lui-même qui sont en rapport présent et direct avec la situation accidentelle où il est placé, mais dans toute l'étendue de sa nature et tel que l'a fait l'ensemble de sa destinée ; c'est là ce que Shakspeare nous fait voir. De même Jago n'est pas simplement un ennemi irrité et qui veut se venger, ou un scélérat ordinaire qui veut détruire un bonheur dont l'aspect l'importune ; c'est un scélérat cynique et raisonneur, qui de l'égoïsme s'est fait une philosophie, et du crime une science ; qui ne voit dans les hommes que des instruments ou des obstacles à ses intérêts personnels ; qui méprise la vertu comme une absurdité et cependant la hait comme une injure ; qui conserve, dans la conduite la plus servile, toute l'indépendance de sa pensée, et qui, au moment où ses crimes vont lui coûter la vie, jouit encore, avec un orgueil féroce, du mal qu'il a fait, comme d'une preuve de sa supériorité.

Qu'on appelle l'un après l'autre tous les personnages de la tragédie, depuis ses héros jusqu'aux moins considérables, Desdémona, Cassio, Émilia, Bianca : on les verra paraître, non sous des apparences vagues, et avec les seuls traits qui correspondent à leur situation dramatique, mais avec des formes précises, complètes, et tout ce qui constitue la personnalité. Cassio n'est point là simplement pour devenir l'objet de la jalousie d'Othello, et comme une nécessité du drame, il a son caractère, ses penchants, ses qualités, ses défauts ; et de là découle naturellement l'influence qu'il exerce sur ce qui arrive. Émilia n'est point une suivante employée par le poëte comme instrument soit du nœud, soit de la découverte des perfidies qui amènent la catas-

trophe ; elle est la femme de Jago qu'elle n'aime point, et à qui cependant elle obéit parce qu'elle le craint, et quoiqu'elle s'en méfie ; elle a même contracté, dans la société de cet homme, quelque chose de l'immoralité de son esprit ; rien n'est pur dans ses pensées ni dans ses paroles ; cependant elle est bonne, attachée à sa maîtresse ; elle déteste le mal et la noirceur. Bianca elle-même a sa physionomie tout à fait indépendante du petit rôle qu'elle joue dans l'action. Oubliez les événements, sortez du drame ; tous ces personnages demeureront réels, animés, distincts ; ils sont vivants par eux-mêmes, leur existence ne s'évanouira point avec leur situation. C'est en eux que s'est déployé le pouvoir créateur du poëte, et les faits ne sont, pour lui, que le théâtre sur lequel il leur ordonne de monter.

Comme la nouvelle de Giraldi Cinthio, entre les mains de Shakspeare, était devenue *Othello*, de même, entre les mains de Voltaire, *Othello* est devenu *Zaïre*. Je ne veux point comparer. De tels rapprochements sont presque toujours de vains jeux d'esprit qui ne prouvent rien, si ce n'est l'opinion personnelle de celui qui juge. Voltaire aussi était un homme de génie ; la meilleure preuve du génie, c'est l'empire qu'il exerce sur les hommes : là où s'est manifestée la puissance de saisir, d'émouvoir, de charmer tout un peuple, ce fait seul répond à tout ; le génie est là, quelques reproches qu'on puisse adresser au système dramatique ou au poëte. Mais il est curieux d'observer l'infinie variété des moyens par lesquels le génie se déploie, et combien de formes diverses peut recevoir de lui le même fond de situations et de sentiments.

Ce que Shakspeare a emprunté du romancier italien, ce sont les faits ; sauf le dénoûment, il n'en a répudié, il n'en a inventé aucun. Or les faits sont précisément ce que Voltaire n'a pas emprunté à Shakspeare. La contexture entière du drame, les lieux, les incidents, les ressorts, tout est neuf, tout est de sa création. Ce qui a frappé Voltaire, ce qu'il a fallu reproduire, c'est la passion, la jalousie, son aveuglement, sa violence, le

combat de l’amour et du devoir, et ses tragiques résultats. Toute son imagination s’est portée sur le développement de cette situation. La fable, inventée librement, n’est dressée que vers ce but ; Lusignan, Néresian, le rachat des prisonniers, tout a pour dessein de placer Zaïre entre son amant et la foi de son père, de motiver l’erreur d’Orosmane, et d’amener ainsi l’explosion progressive des sentiments que le poëte voulait peindre. Il n’a point imprimé à ses personnages un caractère individuel, complet, indépendant des circonstances où ils paraissent. Ils ne vivent que par la passion et pour elle. Hors de leur amour et de leur malheur, Orosmane et Zaïre n’ont rien qui les distingue, qui leur donne une physionomie propre et les fît partout reconnaître. Ce ne sont point des individus réels, en qui se révèlent, à propos d’un des incidents de leur vie, les traits particuliers de leur nature et l’empreinte de toute leur existence. Ce sont des êtres en quelque sorte généraux, et par conséquent un peu vagues, en qui se personnifient momentanément l’amour, la jalousie, le malheur, et qui intéressent, moins pour leur propre compte et à cause d’eux-mêmes, que parce qu’ils deviennent ainsi, et pour un jour, les représentants de cette portion des sentiments et des destinées possibles de la nature humaine.

De cette manière de concevoir le sujet, Voltaire a tiré des beautés admirables. Il en est résulté aussi des lacunes et des défauts graves. Le plus grave de tous, c’est cette teinte romanesque qui réduit, pour ainsi dire, à l’amour l’homme tout entier, et rétrécit le champ de la poésie en même temps qu’elle déroge à la vérité. Je ne citerai qu’un exemple des effets de ce système ; il suffira pour les faire tous pressentir.

Le sénat de Venise vient d’assurer à Othello la tranquille possession de Desdémona ; il est heureux, mais il faut qu’il parte, qu’il s’embarque pour Chypre, qu’il s’occupe de l’expédition qui lui est confiée : « Viens, dit-il à Desdémona, je n’ai à passer avec toi qu’une heure d’amour, de plaisir et de tendres soins. Il faut obéir à la nécessité. »

Ces deux vers ont frappé Voltaire, il les imite ; mais en les imitant, que fait-il dire à Orosmane, aussi heureux et confiant ? Précisément le contraire de ce que dit Othello :

Je vais donner une heure aux soins de mon empire
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Ainsi voilà Orosmane, ce fier sultan qui, tout à l'heure, parlait de conquêtes et de guerre, s'inquiétait du sort des Musulmans et tançait la *mollesse* de ses voisins, le voilà qui n'est plus ni sultan ni guerrier ; il oublie tout, il n'est plus qu'amoureux. À coup sûr Othello n'est pas moins passionné qu'Orosmane, et sa passion ne sera ni moins crédule ni moins violente ; mais il n'abdique pas, en un instant, tous les intérêts, toutes les pensées de sa vie passée et future. L'amour possède son cœur sans envahir toute son existence. La passion d'Orosmane est celle d'un jeune homme qui n'a jamais rien fait, jamais rien eu à faire, qui n'a encore connu ni les nécessités ni les travaux du monde réel. Celle d'Othello se place dans un caractère plus complet, plus expérimenté et plus sérieux. Je crois cela moins factice et plus conforme aux vraisemblances morales aussi bien qu'à la vérité positive. Mais, quoi qu'il en soit, la différence des deux systèmes se révèle pleinement dans ce seul trait. Dans l'un, la passion et la situation sont tout ; c'est là que le poëte puise tous ses moyens : dans l'autre, ce sont les caractères individuels et l'ensemble de la nature humaine qu'il exploite ; une passion, une situation ne sont, pour lui, qu'une occasion de les mettre en scène avec plus d'énergie et d'intérêt.

L'action qui fait le sujet d'*Othello* doit être rapportée à l'année 1570, époque de la principale attaque des Turcs contre l'île de Chypre, alors au pouvoir des Vénitiens. Quant à la date de la composition même de la tragédie, M. Malone la fixe à l'année 1611. Quelques critiques doutent que Shakspeare ait connu la nouvelle même de Giraldi Cinthio, et supposent qu'il

n'a eu entre les mains qu'une imitation française, publiée à Paris en 1584 par Gabriel Chappuys. Mais l'exactitude avec laquelle Shakspeare s'est conformé au récit italien, jusque dans les moindres détails, me porte à croire qu'il a fait usage de quelque traduction anglaise plus littérale.

Personnages

LE DUC DE VENISE.
BRABANTIO, *sénateur*.
GRATIANO, *frère de Brabantio*.
LODOVICO, *parent de Brabantio*.
OTHELLO, *le More*.
CASSIO, *lieutenant d'Othello*.
JAGO, *enseigne d'Othello*.
RODERIGO, *gentilhomme vénitien*.
MONTANO, *prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre*.
UN BOUFFON *au service d'Othello*.
UN HÉRAUT.
DESDÉMONA, *fille de Brabantio, et femme d'Othello*.
ÉMILIA, *femme du Jago*.
BIANCA, *courtisane, maîtresse de Cassio*.

SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS ET SUITE.

La scène, au premier acte, est à Venise ; pendant le reste de la pièce elle est dans un port de mer, dans l'île de Chypre.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Venise. – Une rue.
Entrent RODERIGO et JAGO.

RODERIGO. – Allons, ne m'en parle jamais ! Je trouve très-mauvais que toi, Jago, qui as disposé de ma bourse comme si les cordons en étaient dans tes mains, tu aies eu connaissance de cela.

JAGO. – Au diable ! mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais j'ai eu le moindre soupçon de cette affaire, haïssez-moi.

RODERIGO. – Tu m'avais dit que tu le détestais.

JAGO. – Méprisez-moi, si cela n'est pas. Trois grands personnages de la ville, le sollicitant en personne pour qu'il me fît lieutenant, lui ont souvent ôté leur chapeau ; et foi d'homme, je sais ce que je vaux, je ne vaux pas moins qu'un tel emploi : mais lui, qui n'aime que son orgueil et ses idées, il les a payés de phrases pompeuses, horriblement hérissées de termes de guerre, et finalement il a éconduit mes protecteurs : « *Je vous le proteste,* leur a-t-il dit, *j'ai déjà choisi mon officier*. » Et qui était-ce ? Vraiment un grand calculateur, un Michel Cassio, un Florentin, un garçon prêt à se damner pour une belle femme, qui n'a jamais manœuvré un escadron sur le champ de bataille, qui ne connaît pas plus qu'une vieille fille la conduite d'une bataille ; mais savant, le livre en main, dans la théorie que nos sénateurs en toge discuteraient aussi bien que lui. Pur bavardage sans pratique, c'est là tout son talent militaire. Voilà l'homme sur qui est tombé le choix du More ; et moi, que ses yeux ont vu à l'épreuve à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres chrétien-

nes et infidèles, je me vois rebuté et payé par ces paroles : « *Je sais ce que je vous dois ; prenez patience, je m'acquitterai un jour !* » C'est cet autre qui, dans les bons jours, sera son lieutenant ; et moi (Dieu me bénisse !), je reste l'enseigne de sa moresque seigneurie.

RODERIGO. – Par le ciel ! j'aurais mieux aimé être son bourreau.

JAGO – Mais à cela nul remède. Tel est le malheur du service. La promotion suit la recommandation et la faveur ; elle ne se règle plus par l'ancienne gradation, lorsque le second était toujours héritier du premier. Maintenant, seigneur, jugez vous-même si j'ai la moindre raison d'aimer le More.

RODERIGO. – En ce cas, je ne resterais pas à son service.

JAGO. – Seigneur, rassurez-vous. Je le sers pour me servir moi-même contre lui. Nous ne pouvons tous être maîtres, et tous les maîtres ne peuvent être fidèlement servis. Vous trouverez beaucoup de serviteurs soumis, rampants, qui, passionnés pour leur propre servitude, usent leur vie comme l'âne de leur maître, seulement pour la nourriture de la journée. Quand ils sont vieux on les casse aux gages. Châtiez-moi ces honnêtes esclaves. Il en est d'autres qui, revêtus des formes et des apparences du dévouement, tiennent au fond toujours leur cœur à leur service. Ils ne donnent à leurs seigneurs que des démonstrations de zèle, prospèrent à leurs dépens ; et dès qu'ils ont mis une bonne doublure à leurs habits, ce n'est plus qu'à eux-mêmes qu'ils rendent hommage. Ceux-là ont un peu d'âme, et je professe d'en être ; car, seigneur, aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Jago. En le servant, je ne sers que moi, et le ciel m'est témoin que je ne le fais ni par amour, ni par dévouement, mais, sous ce masque, pour mon propre intérêt. Quand mon action visible et mes compliments extérieurs témoigneront au vrai la disposition naturelle

et le dedans de mon âme, attendez-vous à me voir bientôt porter mon cœur sur la main, pour le donner à becqueter aux corneilles. Non, je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO. – Quelle bonne fortune pour ce More aux lèvres épaisses, s'il réussit de la sorte dans son dessein !

JAGO. – Appelez son père ; éveillez-le ; faites poursuivre le More, empoisonnez sa joie ; dénoncez-le dans les rues ; excitez les parents de la jeune fille ; au sein du paradis où le More repose, tourmentez-le par des mouches ; et quoiqu'il jouisse du bonheur, mêlez-y de telles inquiétudes que sa joie en soit troublée et décolorée.

RODERIGO. – Voici la maison de son père ; je vais l'appeler à haute voix.

JAGO. – Appelez avec des accents de crainte et des hurlements de terreur, comme il arrive quand on découvre l'incendie que la négligence et la nuit ont laissé se glisser au sein des cités populeuses.

RODERIGO. – Holà, holà, Brabantio ! seigneur Brabantio ! holà !

JAGO. – Éveillez-vous : holà, Brabantio ! des voleurs ! des voleurs ! voyez à votre maison, à votre fille, à vos coffres ! au voleur ! au voleur !

BRABANTIO, *à la fenêtre*. – Et quelle est donc la cause de ces effrayantes clameurs ? Qu'y a-t-il ?

RODERIGO. – Seigneur, tout votre monde est-il chez vous ?

JAGO. – Vos portes sont-elles bien fermées ?

BRABANTIO. – Comment, pourquoi me demandez-vous cela ?

JAGO. – Par Dieu, seigneur, vous êtes volé : pour votre honneur passez votre robe : votre cœur est frappé ; vous avez perdu la moitié de votre âme : en ce moment, à l'heure même, un vieux bélier noir ravit votre brebis blanche. Levez-vous, hâtez-vous, réveillez au son de la cloche les citoyens qui ronflent ; ou le diable va cette nuit faire de vous un grand-père. Debout, vous dis-je.

BRABANTIO. – Quoi donc, avez-vous perdu l'esprit ?

RODERIGO. – Vénérable seigneur, reconnaissez-vous ma voix ?

BRABANTIO. – Moi, non. Qui êtes-vous ?

RODERIGO. – Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO. – Tu n'en es que plus mal venu. Déjà je t'ai défendu de rôder autour de ma porte. Je t'ai franchement déclaré que ma fille n'est pas pour toi : et aujourd'hui dans ta folie, encore plein de ton souper, et échauffé de boissons enivrantes, tu viens me braver méchamment et troubler mon sommeil !

RODERIGO. – Seigneur, seigneur, seigneur…

BRABANTIO. – Mais tu peux être bien sûr que j'ai assez de pouvoir pour te faire repentir de ceci.

RODERIGO. – Modérez-vous, seigneur.

BRABANTIO. – Que me parles-tu de vol ? C'est ici Venise : ma maison n'est pas une grange isolée.

RODERIGO. – Puissant Brabantio, c'est avec une âme droite et pure que je viens à vous…

JAGO. – Parbleu, seigneur, vous êtes un de ces hommes qui ne veulent pas servir Dieu quand c'est Satan qui le leur commande. Parce que nous venons vous rendre service, vous nous prenez pour des bandits. Vous voulez donc voir votre fille associée à un cheval de Barbarie[2] ? Vous voulez donc que vos petits-enfants hennissent après vous ? vous voulez avoir des coursiers pour cousins et des haquenées pour parents ?

BRABANTIO. – Quel impudent misérable es-tu ?

JAGO. – Je suis un homme, seigneur, qui viens vous dire qu'à l'heure où je vous parle, dans les bras l'un de l'autre, votre fille et le More ne font qu'un[3].

BRABANTIO. – Tu es un coquin.

JAGO. – Vous êtes un sénateur !

BRABANTIO. – Tu me répondras de ton insolence. Je te connais, Roderigo.

RODERIGO. – Seigneur, je consens à répondre de tout. Mais de grâce écoutez-nous ; si (comme je crois le voir en partie) c'est selon votre bon plaisir et de votre aveu que votre belle fille, à cette heure sombre et bizarre de la nuit, sort sans meilleure ni pire escorte qu'un coquin aux gages du public, un gondolier, et va se livrer aux grossiers embrassements d'un More débauché ; si cela vous est connu, et que vous l'avez permis,

---

[2] *Covered with a Barbary horse.*

[3] Shakspeare se sert ici d'un proverbe grossier : *Your daughter and the Moor are now making the beast with two backs.*

alors nous vous avons fait un grand et insolent outrage ; mais si vous ignorez tout cela, mon caractère me garantit que vous nous repoussez à tort. Ne croyez pas que, dépourvu de tout sentiment des convenances, je voulusse plaisanter et me jouer ainsi de Votre Excellence. Votre fille, je le répète, si vous ne lui en avez pas donné la permission, a commis une étrange faute en attachant ses affections, sa beauté, son esprit, sa fortune, au sort d'un vagabond, étranger ici et partout. Éclaircissez-vous sans délai. Si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, déchaînez contre moi la justice de l'État, pour vous avoir ainsi abusé.

BRABANTIO. – Battez le briquet ! Vite ! donnez-moi un flambeau ! Appelez tous mes gens ! Cette aventure ressemble assez à mon songe : la crainte de sa vérité oppresse déjà mon cœur. De la lumière ! de la lumière !

(Brabantio se retire de la fenêtre.)

JAGO, *à Roderigo.* – Adieu, il faut que je vous quitte. Il n'est ni convenable, ni sain pour ma place, qu'on me produise comme témoin contre le More, ce qui arrivera si je reste. Je sais ce qui en est ; quoique ceci lui puisse causer quelque échec, le sénat ne peut avec sûreté le renvoyer. Il s'est engagé avec tant de succès dans la guerre de Chypre maintenant en train, que, pour leur salut, les sénateurs n'ont pas un autre homme de sa force pour conduire leurs affaires. Aussi, quoique je le haïsse comme je hais les peines de l'enfer, la nécessité du moment me contraint à arborer l'étendard du zèle, et à en donner des signes ; des signes, sur mon âme, rien de plus. Pour être sûr de le trouver, dirigez vers le Sagittaire[4] la recherche du vieillard ; j'y serai avec le More. Adieu.

(Jago sort.)

---

[4] *C'est probablement le nom de quelque auberge de Venise.*

(Entrent dans la rue Brabantio et des domestiques avec des torches.)

BRABANTIO. – Mon malheur n'est que trop vrai ! Elle est partie ; et ce qui me reste d'une vie déshonorée ne sera plus qu'amertume. Roderigo, où l'as-tu vue ? – Ô malheureuse fille !... Avec le More, dis-tu ? – Qui voudrait être père ? – Comment as-tu su que c'était elle ? – Oh ! tu m'as trompé au delà de toute idée. – Et que vous a-t-elle dit ? – Allumez encore des flambeaux. Éveillez tous mes parents. – Sont-ils mariés, croyez-vous ?

RODERIGO. – En vérité, je crois qu'ils le sont.

BRABANTIO. – Ô ciel ! – Comment est-elle sortie ? – Ô trahison de mon sang ! – Pères, ne vous fiez plus au cœur de vos filles d'après la conduite que vous leur voyez tenir. – Mais n'est-il pas des charmes par lesquels on peut corrompre la virginité et les penchants de la jeunesse ? Roderigo, n'avez-vous rien lu sur de pareilles choses ?

RODERIGO. – Oui, en vérité, seigneur, je l'ai lu.

BRABANTIO. – Appelez mon frère. – Oh ! que je voudrais vous l'avoir donnée ! – Que les uns prennent un chemin, et les autres un autre. – Savez-vous où nous pourrons la surprendre avec le More ?

RODERIGO. – J'espère pouvoir le découvrir, si vous voulez emmener une bonne escorte et venir avec moi.

BRABANTIO. – Ah ! je vous prie, conduisez-nous. À chaque maison je veux appeler : je puis demander du monde presque partout : Prenez vos armes, courons : rassemblez quelques officiers chargés du service de nuit. Allons ! marchons. – Honnête Roderigo, je vous récompenserai de votre peine.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une autre rue.
Les mêmes. Entrent OTHELLO, JAGO et des SERVITEURS.

JAGO. – Quoique dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, cependant je tiens qu'il est de l'essence de la conscience de ne pas commettre un meurtre prémédité : je manque quelquefois de méchanceté quand j'en aurais besoin. Neuf ou dix fois j'ai été tenté de le piquer sous les côtes.

OTHELLO. – La chose vaut mieux comme elle est.

JAGO. – Soit. Cependant il a tant bavardé, il a vomi tant de propos révoltants, injurieux à votre honneur, qu'avec le peu de vertu que je possède, j'ai eu bien de la peine à me contenir. Mais, dites-moi, je vous prie, seigneur, êtes-vous solidement marié ? Songez-y bien, le *magnifique*[5] est très-aimé ; et sa voix, quand il le veut, a deux fois autant de puissance que celle du duc : il va vous forcer au divorce, ou il fera peser sur vous autant d'embarras et de chagrins que pourra lui en fournir la loi, soutenue de tout son crédit.

OTHELLO. – Qu'il fasse du pis qu'il pourra ; les services que j'ai rendus à la Seigneurie parleront plus haut que ses plaintes. On ne sait pas encore, et je le publierai si je vois qu'il y ait de l'honneur à s'en vanter, que je tire la vie et l'être d'ancêtres assis sur un trône, et mes mérites peuvent répondre, la tête

---

[5] *Magnifiques* était le terme d'honneur en usage pour les seigneurs vénitiens.

haute, à la haute fortune que j'ai conquise. Car sache, Jago, que si je n'aimais la charmante Desdémona, je ne voudrais pas pour tous les trésors de la mer, enfermer ni gêner ma destinée jusqu'ici libre et sans liens. – Mais vois, que sont ces lumières qui viennent là-bas ?

(Entrent Cassio à distance et quelques officiers avec des flambeaux.)

JAGO. – C'est le père irrité avec ses amis. Vous feriez mieux de rentrer.

OTHELLO. – Mais, non : il faut qu'on me trouve. Mon caractère, mon titre, et ma conscience sans reproche me montreront tel que je suis. – Est-ce bien eux ?

JAGO. – Par Janus, je pense que non.

OTHELLO. – Les serviteurs du duc et mon lieutenant ! – Que la nuit répande ses faveurs sur vous, amis ! quelles nouvelles ?

CASSIO. – Général, le duc vous salue, et il réclame votre présence dans son palais en hâte, en toute hâte, à l'instant même.

OTHELLO. – Savez-vous pourquoi ?

CASSIO. – Quelques nouvelles de Chypre, autant que je puis conjecturer ; une affaire de quelque importance. Cette nuit même les galères ont dépêché jusqu'à douze messagers de suite sur les talons l'un de l'autre. Déjà nombre de conseillers sont levés, et rassemblés chez le duc. On vous a demandé plusieurs fois avec empressement ; et, voyant qu'on ne vous trouvait point à votre demeure, le sénat a envoyé trois bandes différentes pour vous chercher de tous côtés.

OTHELLO. – Il est bon que ce soit vous qui m'ayez rencontré. Je n'ai qu'un mot à dire, ici dans la maison, et je vais avec vous.

(Othello sort.)

CASSIO. – Enseigne, que fait-il ici ?

JAGO. – Sur ma foi, il a abordé cette nuit une prise de grande valeur ; si elle est déclarée légitime, il a jeté l'ancre pour toujours.

CASSIO. – Je ne comprends pas.

JAGO. – Il est marié.

CASSIO. – À qui ?

JAGO. – Marié à… Allons, général, partons-nous ?

(Othello rentre.)

OTHELLO. – Venez, amis.

CASSIO. – Voici une autre troupe qui vous cherche aussi.

(Entrent Brabantio et Roderigo, et des officiers du guet avec des flambeaux et des armes.)

JAGO. – C'est Brabantio ! général, faites attention : il vient avec de mauvais desseins.

OTHELLO. – Holà ! n'avancez pas plus loin.

RODERIGO. – Seigneur, c'est le More !

BRABANTIO, *avec furie.* – Tombez sur lui, le brigand !

(Les deux partis mettent l'épée à la main.)

JAGO. – À vous, Roderigo : allons, vous et moi.

OTHELLO. – Rentrez vos brillantes épées, la rosée de la nuit pourrait les ternir. Mon seigneur, vous commanderez mieux ici avec vos années qu'avec vos armes.

BRABANTIO. – Ô toi, infâme ravisseur, où as-tu recélé ma fille ? Damné que tu es, tu l'as subornée par tes maléfices ; car je m'en rapporte à tous les êtres raisonnables : si elle n'était liée par des chaînes magiques, une fille si jeune, si belle, si heureuse, si ennemie du mariage qu'elle dédaignait les amants riches et élégants de notre nation, eût-elle osé, au risque de la risée publique, quitter la maison paternelle pour fuir dans le sein basané d'un être tel que toi, fait pour effrayer, non pour plaire ? Que le monde me juge. Ne tombe-t-il pas sous le sens que tu as ensorcelé sa tendre jeunesse par des drogues ou des minéraux qui affaiblissent l'intelligence ? – Je veux que cela soit examiné. La chose est probable ; elle est manifeste. Je te saisis donc, et je t'arrête comme trompant le monde, comme exerçant un art proscrit et non autorisé. – Mettez la main sur lui ; s'il résiste, emparez-vous de lui au péril de sa vie.

OTHELLO. – Retenez vos mains, vous qui me suivez, et les autres aussi. Si mon devoir était de combattre, je l'aurais su connaître sans que personne m'en fît la leçon. *(À Brabantio.)* Où voulez-vous que je me rende pour répondre à votre accusation ?

BRABANTIO. – En prison, jusqu'à ce que le temps prescrit par la loi, et les formes du tribunal t'appellent pour te défendre.

OTHELLO. – Et, si j'obéis, comment satisferai-je aux ordres du duc dont les messagers sont ici, à côté de moi, réclamant ma présence auprès de lui pour une grande affaire d'État ?

UN OFFICIER. – Rien n'est plus vrai, digne seigneur ; le duc est au conseil, et, je suis sûr qu'on a envoyé chercher Votre Excellence.

BRABANTIO. – Comment ! le duc au conseil ? à cette heure de la nuit ? Qu'il y soit conduit à l'instant. Ma cause n'est point d'un intérêt frivole. Le duc même, et tous mes frères du sénat ne peuvent s'empêcher de ressentir cet affront comme s'il leur était personnel. Si de tels attentats avaient un libre cours, des esclaves et des païens seraient bientôt nos maîtres.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

(Salle du conseil.)
Le DUC et les SÉNATEURS assis autour d'une table, des OFFICIERS à distance.

LE DUC. – Il n'y a, entre ces avis, point d'accord qui les confirme.

PREMIER SÉNATEUR. – En effet, ils s'accordent peu : mes lettres disent cent sept galères.

LE DUC. – Et les miennes cent quarante.

SECOND SÉNATEUR. – Et les miennes deux cents : cependant quoiqu'elles varient sur le nombre, comme il arrive lorsque le rapport est fondé sur des conjectures, toutes cependant confirment la nouvelle d'une flotte turque se portant sur Chypre !

LE DUC. – Oui, il y en a assez pour asseoir une opinion ; les erreurs ne me rassurent pas tellement que le fond du récit ne me paraisse fait pour causer une juste crainte.

UN MATELOT, *au dedans*. – Holà, holà ! des nouvelles des nouvelles.

(Entre un officier avec un matelot.)

L'OFFICIER. – Un messager de la flotte.

LE DUC. – Encore ! Qu'y a-t-il ?

LE MATELOT. – L'escadre turque s'avance sur Rhodes : j'ai ordre du seigneur Angélo de venir l'annoncer au sénat.

LE DUC. – Que pensez-vous de ce changement ?

PREMIER SÉNATEUR. – Cela ne peut soutenir le moindre examen de la raison. C'est un piége dressé pour nous donner le change. Quand on considère l'importance de Chypre pour le Turc, et si nous réfléchissons seulement que cette île, qui intéresse beaucoup plus le Turc que Rhodes, peut d'ailleurs être plus aisément emportée, car elle n'est pas dans un aussi bon état de défense, mais manque de toutes les ressources dont Rhodes est munie ; si nous songeons à tout cela, nous ne pouvons croire le Turc assez malhabile pour laisser derrière lui la place qui lui importe d'abord, et négliger une tentative facile et profitable, pour courir après un danger sans profit.

LE DUC. – Non, il est certain que le Turc n'en veut point à Rhodes.

UN OFFICIER. – Voici d'autres nouvelles.

(Entre un autre messager.)

LE MESSAGER. – Les Ottomans, magnifiques seigneurs, gouvernant sur l'île de Rhodes, ont reçu là un renfort qui vient de se joindre à leur flotte.

PREMIER SÉNATEUR. – Oui, c'est ce que je pensais. – De quelle force, suivant votre estimation ?

LE MESSAGER. – De trente voiles ; et soudain virant de bord, ils retournent sur leurs pas et portent franchement leur entreprise sur Chypre. Le seigneur Montano, votre fidèle et

brave commandant, avec l'assurance de sa foi, vous envoie cet avis, et vous prie de l'en croire.

LE DUC. – Nous voilà donc certains que c'est Chypre qu'ils menacent. Marc Lucchese n'est-il pas à Venise ?

PREMIER SÉNATEUR. – Il est actuellement à Florence.

LE DUC – Écrivez-lui en notre nom, dites-lui de se hâter au plus vite. Dépêchez-vous.

PREMIER SÉNATEUR. – Voici Brabantio et le vaillant More.

(Entrent Brabantio, Othello, Roderigo, Jago et des officiers.)

LE DUC. – Brave Othello, nous avons besoin de vous à l'instant, contre le Turc, cet ennemi commun. *(À Brabantio.)* Je ne vous voyais pas, seigneur, soyez le bienvenu : vos conseils et votre secours nous manquaient cette nuit.

BRABANTIO. – Moi, j'avais bien besoin des vôtres. Que Votre Grandeur me pardonne ; ce n'est point ma place ni aucun avis de l'affaire qui vous rassemble, qui m'ont fait sortir de mon lit : l'intérêt public n'a plus de prise sur mon âme. Ma douleur personnelle est d'une nature si démesurée et si violente, qu'elle engloutit et absorbe tout autre chagrin, sans cesser d'être toujours la même.

LE DUC. – Quoi donc ? et de quoi s'agit-il ?

BRABANTIO. – Ma fille ! ô ma fille !

SECOND SÉNATEUR. – Quoi ! morte ?

BRABANTIO. – Oui, pour moi ; elle m’est ravie ; elle est séduite, corrompue par des sortiléges et des philtres achetés à des charlatans. Car une nature qui n’est ni aveugle, ni incomplète, ni dénuée de sens, ne pourrait s’égarer de la sorte si les piéges de la magie…

LE DUC. – Quel que soit l’homme qui, par ces manœuvres criminelles, ait privé votre fille de sa raison, et vous de votre fille, vous lirez vous-même le livre sanglant des lois ; vous interpréterez à votre gré son texte sévère ; oui, le coupable fût-il notre propre fils.

BRABANTIO. – Je remercie humblement Votre Grandeur : voilà l’homme, ce More, que vos ordres exprès ont, à ce qu’il paraît, mandé devant vous pour les affaires de l’État.

LE DUC ET LES SÉNATEURS. – Nous en sommes désolés.

LE DUC, *à Othello*. – Qu’avez-vous à répondre pour votre défense ?

BRABANTIO. – Rien ; sinon que le fait est vrai.

OTHELLO. – Très-puissants, très-graves et respectables seigneurs, mes nobles et généreux maîtres ; – que j’aie enlevé la fille de ce vieillard, cela est vrai ; il est vrai que je l’ai épousée : voilà mon offense sans voile et dans sa nudité ; elle va jusque-là et pas au delà. Je suis rude dans mon langage et peu doué du talent des douces paroles de paix ; car depuis que ces bras ont atteint l’âge de sept ans, à l’exception des neuf lunes dernières, ils ont trouvé dans les champs couverts de tentes leur plus chers exercices ; et je ne puis pas dire, sur ce grand univers, grand’chose qui n’ait rapport à des faits de bataille et de guerre ; en parlant pour moi-même j’embellirai donc peu ma cause. Cependant, avec la permission de votre bienveillante patience, je vous ferai un récit simple et sans ornement du cours entier de

mon amour ; je vous dirai par quels philtres, quels charmes et quelle magie puissante (car c'est là ce dont je suis accusé), j'ai gagné le cœur de sa fille.

BRABANTIO. – Une fille si timide, d'un caractère si calme et si doux qu'au moindre mouvement, elle rougissait d'elle-même ! Elle ! en dépit de sa nature, de son âge, de son pays, de son rang, de tout enfin, se prendre d'amour pour ce qu'elle craignait de regarder ! – Il faut un jugement faussé ou estropié pour croire que la perfection ait pu errer ainsi contre toutes les lois de la nature ; il faut absolument recourir, pour l'expliquer, aux pratiques d'un art infernal. J'affirme donc encore que c'est par la force de mélanges qui agissent sur le sang, ou de quelque boisson préparée à cet effet, que ce More a triomphé d'elle.

LE DUC. – L'affirmer n'est pas le prouver : il faut des témoins plus certains et plus clairs que ces légers soupçons et ces faibles vraisemblances fondées sur des apparences frivoles, que vous fournissez contre lui.

PREMIER SÉNATEUR. – Mais, vous, Othello, parlez, avez-vous par des moyens iniques et violents soumis et empoisonné les affections de cette jeune fille ? ou l'avez-vous gagnée par la prière, et par ces questions permises que le cœur adresse au cœur ?

OTHELLO. – Envoyez-la chercher au Sagittaire, seigneurs, je vous en conjure, et laissez-la parler elle-même de moi devant son père. Si vous me trouvez coupable dans son récit, non-seulement ôtez-moi la confiance et le grade que je tiens de vous ; mais que votre sentence tombe sur ma vie même.

LE DUC. – Qu'on fasse venir Desdémona.

(Quelques officiers sortent.)

OTHELLO. – Enseigne, conduisez-les : vous connaissez bien le lieu. *(Jago s'incline et part.)* Et en attendant qu'elle arrive, aussi sincèrement que je confesse au ciel toutes les fautes de ma vie, je vais exposer à vos respectables oreilles comment j'ai fait des progrès dans l'amour de cette belle dame, et elle dans le mien.

LE DUC. – Parlez, Othello.

OTHELLO. – Son père m'aimait ; il m'invitait souvent : toujours il me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les siéges où je me suis trouvé, les hasards que j'ai courus. Je repassais ma vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment où il me demandait de parler. Je parlais de beaucoup d'aventures désastreuses, d'accidents émouvants de terre et de mer ; de périls imminents où, sur la brèche meurtrière, je n'échappais à la mort que de l'épaisseur d'un cheveu. Je dis comment j'avais été pris par l'insolent ennemi et vendu en esclavage ; comment je fus racheté de mes fers, et ce qui se passa dans le cours de mes voyages, la profondeur des cavernes, et l'aridité des déserts, et les rudes carrières, et les rochers et les montagnes dont la tête touche aux cieux : on m'avait invité à parler ; telle fut la marche de mon récit. Je parlais encore des cannibales qui se mangent les uns les autres, et des anthropophages et des hommes dont la tête est placée au-dessous de leurs épaules. Desdémona avait un goût très-vif pour toutes ces histoires ; mais sans cesse les affaires de la maison l'appelaient ailleurs ; et toujours, dès qu'elle avait pu les expédier à la hâte, elle revenait, et d'une oreille avide elle dévorait mes discours. M'en étant aperçu, je saisis un jour une heure favorable, et trouvai le moyen de l'amener à me faire du fond de son cœur la prière de lui raconter tout mon pèlerinage, dont elle avait bien entendu quelques fragments, mais jamais de suite et avec attention. J'y consentis, et souvent je lui surpris des larmes, quand je rappelais quelqu'un des coups désastreux qu'avait essuyés ma jeunesse. Mon récit achevé, elle me donna,

pour ma peine, un torrent de soupirs ; elle s'écria : « Qu'en vérité tout cela était étrange ! mais bien étrange ! que c'était digne de pitié ; profondément digne de pitié ! – Elle eût voulu ne l'avoir pas entendu ; et cependant elle souhaitait que le ciel eût fait d'elle un pareil homme. » – Elle me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire, et que cela gagnerait son amour. Sur cette ouverture, je parlai : elle m'aima pour les dangers que j'avais courus ; je l'aimai parce qu'elle en avait pitié. Voilà toute la magie dont j'ai usé. – La voilà qui vient. Qu'elle en rende elle-même témoignage.

(Entrent Desdémona, Jago et des serviteurs.)

LE DUC. – Je crois que ce récit gagnerait aussi le cœur de ma fille. Cher Brabantio, prenez aussi bien qu'il se peut cette mauvaise affaire. Avec leurs armes brisées, les hommes se défendent encore mieux qu'avec leurs seules mains.

BRABANTIO. – Je vous en prie, écoutez-la parler : si elle avoue qu'elle a été de moitié dans cet amour, que la ruine tombe sur ma tête si mes reproches tombent sur l'homme. – Approchez, belle madame. Distinguez-vous, dans cette illustre assemblée, celui à qui vous devez le plus d'obéissance ?

DESDÉMONA. – Mon noble père, j'aperçois ici un devoir partagé : je tiens à vous par la vie et l'éducation que j'ai reçues de vous. Toutes deux m'enseignent à vous révérer. Vous êtes le seigneur de mon devoir : jusqu'ici je n'ai été que votre fille : mais voilà mon mari ; et autant ma mère vous a montré de dévouement, en vous préférant à son père, autant je déclare que j'en puis et dois témoigner au More, mon seigneur.

BRABANTIO. – Dieu soit avec vous ! J'ai fini. *(Au duc.)* Passons s'il vous plaît, seigneur, aux affaires d'État. J'eusse mieux fait d'adopter un enfant que de lui donner la vie ; More ;

approche : je te donne ici de tout mon cœur, ce que (si tu ne l'avais déjà) je voudrais de tout mon cœur te refuser. Grâce à vous, mon trésor, je suis ravi de n'avoir pas d'autres enfants. Ta fuite m'eût appris à les tenir en tyran dans des chaînes de fer. J'ai fini, seigneur.

LE DUC. – Laissez-moi parler comme vous, et exprimer un avis qui pourra servir de marche, ou de degré à ces amants pour retrouver votre faveur. Quand on a épuisé les remèdes, et qu'on a éprouvé ce coup fatal que suspendait encore l'espérance, tous les chagrins sont finis. Déplorer un malheur fini et passé, c'est le sûr moyen d'attirer un malheur nouveau. Quand on ne peut sauver un bien que le sort nous ravit, on déjoue les rigueurs du sort, en les supportant avec patience. L'homme qu'on a volé et qui sourit vole lui-même quelque chose au voleur ; mais celui qui s'épuise en regrets inutiles se vole lui-même.

BRABANTIO. – Ainsi laissons le Turc nous enlever Chypre ; nous ne l'aurons pas perdue tant que nous pourrons sourire. Celui-là supporte bien les avis, qui n'a rien à leur demander que les consolations qu'il en recueille ; mais celui qui, pour payer le chagrin, est obligé d'emprunter à la pauvre patience, supporte à la fois et le chagrin et l'avis. Ces maximes qui s'appliquent des deux côtés, pleines de sucre ou de fiel, sont équivoques ; les mots ne sont que des mots ; je n'ai jamais ouï dire que ce fût par l'oreille qu'on eût atteint le cœur brisé. Je vous en conjure humblement, passons aux affaires de l'État.

LE DUC. – Le Turc s'avance sur Chypre avec une flotte formidable. Othello, vous connaissez mieux que personne les ressources de la place. Nous y avons, il est vrai, un officier d'une capacité reconnue ; mais l'opinion, maîtresse souveraine des événements, croit, en vous donnant son suffrage, assurer le succès. Il vous faut donc laisser obscurcir l'éclat de votre nouveau bonheur par cette expédition pénible et hasardeuse.

OTHELLO. – Graves sénateurs, ce tyran de l'homme, l'habitude, a changé pour moi la couche de fer et de cailloux des camps en un lit de duvet. Je ressens cette ardeur vive et naturelle qu'éveillent en moi les pénibles travaux : j'entreprends cette guerre contre les Ottomans, et, m'inclinant avec respect devant vous, je demande un état convenable pour ma femme, le traitement et le rang dus à ma place, en un mot, un sort et une situation qui répondent à sa naissance.

LE DUC. – Si cela vous convient, elle habitera chez son père.

BRABANTIO. – Je ne veux pas qu'il en soit ainsi.

OTHELLO. – Ni moi.

DESDÉMONA. – Ni moi : je ne voudrais pas demeurer dans la maison de mon père, pour exciter en lui mille pensées pénibles en étant toujours sous ses yeux. Généreux duc, prêtez à mes raisons une oreille propice, et que votre suffrage m'accorde un privilége pour venir en aide à mon ignorance.

LE DUC. – Que désirez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA. – Que j'aie assez aimé le More pour vivre avec lui, c'est ce que peuvent proclamer dans le monde la violence que j'ai faite aux règles ordinaires, et la façon dont j'ai pris d'assaut la fortune. Mon cœur a été dompté par les rares qualités de mon seigneur. C'est dans l'âme d'Othello que j'ai vu son visage ; et c'est à sa gloire, à ses belliqueuses vertus que j'ai dévoué mon âme et ma destinée. Ainsi, chers seigneurs, si, tandis qu'il part pour la guerre, je reste ici comme un papillon de paix, les honneurs pour lesquels je l'ai aimé me sont ravis, et j'aurai un pesant ennui à supporter durant son absence. Laissez-moi partir avec lui.

OTHELLO. – Vos voix, seigneurs : je vous en conjure, que sa volonté s'accomplisse librement. Je ne le demande point pour complaire à l'ardeur de mes désirs, ni pour assouvir les premiers transports d'une passion nouvelle par une satisfaction personnelle ; mais pour me montrer bon et propice à ses vœux. Et que le ciel éloigne de vos âmes généreuses la pensée que, parce que je l'aurai près de moi, je négligerai vos grandes et sérieuses affaires ! Non, si les jeux légers de l'amour ailé plongent dans une molle inertie mes facultés de pensée et d'action, si mes plaisirs gâtent mes travaux et leur font tort, que vos ménagères fassent de mon casque un vil poêlon, et que tous les affronts les plus honteux s'élèvent ensemble contre ma renommée !

LE DUC. – Qu'il en soit comme vous le déciderez entre vous ; qu'elle reste ou qu'elle vous suive. Le danger presse, que votre célérité y réponde. Il faut partir cette nuit.

DESDÉMONA. – Cette nuit, seigneur ?

LE DUC. – Cette nuit.

OTHELLO. – De tout mon cœur.

LE DUC. – À neuf heures du matin nous nous retrouverons ici. Othello, laissez un officier auprès de nous ; il vous portera votre commission, ainsi que tout ce qui pourra intéresser votre poste ou vos affaires.

OTHELLO. – Je laisserai mon enseigne, s'il plaît à Votre Seigneurie ; c'est un homme d'honneur et de confiance ; je remets ma femme à sa conduite, ainsi que tout ce que Vos Excellences jugeront à propos de m'adresser.

LE DUC. – Qu'il en soit ainsi. – Je vous salue tous. *(À Brabantio.)* Et vous, noble seigneur, s'il est vrai que la vertu ne

manque jamais de beauté, votre gendre est bien plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR. – Adieu, brave More. Traitez bien Desdémona.

BRABANTIO. – Veille sur elle, More ; aie l'œil ouvert sur elle ; elle a trompé son père, et pourra te tromper.

OTHELLO. – Ma vie sur sa foi ! *(Le duc sort avec les sénateurs.)* Honnête Jago, il faut que je te laisse ma Desdémona. Donne-lui, je te prie, ta femme pour compagne ; et choisis pour les amener le temps le plus favorable. – Viens, Desdémona, je n'ai à passer avec toi qu'une heure pour l'amour, les affaires et les ordres à donner. Il faut obéir à la nécessité.

(Ils sortent.)

RODERIGO. – Jago ?

JAGO. – Que dites-vous, noble cœur ?

RODERIGO. – Devines-tu ce que je médite ?

JAGO. – Mais, de gagner votre lit et de dormir.

RODERIGO. – Je veux à l'instant me noyer.

JAGO. – Oh ! si vous vous noyez, je ne vous aimerai plus après ; et pourquoi, homme insensé ?

RODERIGO. – C'est folie de vivre quand la vie est un tourment : et quand la mort est notre seul médecin, alors nous avons une ordonnance pour mourir.

JAGO. – Ô lâche ! depuis quatre fois sept ans j'ai promené ma vue sur ce monde ; et, depuis que j'ai su discerner un bienfait d'une injure, je n'ai pas encore trouvé d'homme qui sût bien s'aimer lui-même. Plutôt que de dire que je veux me noyer pour l'amour d'une fille[6], je changerais ma qualité d'homme contre celle de singe.

RODERIGO. – Que puis-je faire ? Je l'avoue, c'est une honte que d'être épris de la sorte ; mais il n'est pas au pouvoir de la vertu de m'en corriger.

JAGO. – La vertu ! baliverne : c'est de nous-mêmes qu'il dépend d'être tels ou tels. Notre corps est le jardin, notre volonté le jardinier qui le cultive. Que nous y semions l'ortie ou la laitue, l'hysope ou le thym, des plantes variées ou d'une seule espèce ; que nous le rendions stérile par notre oisiveté, ou que notre industrie le féconde, c'est en nous que réside la puissance de donner au sol ses fruits, et de changer à notre gré. Si la balance de la vie n'avait pas le poids de la raison à opposer au poids des passions, la fougue du sang et la bassesse de nos penchants nous porteraient aux plus absurdes inconséquences ; mais nous avons la raison pour calmer la fureur des sens, émousser l'aiguillon de nos désirs, et dompter nos passions effrénées ; d'où je conclus que ce que vous appelez amour est une bouture ou un rejeton.

RODERIGO. – Cela ne peut être.

JAGO. – C'est uniquement un bouillonnement du sang que permet la volonté. Allons, soyez homme. Vous noyer ! Noyez les chats et les petits chiens aveugles. J'ai fait profession d'être votre ami ; et je proteste que je suis attaché à votre mérite par des

---

6 *A guinea-hen* ; littéralement, *une poule de Guinée*. C'était une expression usitée du temps de Shakspeare, pour désigner une fille publique.

câbles solides. Jamais je n'aurais pu vous être plus utile qu'à présent. Mettez de l'argent dans votre bourse ; suivez ces guerres ; déguisez votre bonne grâce sous une barbe empruntée. Je le répète, mettez de l'argent dans votre bourse. Il est impossible que la passion de Desdémona pour le More dure longtemps ;... mettez de l'argent dans votre bourse ;... ni la sienne pour elle. Le début en fut violent : vous verrez cela finir par une rupture aussi brusque. – Mettez seulement de l'argent dans votre bourse... Ces Mores sont changeants dans leurs volontés... Remplissez votre bourse d'argent... La nourriture qu'il trouve aujourd'hui aussi délicieuse que les sauterelles, bientôt lui semblera aussi amère que la coloquinte... Elle doit changer, car elle est jeune ; dès qu'elle sera rassasiée des caresses du More, elle verra l'erreur de son choix... Elle doit changer ; elle le doit ; ainsi mettez de l'argent dans votre bourse. Si vous voulez absolument vous damner, faites-le d'une manière plus agréable qu'en vous noyant... Recueillez autant d'argent que vous pouvez. Si le sacrement et un vœu fragile, contracté entre un barbare vagabond et une rusée Vénitienne, ne sont pas plus forts que mon esprit et toute la bande de l'enfer, vous la posséderez : ainsi ramassez de l'argent. La peste soit de la noyade, il est bien question de cela ! Faites-vous pendre s'il le faut, en satisfaisant vos désirs, plutôt que de vous noyer en vous passant d'elle.

RODERIGO. – Promets-tu de servir fidèlement mes espérances, si je consens à en attendre le succès ?

JAGO. – Comptez sur moi. – Allez, amassez de l'argent. – Je vous l'ai dit souvent, et vous le redis encore, je hais le More. Ma cause me tient au cœur ; la vôtre n'est pas moins fondée. Unissons-nous dans notre vengeance contre lui. Si vous pouvez le déshonorer, vous vous procurez un plaisir, et à moi un divertissement. Il y a dans le sein du temps plus d'un événement dont il accouchera. En avant, allez, procurez-vous de l'argent : nous en parlerons plus au long demain. Adieu.

RODERIGO. – Où nous retrouverons-nous demain matin ?

JAGO. – À mon logement.

RODERIGO. – Je serai avec vous de bonne heure.

JAGO. – Partez, adieu. Entendez-vous, Roderigo ?

RODERIGO. – Quoi ?

JAGO. – Ne songez plus à vous noyer. Entendez-vous ?

RODERIGO. – J'ai changé de pensée. Je vais vendre toutes mes terres.

JAGO. – Allez, adieu ; remplissez bien votre bourse. *(Roderigo sort.)* – C'est ainsi que je fais ma bourse de la dupe qui m'écoute : et ne serait-ce pas profaner l'habileté que j'ai acquise, que d'aller perdre le temps avec un pareil idiot sans plaisir ni profit pour moi ? Je hais le More : et c'est l'opinion commune qu'entre mes draps il a rempli mon office ; j'ignore si c'est vrai : mais pour un simple soupçon de ce genre, j'agirai comme si j'en étais sûr. Il m'estime ; mes desseins n'en auront que plus d'effet sur lui. – Cassio est l'homme qu'il me faut. – Voyons maintenant… Gagner sa place, et donner un plein essor à mon désir. – Double adresse. – Mais comment ? comment ? – Voyons. Au bout de quelque temps tromper l'oreille d'Othello en insinuant que Cassio est trop familier avec sa femme. Cassio a une personne, une fraîcheur, qui prêtent aux soupçons. Il est fait pour rendre les femmes infidèles. Le More est d'un naturel franc et ouvert, prêt à croire les hommes honnêtes dès qu'ils le paraissent : il se laissera conduire par le nez aussi aisément que les ânes. – Je le tiens. – Le voilà conçu… L'enfer et la nuit feront éclore à la lumière ce fruit monstrueux.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Un port de mer dans l'île de Chypre. – Une plate-forme. Entrent MONTANO et DEUX OFFICIERS.

MONTANO. – De la pointe du cap que découvrez-vous en mer ?

PREMIER OFFICIER. – Rien du tout, tant les vagues sont fortes ! Entre la mer et le ciel je ne puis reconnaître une voile.

MONTANO. – Il me semble que le vent a soufflé bien fort sur terre ; jamais plus fougueux ouragan n'ébranla nos remparts. S'il s'est ainsi déchaîné sur les eaux, quels flancs de chêne pourraient garder leur emboîture, quand des montagnes viennent fondre sur eux ? Qu'apprendrons-nous de ceci ?

SECOND OFFICIER. – La dispersion de la flotte ottomane. Avancez seulement sur le rivage écumant : les flots grondants semblent frapper les nuages ; les lames chassées par le vent, soulevées en masses énormes, semblent jeter leurs eaux sur l'ourse brûlante, et éteindre les étoiles qui gardent le pôle immobile. Je n'ai point encore vu de semblable tourmente sur la mer en furie.

MONTANO. – Si la flotte turque n'a pas gagné l'abri de quelque rade, ils sont noyés : il est impossible de supporter ceci au large.

(Entre un troisième officier.)

TROISIÈME OFFICIER. – Des nouvelles, seigneurs ! Nos campagnes sont finies : la tempête effrénée a tellement accablé

les Turcs, que leurs projets en sont arrêtés. Un noble vaisseau de Venise a vu la détresse et le terrible naufrage atteindre la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO. – Quoi ! dites-vous vrai ?

TROISIÈME OFFICIER. – Le navire est déjà sous le môle, un bâtiment de Vérone ; Michel Cassio, lieutenant d'Othello, le vaillant More, est déjà à terre ; le More lui-même est en mer, muni d'une commission expresse pour commander en Chypre.

MONTANO. – J'en suis ravi ; c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME OFFICIER. – Mais ce même Cassio, en exprimant sa joie du désastre des Turcs, paraît cependant triste, et prie pour le salut du More ; car ils ont été séparés par cette horrible et violente tempête.

MONTANO. – Plaise au ciel qu'il soit en sûreté ! J'ai servi sous lui, et l'homme commande en vrai soldat. Allons sur la plage pour voir le navire qui vient d'aborder, et pour chercher des yeux ce brave Othello, jusqu'à ce que les flots et le bleu des airs se confondent sous nos regards en une seule et même étendue.

PREMIER OFFICIER. – Allons, car à chaque minute on attend de nouvelles arrivées.

(Entre Cassio.)

CASSIO. – Grâces au vaillant officier de cette île belliqueuse qui rend ainsi justice au More ! Oh ! que le ciel prenne sa défense contre les éléments, car je l'ai perdu sur une dangereuse mer !

MONTANO. – Monte-t-il un bon vaisseau ?

CASSIO. – Sa barque est solidement pontée ; son pilote est habile, et d'une expérience consommée. Aussi l'espérance n'est pas morte dans mon cœur ; elle s'enhardit à l'idée des ressources.

DES VOIX, *dans le lointain.* – Une voile ! une voile ! une voile !

(Entre un quatrième officier.)

CASSIO. – Quel est ce bruit ?

UN OFFICIER. – La ville est déserte : des rangées de peuple debout sur le bord de la mer crient : *une voile !*

CASSIO. – Mes espérances lui font prendre la forme du gouverneur.

(Le canon tire.)

L'OFFICIER. – On tire la salve d'honneur. Ce sont nos amis du moins.

CASSIO. – Allez, je vous prie, et revenez nous apprendre qui est arrivé.

L'OFFICIER. – J'y cours.

(Il sort.)

MONTANO. – Dites-moi, cher lieutenant, votre général est-il marié ?

CASSIO. – Très-heureusement… Il a conquis une jeune fille au-dessus de toute description et des récits de la renom-

mée, chef-d'œuvre que ne sauraient peindre les plus habiles pinceaux, et qui dépasse tout ce que la création a de plus parfait. *(L'officier rentre.)* Eh bien ! qui a pris terre ?

L'OFFICIER. – Un officier nommé Jago, l'enseigne du général.

CASSIO. – Il a fait une heureuse et rapide traversée ! Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers en courroux, et les vents mugissants, et les tranchants écueils, et les sables amoncelés, traîtres cachés sous les eaux pour arrêter la nef innocente, toutes ces puissances, comme si elles étaient sensibles à la beauté, oublient leur nature malfaisante, et laissent passer en sûreté la divine Desdémona.

MONTANO. – Qui est-elle ?

CASSIO. – Celle dont je vous parlais ; le général de notre grand général qui l'a remise à la conduite du hardi Jago. Son arrivée ici devance nos pensées ; en sept jours de passage ! Grand Jupiter ! garde Othello. Enfle sa voile de ton souffle puissant ; permets que son grand vaisseau apporte la joie dans cette rade ; qu'il vienne sentir les vifs transports de l'amour dans les bras de Desdémona, allumer notre courage éteint, et répandre la confiance dans Chypre. *(Entrent Desdémona, Émilia, Jago, Roderigo et des serviteurs.)* – Oh ! voyez ! le trésor du vaisseau est descendu à terre ! Habitants de Chypre, fléchissez le genou devant elle. Salut à toi, noble dame ; que la faveur des cieux te précède, te suive, t'environne de toutes parts !

DESDÉMONA. – Je vous remercie, brave Cassio ; quelles nouvelles pouvez-vous m'apprendre de mon seigneur ?

CASSIO. – Il n'est pas encore arrivé ; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien et sera bientôt ici.

DESDÉMONA. – Oh !… Je crains pourtant… Comment avez-vous été séparés ?

CASSIO. – C'est ce grand combat des cieux et des mers qui nous a séparés. – Mais écoutons ; une voile !

DES VOIX *au loin*. – Une voile ! une voile !

(On entend des coups de canon.)

UN OFFICIER. – Ils saluent la citadelle. C'est sans doute encore un ami.

CASSIO. – Allez aux nouvelles. – Cher enseigne, vous êtes le bienvenu. *(À Émilia.)* Et vous aussi, madame. – Bon Jago, ne vous offensez point de ma hardiesse ; c'est mon éducation qui me donne cette courtoisie téméraire.

JAGO. – Si elle était pour vous aussi prodigue de ses lèvres qu'elle l'est souvent pour moi de sa langue, vous en auriez bientôt assez.

DESDÉMONA. – Hélas ! elle ne parle jamais.

JAGO. – Beaucoup trop, sur mon âme. Je l'éprouve toujours, quand j'ai envie de dormir. Devant vous, madame, je l'avoue, elle retient sa langue au fond de son cœur, et ne querelle que dans ses pensées.

ÉMILIA. – Vous avez peu de raisons de parler ainsi.

JAGO. – Allez, allez, vous êtes muettes comme des peintures hors de chez vous, et bruyantes comme des cloches dans vos chambres ; de vrais chats sauvages dans la maison, des saintes quand vous injuriez ; des démons quand on vous offense ; vous

perdez à vous divertir le temps que vous devriez à vos affaires, et vous n’êtes des femmes de ménage que dans vos lits.

DESDÉMONA. – Fi ! calomniateur !

JAGO. – Oui, que je sois un Turc s’il n’est pas vrai que vous vous levez pour jouer, et que vous vous couchez pour travailler.

ÉMILIA. – Je ne vous chargerai pas d’écrire mon éloge.

JAGO. – Non, ne m’en chargez pas.

DESDÉMONA. – Que dirais-tu de moi si tu avais à me louer ?

JAGO. – Belle dame, dispensez-m’en ; je ne suis rien si je ne puis critiquer.

DESDÉMONA. – Allons, essaye. A-t-on couru vers le port ?

JAGO. – Oui, madame.

DESDÉMONA. – Je ne suis pas gaie ; mais je trompe ce que je suis en m’efforçant de paraître autrement. – Voyons, comment ferais-tu mon éloge ?

JAGO. – J’y songe, mais ma pensée tient à ma tête comme la glu à la laine ; il faut, pour l’en faire sortir, arracher le cerveau et tout. – Cependant ma muse est en travail, et voici de quoi elle accouche :

Sa femme est belle et spirituelle.
La beauté est faite pour qu’on en jouisse, et l’esprit sert à faire jouir de la beauté.

DESDÉMONA. – Bel éloge ! – Et si elle est noire et spirituelle ?

JAGO.

Si elle est noire et spirituelle,
Elle trouvera un blanc qui s'accommodera de sa noirceur.

DESDÉMONA. – C'est pis encore.

ÉMILIA. – Mais si elle est belle et sotte ?

JAGO.

Celle qui est belle n'est jamais sotte ;
Car sa sottise même l'aide à avoir un enfant.

DESDÉMONA. – Ce sont de vieux propos bons pour faire rire les fous dans un cabaret. Et quel misérable éloge as-tu à donner à celle qui est laide et sotte ?

JAGO.

Il n'y en a point de si laide et de si sotte
Qui ne fasse tous les malins tours que font celles
Qui sont spirituelles et jolies.

DESDÉMONA. – Oh ! quelle lourde ignorance ! tu loues le mieux celle qui le mérite le moins. Mais quel éloge réserves-tu à la femme vraiment méritante qui, par l'autorité de sa vertu, obtient de force les hommages de la malice même ?

JAGO.

Celle qui a toujours été belle et jamais vaine,
Qui a su parler et n'a jamais crié ;

Qui n'a jamais manqué d'or, et cependant n'a jamais fait de sottises ;
Qui s'est refusé ses fantaisies, en disant : – Maintenant je pourrais ; –
Celle qui, étant courroucée et maîtresse de se venger,
A ordonné à l'offense de demeurer et à la colère de s'enfuir ;
Celle qui n'a jamais été assez fragile dans sa sagesse
Pour échanger la tête d'un brochet contre la queue d'un saumon[7] ;
Celle qui a pu penser et ne pas découvrir sa pensée ;
Qui a pu voir des amants la suivre, et ne pas regarder par derrière,
Celle-là est un phénix, si jamais il y a eu un phénix.

DESDÉMONA. – Et à quoi est-elle bonne ?

JAGO.

À allaiter des idiots et à inscrire le compte de la petite bière.

DESDÉMONA. – Oh ! la sotte et ridicule conclusion ! Émilia, n'apprends rien de lui, quoiqu'il soit ton mari. Qu'en dites-vous, Cassio ? N'est-ce pas un censeur bien hardi et bien libre ?

CASSIO. – Il parle grossièrement, madame : vous l'aimerez mieux comme soldat que comme bel esprit.

(Desdémona fait quelques pas vers le port, Cassio lui donne la main et s'éloigne avec elle.)

JAGO. – Il lui prend la main. – Ah ! bon, parle-lui à l'oreille. – Oui, avec ce réseau si frêle, je prendrai ce grand papillon de Cassio. – Souris-lui ; bon, va. – C'est avec ta galanterie

---

[7] Proverbe du temps qui signifie échanger ce qui est excellent pour ce qui ne le vaut pas.

même que je t'attraperai. – Tu parles bien : c'est cela. – Si pour ces fadaises tu te vois dépouillé de ta lieutenance, mieux eût valu baiser moins souvent tes trois doigts ; – voilà que tu recommences à te donner les airs d'un aimable galant. – À merveille[8] ! beau baiser, superbe révérence ! – Rien de mieux. – Comment, encore ! tes doigts pressés sur tes lèvres ? – Je voudrais, tant je t'aime, qu'ils fussent des tuyaux de seringue ! – *(Une trompette se fait entendre.)* – Ah ! le More ; je reconnais sa trompette.

CASSIO. – C'est lui-même.

DESDÉMONA. – Courons au-devant de lui ; allons le recevoir.

CASSIO. – Regardez, le voici qui s'avance.

(Entre Othello avec sa suite.)

OTHELLO. – Ô ma belle guerrière !

DESDÉMONA. – Mon cher Othello !

OTHELLO. – Je suis aussi surpris que charmé de vous trouver ici arrivée avant moi ! Ô joie de mon âme ! Si chaque tempête doit être suivie de pareils calmes, que les vents se déchaînent jusqu'à réveiller la mort ; que la barque labourant les mers s'élève sur des montagnes de vagues aussi hautes que l'Olympe, et redescende ensuite aussi bas que l'enfer ! Ah ! c'est maintenant qu'il faudrait mourir pour comble de bonheur ; car mon âme est pleine d'une joie si parfaite qu'aucun ravissement

---

[8] En regardant de loin Desdémona et Cassio qui causent, Jago voit Cassio envoyer des baisers avec la main, pendant que Desdémona lui fait la révérence.

semblable ne pourra m'être accordé dans le cours inconnu de ma destinée.

DESDÉMONA. – Que le ciel ne le permette pas ! mais plutôt puissent notre amour et nos joies aller toujours croissant avec le nombre de nos jours !

OTHELLO. – Exaucez son vœu, puissances célestes ! Je ne saurais assez parler de mon bonheur : il m'étouffe. C'est trop de joie ! Ah ! que ce baiser, et cet autre encore… *(Il l'embrasse)* soient toute la dispute que jamais nos cœurs élèvent entre nous !

JAGO, *à part*. – Oh ! vous voilà à l'unisson : mais sur mon honneur je relâcherai les cordes qui font cette musique.

OTHELLO. – Venez, allons à la citadelle : j'ai des nouvelles, amis, nos guerres sont terminées : les Turcs sont engloutis. Comment se portent nos vieilles connaissances de l'île ? – Mon amour, vous êtes bien accueillie en Chypre : j'ai trouvé beaucoup d'affection parmi eux. Ô ma chère, je parle à tort et à travers, je suis fou de joie. Bon Jago, je te prie ; va au port, et fais débarquer mon bagage : amène avec toi le pilote à la citadelle ; c'est un brave marin, et son mérite a droit à nos égards. Viens, Desdémona, encore une fois sois la bienvenue à Chypre !

(Othello et Desdémona sortent avec leur suite.)

JAGO. – Viens me retrouver au port ; viens. – On dit que les hommes pusillanimes, quand ils sont amoureux, ont plus de courage qu'ils n'en ont reçu de la nature. Si donc tu as du cœur, écoute-moi. Le lieutenant veille cette nuit au corps de garde : avant tout, je dois te prévenir que Desdémona est décidément éprise de lui.

RODERIGO. – De lui ? cela n'est pas possible.

JAGO. – Mets ainsi le doigt sur tes lèvres, et laisse ton âme s'instruire. Remarque avec quelle violence elle a d'abord aimé le More ; et pourquoi ? pour ses forfanteries, et les mensonges bizarres qu'il lui débitait. L'aimera-t-elle toujours pour ce bavardage ? garde-toi de le penser. Il faut à ses yeux quelque chose qui nourrisse son amour ; et quel plaisir trouvera-t-elle à regarder le diable ? – Quand la jouissance a refroidi le sang, pour l'enflammer de nouveau et redonner à la satiété de nouveaux désirs, il faut de l'agrément dans la figure, de la sympathie d'âge, de goûts, de beauté, toutes choses qui manquent au More. Faute de ces convenances nécessaires, sa délicatesse va sentir qu'elle a été abusée ; bientôt son cœur commencera à se soulever, elle se dégoûtera du More, et le détestera : la nature elle-même saura bien l'instruire, et la pousser à quelque nouveau choix. Maintenant, Roderigo, cela convenu (et c'est une conséquence naturelle, et qui n'est pas forcée), quel homme est placé aussi près de cette bonne fortune que Cassio ? C'est un drôle très-bavard ; sa conscience ne va pas plus loin qu'à lui faire prendre des formes décentes et convenables, pour satisfaire plus sûrement ses désirs cachés et ses penchants déréglés. Non, nul n'est mieux placé que lui : le drôle est adroit et souple, habile à saisir l'occasion : il sait feindre et revêtir les apparences de toutes les qualités qu'il n'a pas. C'est un fourbe diabolique : d'ailleurs le drôle est beau, jeune ; il a tout ce que cherchent la folie et les esprits sans expérience. C'est un fourbe accompli, dangereux comme la peste, et déjà la femme a appris à le connaître.

RODERIGO. – Je ne puis croire ce que vous dites ; elle est du naturel le plus vertueux.

JAGO. – Fausse monnaie ! le vin qu'elle boit est fait de raisin. Si elle avait été si vertueuse, elle n'eût jamais aimé le More. Pure grimace ! Ne l'avez-vous pas vue jouer avec la main de Cassio ? ne l'avez-vous pas remarqué ?

RODERIGO. – Oui, je l'ai vu ; mais c'était une pure politesse.

JAGO. – Pure corruption ; j'en jure par cette main : c'est le prélude mystérieux de toute l'histoire des voluptés et des pensées impures. Leurs lèvres s'approchaient de si près que leurs haleines s'embrassaient : pensées honteuses, Roderigo ! quand ces avances mutuelles ouvrent ainsi la voie, les actions décisives suivent de près, comme un dénoûment infaillible. Allons donc… – Mais seigneur, laissez-moi vous diriger. Je vous ai amené de Venise ; veillez cette nuit ; voici la consigne que je vous impose : Cassio ne vous connaît point ; je ne serai pas loin de vous ; trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en prenant un ton haut, soit en vous moquant de sa discipline, ou sur tout autre prétexte qu'il vous plaira : le moment vous le fournira mieux que moi.

RODERIGO. – Soit.

JAGO. – Il est violent et prompt à la colère ; peut-être vous frappera-t-il de sa canne. Provoquez-le pour qu'il vous frappe ; car, sous ce prétexte, j'exciterai dans l'île une émeute si forte que, pour l'apaiser, il faudra que Cassio tombe. Par là, aidé des moyens que j'aurai alors pour vous servir, vous vous verrez plus tôt au terme de vos désirs ; et les obstacles seront tous écartés : sans quoi nul espoir de succès pour nous.

RODERIGO. – Je le ferai, si j'en trouve une occasion favorable.

JAGO. – Je vous le garantis. Venez dans un moment me rejoindre à la citadelle. Je suis chargé de transporter ses équipages à terre. Adieu.

RODERIGO. – Adieu.

(Roderigo sort.)

JAGO, *seul.* – Que Cassio l'aime, je le crois sans peine : qu'elle aime Cassio, cela est naturel et très-vraisemblable. Le More, quoique je ne le puisse souffrir, est d'une nature constante, aimante et noble ; j'ose répondre qu'il sera pour Desdémona un mari tendre. – Et moi je l'aime, non pas précisément par amour du plaisir, quoique peut-être j'aie à répondre d'un péché aussi grave ; mais j'y suis conduit en partie par le besoin de nourrir ma vengeance, car je soupçonne que ce More lascif s'est glissé dans ma couche. Cette pensée, comme une substance empoisonnée, me ronge le cœur : et rien ne peut, rien ne pourra satisfaire mon âme, que je ne lui aie rendu la pareille, femme pour femme, ou si j'échoue de ce côté, que je n'aie plongé le More dans une jalousie si terrible, qu'elle soit incurable à la raison. Or, pour y réussir, si ce pauvre traqueur amené de Venise, et que j'emploie à cause de l'ardeur qu'il met à chasser, demeure ferme où je l'ai mis, je tiendrai notre Michel Cassio à la gorge, je le noircirai auprès du More sans ménagement ; – oui ; car je crains que Cassio n'ait eu envie aussi de mon bonnet de nuit. – Je veux amener le More à me chérir, à me remercier, à me récompenser d'avoir si bien fait de lui un âne, et d'avoir troublé la paix de son âme jusqu'à la frénésie : – Tout est ici ; *(Ridant son front)* mais confus encore. La fourberie ne se laisse jamais voir en face qu'au moment d'agir.

(Il sort.)

SCÈNE II

(Une rue.)
Entre UN HÉRAUT tenant une proclamation ; le peuple le suit.

LE HÉRAUT. – C'est le bon plaisir d'Othello, notre vaillant et noble général, que, sur les nouvelles certaines du naufrage complet de l'escadre ottomane, ce triomphe soit célébré par tous les habitants : que les uns forment des danses, que d'autres allument des feux de joie ; enfin que chacun se livre au genre de divertissement qui lui plaira ; car outre ces bonnes nouvelles, aujourd'hui se célèbrent aussi les noces d'Othello. Voilà ce qu'il est de son bon plaisir de faire proclamer. Tous les lieux publics sont ouverts, et pleine liberté de se livrer aux fêtes depuis cette cinquième heure du soir, jusqu'à ce que la cloche sonne onze heures. Que le ciel bénisse l'île de Chypre et notre illustre général Othello !

(Il sort.)

SCÈNE III

Une salle du château.
Entrent OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO et leur suite.

OTHELLO, *à Cassio*. – Bon Michel, veillez à la garde cette nuit : dans ce poste honorable, montrons nous-mêmes l'exemple de la discipline, et non l'oubli de nos devoirs dans les plaisirs.

CASSIO. – Jago a déjà reçu ses instructions ; mais cependant je verrai à tout de mes yeux.

OTHELLO. – Jago est très-fidèle. Ami, bonne nuit : demain, à l'heure de votre réveil, j'aurai à vous parler. – Venez, ma bien-aimée ; le marché conclu, il faut en goûter les fruits : ce bonheur est encore à venir entre vous et moi. *(À Cassio et à d'autres officiers.)* Bonne nuit.

(Othello et Desdémona sortent avec leur suite.)
(Entre Jago.)

CASSIO. – Vous arrivez à propos, Jago ; voici l'heure de nous rendre au poste de garde.

JAGO. – Pas encore ; il n'est pas dix heures, lieutenant. Notre général nous congédie de bonne heure pour l'amour de sa Desdémona. Gardons-nous bien de le blâmer ; il n'a pas encore passé avec elle la joyeuse nuit des noces, et c'est un gibier digne de Jupiter.

CASSIO. – C'est une dame accomplie.

JAGO. – Et, j'en réponds, une femme friande de plaisir.

CASSIO. – C'est à vrai dire une créature bien délicate et bien fraîche.

JAGO. – Quel œil elle a ! Il semble qu'il appelle les désirs.

CASSIO. – Ses regards sont tendres et cependant bien modestes.

JAGO. – Et dès qu'elle parle, n'est-ce pas comme la trompette de l'amour ?

CASSIO. – En vérité, elle est la perfection !

JAGO. – Eh bien ! que le bonheur soit entre leurs draps ! – Allons, lieutenant, j'ai un flacon de vin ; et ici tout près il y a une paire de braves garçons de Chypre, prêts à boire à la santé du noir Othello.

CASSIO. – Non pas ce soir, bon Jago. J'ai une pauvre et malheureuse tête pour le vin… Je voudrais que la courtoisie pût inventer quelque autre manière de s'égayer ensemble.

JAGO. – Oh ! ce sont nos amis : seulement un verre ; après, je boirai pour vous.

CASSIO. – J'ai bu ce soir un seul verre et encore adroitement mitigé, et voyez à mes yeux l'impression qu'il m'a déjà faite. Je suis malheureux de cette infirmité, et n'ose pas imposer quelque chose de plus à ma faiblesse.

JAGO. – Allons, monsieur, c'est une nuit de réjouissance ; nos amis vous invitent.

CASSIO. – Où sont-ils ?

JAGO. – À cette porte. De grâce, faites-les entrer.

CASSIO. – J'y consens, mais cela me déplaît.

(Cassio sort.)

JAGO. – Si je puis le déterminer à verser encore un verre de vin sur celui qu'il a déjà bu, il deviendra plus colère et plus querelleux que le chien de ma jeune maîtresse. – D'une autre part, mon imbécile Roderigo, dont l'amour a presque mis la tête à l'envers, a bu ce soir à la santé de Desdémona de profondes rasades, et il doit veiller. Enfin, grâce aux coupes débordantes, j'ai bien excité trois braves Cypriotes, caractères bouillants et fiers, qui, sans cesse en arrêt sur le point d'honneur, vrais enfants de cette île guerrière, sont toujours prêts à se quereller comme le feu et l'eau ; et ceux-là sont de garde aussi. Maintenant, au milieu de ce troupeau d'ivrognes, il faut, moi, que je porte notre Cassio à quelque imprudence qui fasse éclat dans l'île. Mais ils viennent. Pourvu que l'effet réponde à ce que je rêve, ma barque cingle rapidement avec vent et marée.

(Rentre Cassio avec Montano et d'autres officiers.)

CASSIO. – Par le ciel, ils m'ont déjà versé à pleins bords.

MONTANO. – Ah ! bien peu. Foi de soldat, pas plus d'une pinte.

JAGO. – Du vin, holà !

(Il chante.)

Et que la cloche sonne, sonne,

Et que la cloche sonne, sonne ;
Un soldat est un homme ;
Sa vie n'est qu'un moment :
Eh bien ! alors, que le soldat boive.

Allons du vin, garçon.

CASSIO. – Par le ciel ! voilà une chanson impayable.

JAGO. – Je l'ai apprise en Angleterre où, certes, ils sont puissants quand il faut boire. Votre Danois, votre Allemand, votre Hollandais au gros ventre… holà du vin ! – ne sont rien auprès d'un Anglais.

CASSIO. – Quoi ! votre Anglais est donc bien habile à boire ?

JAGO. – Comment ! votre Danois est déjà ivre-mort que mon Anglais boit encore sans se gêner ; il n'a pas besoin de se mettre en nage pour jeter bas votre Allemand ; et votre Hollandais est déjà prêt à rendre gorge qu'il fait encore remplir la bouteille.

CASSIO. – À la santé de notre général !

MONTANO. – J'en suis, lieutenant et je vous fais raison.

JAGO, *chantant*.

Le roi Étienne était un digne seigneur ;
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne :
Il les trouvait de douze sous trop chères,
Et il appelait le tailleur un drôle.
C'était un homme de grand renom,
Et tu n'es que de bas étage ;
C'est l'orgueil qui renverse les pays,

Prends donc sur toi ton vieux manteau[9].

Ho ! du vin !

CASSIO. – Comment, cette chanson-ci est encore meilleure que la première !

JAGO. – Voulez-vous que je la répète ?

CASSIO. – Non, je tiens pour indigne de son poste quiconque fait de pareilles choses, eh bien ! le ciel est au-dessus de tout, et il y a des âmes qui ne seront pas sauvées.

JAGO. – C'est une vérité, lieutenant.

CASSIO. – Quant à moi, sans offenser mon général, ni aucun de mes chefs, j'espère bien être sauvé.

JAGO. – Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO. – Soit, mais avec votre permission, pas avant moi. Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne ; n'en parlons plus : allons à nos affaires. Que Dieu pardonne nos fautes, messieurs, songeons à nos affaires. – Messieurs, n'allez pas croire que je sois ivre ; c'est là mon enseigne, voici ma main droite, et voilà ma main gauche. Je ne suis pas ivre, je puis bien marcher et bien parler.

TOUS. – Parfaitement bien.

CASSIO. – C'est bon, c'est bon, alors, ne croyez pas que je sois ivre. *(Il sort.)*

---

[9] Les couplets sont tirés d'une vieille ballade populaire du temps de Shakspeare, et qui se trouve dans un recueil intitulé : *Relicks of ancient poetry*, 3 vol. in-12.

MONTANO. – Allons, camarades, allons à l'esplanade. Allons placer la garde.

(Les Cypriotes sortent.)

JAGO. – Vous voyez cet officier qui est sorti le premier ; c'est un soldat capable de marcher à côté de César, et de commander une armée ; mais aussi voyez son vice ; c'est l'équinoxe de sa vertu, l'un est aussi long que l'autre ; cela fait pitié pour lui. Je crains que la confiance qu'Othello place en lui, quelque jour, dans un accès de cette maladie, ne mette cette île en désordre.

MONTANO. – Mais est-il souvent ainsi ?

JAGO. – C'est toujours le prélude de son sommeil. Il verra tout éveillé l'aiguille faire deux fois le tour du cadran, si son lit n'est bercé par l'ivresse.

MONTANO. – Il serait bon d'en avertir le général. Peut-être ne s'en aperçoit-il pas, ou son bon naturel ne voit-il dans Cassio que les vertus qui le frappent, et ferme-t-il les yeux sur ses défauts. N'est-il pas vrai ?

(Entre Roderigo.)

JAGO, *à voix basse.* – Quoi, Roderigo, ici ! je vous en prie, suivez le lieutenant ; allez.

(Roderigo sort.)

MONTANO. – Et c'est une vraie pitié que le noble More hasarde une place aussi importante que celle de son second aux mains d'un homme sujet à cette faiblesse invétérée. Ce serait une bonne action d'en informer le More.

JAGO. – Moi ! je ne le ferais pas pour cette belle île. J'aime infiniment Cassio, et je ferais beaucoup pour le guérir de ce vice. – Mais, écoutons ; quel bruit !

(On entend des cris : Au secours, au secours !)
(Cassio rentre l'épée à la main, poursuivant Roderigo.)

CASSIO. – Impudent ! lâche !

MONTANO. – Qu'y a-t-il, lieutenant ?

CASSIO. – Un drôle me remontrer mon devoir ! je veux le rosser, jusqu'à ce qu'il puisse tenir dans une bouteille d'osier.

RODERIGO. – Me rosser ?

CASSIO. – Tu bavardes, misérable !

(Il frappe Roderigo.)

MONTANO. – Y pensez-vous, cher lieutenant ? de grâce, retenez-vous.

CASSIO. – Laissez-moi, monsieur ! ou je vais vous casser le museau.

MONTANO. – Allons, allons ; vous êtes ivre.

CASSIO. – Ivre ?

(Cassio l'attaque. – Ils se battent.)

JAGO, *bas à Roderigo.* – Sortez donc, je vous dis, sortez, et criez à l'émeute. *(Roderigo sort.) (À Cassio.)* Quoi, cher lieutenant ! – Hélas, messieurs ! – Au secours, holà ! – Lieutenant ! –

Montano ! – Camarades, au secours ! – Voilà une belle garde en vérité ! – *(La cloche du beffroi se fait entendre.)* Et qui donc sonne le tocsin ? Diable ! La ville va prendre l'alarme. À la volonté de Dieu, lieutenant, arrêtez ! vous allez vous couvrir de honte à jamais.

(Entre Othello avec sa suite.)

OTHELLO. – Qu'est-ce ? De quoi s'agit-il ?

MONTANO. – Mon sang coule : je suis blessé à mort. Qu'il meure.

OTHELLO. – Sur votre vie, arrêtez.

JAGO. – Arrêtez ! arrêtez ! lieutenant, – seigneur Montano, – lieutenant, – officiers : – avez-vous perdu tout sentiment de votre devoir, et du lieu où vous êtes ? Arrêtez, le général vous parle. Arrêtez, arrêtez, au nom de l'honneur !

OTHELLO. – Eh ! quoi donc ? Comment ! d'où vient tout ceci ? Sommes-nous devenus Turcs pour exercer sur nous-mêmes les fureurs que le ciel a interdites aux Ottomans ? Par pudeur chrétienne, finissez cette barbare querelle : le premier qui fera un pas pour assouvir sa rage ne fait pas grand cas de sa vie, car il mourra au premier mouvement. Qu'on fasse taire cette terrible cloche, elle épouvante l'île et trouble son repos. Quel est le sujet de ceci, messieurs ? – Honnête Jago, qui semblez mort de douleur, parlez. Qui a commencé ceci ? Au nom de votre amitié, je l'exige.

JAGO. – Je n'en sais rien. Ils étaient tous amis, au quartier, il n'y a qu'un instant, et en aussi bons rapports que le marié et la mariée lorsqu'on les déshabille pour les mettre au lit ; et puis, tout à l'heure, comme si quelque étoile les eût soudain privés de leur raison, voilà les épées nues, et dans un sanglant combat

pointées contre le cœur l'un de l'autre. Je ne puis dire l'origine de cette folle rixe, et je voudrais avoir perdu dans une action glorieuse ces jambes qui m'ont conduit ici pour en être le témoin.

OTHELLO. – Comment avez-vous pu, Michel, vous oublier à ce point ?

CASSIO. – Excusez-moi, de grâce ; je ne puis parler.

OTHELLO. – Digne Montano, vous avez toujours été doux. Le monde a remarqué la gravité, le calme de votre jeunesse ; et votre nom sort avec éloge de la bouche des plus sévères. Quel motif vous porte à souiller ainsi votre réputation, à perdre la haute estime où vous êtes pour mériter le nom de querelleur de nuit ? Répondez-moi.

MONTANO. – Noble Othello, je suis dangereusement blessé. Pendant que je m'abstiendrai de parler, ce qui me fait un peu souffrir pour le moment, votre officier Jago peut vous instruire de tout ce que je sais de l'affaire. Je ne sache pas avoir cette nuit rien dit ou fait de déplacé à moins que ce ne soit parfois un vice de s'aimer soi-même, et un péché de se défendre, quand la violence fond sur nous.

OTHELLO. – Par le ciel ! mon sang commence enfin à l'emporter sur le frein de ma raison, et l'indignation qui obscurcit mon bon jugement menace de me gouverner seule. Si je fais un pas, ou que seulement je lève ce bras, le meilleur d'entre vous disparaîtra sous ma colère. Faites-moi savoir comment a commencé ce honteux désordre ; qui l'a mis en train ; et celui qui en sera prouvé l'auteur, fût-il mon frère jumeau né en même temps que moi, sera perdu sans retour. – Quoi, dans une ville de guerre, encore émue, tandis que le cœur du peuple palpite encore de terreur, engager ainsi une querelle domestique, au

milieu de la nuit, au corps de garde et de sûreté ! Cela est monstrueux. – Jago, qui a commencé ?

MONTANO. – Si par quelque partialité ou quelque communauté d'emplois, tu dis plus ou moins que la vérité, tu n'es pas un soldat.

JAGO. – Ne me pressez pas de si près. J'aimerais mieux voir ma langue coupée dans ma bouche, que de m'en servir pour nuire à Michel Cassio : mais je me persuade que la vérité ne peut lui faire tort. Voici le fait, général : Montano et moi nous conversions paisiblement ensemble ; tout à coup est entré un homme criant au secours ; Cassio le suivait l'épée nue, prêt à le frapper. Ce gentilhomme, seigneur, va au-devant de Cassio, et le prie de s'arrêter : et moi je poursuis le fuyard qui poussait des cris ; craignant, comme il est arrivé, que ses clameurs ne jetassent l'effroi dans la ville. Lui, plus leste à la course, échappe à mon dessein : je revenais en grande hâte, entendant de loin le choc et le cliquetis des épées, et Cassio jurant de toutes ses forces, ce que je ne lui avais jamais entendu faire jusqu'à ce soir. Dès que je suis rentré, car tout ce mouvement a été court, je les ai trouvés pied contre pied, à l'attaque et à la défense, comme ils étaient encore quand vous les avez vous-même séparés. Voilà tout ce que je peux vous rapporter : mais les hommes sont hommes ; les plus sages s'oublient quelquefois. Quoique Cassio ait fait à celui-ci quelque légère injure, comme il peut arriver à tout homme en fureur de frapper son meilleur ami, il faut sûrement que Cassio, je le crois, eût reçu de celui qui fuyait quelque étrange indignité que sa patience n'a pu supporter.

OTHELLO. – Je vois bien, Jago, que ton honnêteté et ton amitié veulent adoucir l'affaire pour rendre la part de Cassio plus légère. Cassio, je t'aime ; mais tu ne seras plus mon officier. *(Entre Desdémona avec sa suite.)* – Voyez si ma bien-aimée n'a pas été réveillée. – Je ferai de toi un exemple.

DESDÉMONA. – Que s'est-il donc passé, mon ami ?

OTHELLO. – Tout est fini maintenant, ma chère. Venez vous coucher. Montano, quant à vos blessures, je serai moi-même votre chirurgien. – Emmenez-le d'ici. – Jago, faites une ronde exacte dans la ville, et calmez ceux que ce sot tumulte a effrayés. Rentrons, Desdémona ; c'est la vie des soldats de voir leur doux sommeil troublé par la discorde.

(Ils sortent.)

JAGO, *à Cassio*. – Quoi, lieutenant, êtes-vous blessé ?

CASSIO. – Oui, et hors du pouvoir de la chirurgie.

JAGO. – Que le ciel nous en préserve !

CASSIO. – Ma réputation, ma réputation, ma réputation ! Ah ! j'ai perdu ma réputation ! j'ai perdu la portion immortelle de moi-même ; celle qui me reste est grossière et brutale. Ma réputation, Jago, ma réputation !

JAGO. – Foi d'honnête homme, j'ai cru que vous aviez reçu quelque blessure dans le corps ; c'est là qu'une plaie est sensible, bien plus que dans la réputation : la réputation est une vaine et fausse imposture, acquise souvent sans mérite, et perdue sans qu'on l'ait mérité : mais vous n'avez rien perdu de votre réputation, à moins que votre esprit ne rêve cette perte. – Allons, homme, quoi donc ? il y a des moyens de ramener le général : vous êtes simplement réformé par Son Honneur ; c'est une peine de discipline, non d'inimitié ; comme on battrait un chien qui ne peut faire aucun mal, pour effrayer un lion terrible. Implorez-le, et il revient à vous.

CASSIO. – J'implorerais le mépris, plutôt que de tromper un si digne commandant, en lui offrant encore un officier si im-

prudent, si léger, si ivrogne. – Ivre, et parlant comme un perroquet, et querellant, et faisant le rodomont, et jurant et bavardant avec l'ombre qui passe. – Ô toi, invisible esprit du vin, si tu n'as pas encore de nom qui te fasse reconnaître, je veux t'appeler démon.

JAGO. – Quel est celui que vous poursuiviez l'épée à la main ? que vous avait-il fait ?

CASSIO. – Je n'en sais rien.

JAGO. – Est-il possible ?

CASSIO. – Je me rappelle une foule de choses, mais rien distinctement : une querelle, oui ; mais le sujet, non. Oh ! comment les hommes peuvent-ils introduire un ennemi dans leur bouche pour leur dérober leur raison ! Se peut-il que ce soit avec joie, volupté, délices, transport, que nous nous transformions nous-mêmes en brutes ?

JAGO. – Eh bien ! voilà que vous êtes assez bien à présent ; comment êtes-vous revenu à vous ?

CASSIO. – Il a plu au démon de l'ivresse de céder la place au démon de la colère. Ainsi une faiblesse m'en découvre une autre pour me forcer à me mépriser franchement moi-même.

JAGO. – Allons, vous êtes un moraliste trop sévère. Dans ce moment, dans ce lieu, et dans les circonstances actuelles où se trouve l'île, je voudrais de toute mon âme que cela ne fût pas arrivé ; mais puisque ce qui est fait est fait, ne songez qu'à le réparer pour votre propre avantage.

CASSIO. – J'irai lui redemander ma place ; il me dira que je suis un ivrogne. Eussé-je autant de bouches que l'hydre, une telle réponse les fermerait toutes. Être maintenant un homme

sensé, l’instant d’après un frénétique et tout de suite après une brute ! – Oui, chaque verre donné à l’intempérance est maudit, et il y a dedans un démon.

JAGO. – Allons, allons : le bon vin est une bonne et douce créature si on en use bien. N’en dites pas tant de mal : et, cher lieutenant, j’espère que vous croyez que je vous aime.

CASSIO. – Je l’ai bien éprouvé, monsieur. – Moi ivre !

JAGO. – Vous ou tout autre homme vivant, vous pouvez l’être quelquefois. Je vous dirai ce que vous devez faire : la femme de notre général est notre général aujourd’hui ; je peux bien l’appeler ainsi, puisqu’il s’est dévoué tout entier à la contemplation, à l’adoration de ses talents et de ses grâces. Confessez-vous librement à elle ; importunez-la ; elle vous aidera à rentrer dans votre emploi. Elle est d’un naturel si affable, si doux, si obligeant, qu’elle croirait manquer de bonté, si elle ne faisait beaucoup plus qu’on ne lui demande. Conjurez-la de renouer ce nœud d’amitié, rompu entre vous et son époux, et je parie ma fortune contre le moindre gage qui en vaille la peine, que votre amitié en deviendra plus forte que jamais.

CASSIO. – Le conseil que vous me donnez là est bon.

JAGO. – Il est donné, je vous proteste, dans la sincérité de mon amitié et de mon honnête zèle.

CASSIO. – Je le crois sans peine. Ainsi dès demain matin, de bonne heure, j’irai prier la vertueuse Desdémona de solliciter pour moi. Je désespère de ma fortune, si ce coup en arrête le cours.

JAGO. – Vous avez raison. Adieu, lieutenant ; il faut que j’aille faire la ronde.

CASSIO. – Bonne nuit, honnête Jago.

(Cassio sort.)

JAGO, *seul.* – Eh bien ! qui dira maintenant que je joue le rôle d'un fourbe, après un conseil gratuit honnête, et dans ma pensée, le seul moyen de fléchir le More ? Car rien de plus aisé que d'engager Desdémona à écouter une honorable requête, elle y est toujours disposée ; elle est d'une nature aussi libérale que les libres éléments. Et qu'est-ce pour elle que de gagner le More ? Fallût-il renoncer à son baptême, abjurer tous les signes, tous les symboles de sa rédemption, son âme est tellement enchaînée dans cet amour qu'elle peut faire, défaire, gouverner comme il lui plaît, tant son caprice règne en dieu sur la faible volonté du More. Suis-je donc un fourbe, quand je mets Cassio sur la route facile qui le mène droit au succès ? Divinité d'enfer ! quand les démons veulent insinuer aux hommes leurs œuvres les plus noires, ils les suggèrent d'abord sous une forme céleste, comme je fais maintenant. Car tandis que cet honnête idiot pressera Desdémona de réparer sa disgrâce, et qu'elle plaidera pour lui avec chaleur auprès du More, moi je glisserai dans l'oreille de celui-ci le soupçon empoisonné qu'elle rappelle cet homme par volupté ; et plus elle fera d'efforts pour le rétablir, plus elle perdra de son crédit sur Othello. Ainsi, je ternirai sa vertu ; et sa bonté même ourdira le filet qui les enveloppera tous. – Qu'y a-t-il, Roderigo ?

(Entre Roderigo.)

RODERIGO. – Me voilà courant, non comme le chien qui suit sa proie, mais comme celui qui remplit vainement l'air de ses cris. Mon argent est presque tout dépensé ; j'ai été cette nuit cruellement rossé, et je crois que l'issue de tout ceci sera d'avoir acquis de l'expérience pour ma peine. – Je retournerai à Venise sans argent et avec un peu plus d'esprit.

JAGO. – Les pauvres gens que ceux qui n'ont point de patience ! Quelle blessure fut jamais guérie autrement que par degrés ? Nous opérons, vous le savez, avec notre seul esprit, et sans aucune magie ; et l'esprit compte sur le temps qui traîne tout en longueur. Tout ne va-t-il pas bien ? Cassio t'a frappé ; et toi, au prix de ce léger coup, tu as perdu Cassio : quoique le soleil fasse croître mille choses à la fois, les plantes qui fleurissent les premières doivent porter les premiers fruits ; prends un peu patience. – Par la messe, il est jour. Le plaisir et l'action abrégent les heures. Retire-toi ; va à ton logis ; sors, te dis-je. Tu en sauras plus tard davantage – Encore une fois, sors. *(Roderigo sort.)* Il reste deux choses à faire : d'abord que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio ; je cours l'y pousser ; – et moi, pendant ce temps, je tire le More à l'écart ; puis au moment où il pourra trouver Cassio sollicitant sa femme, je le ramène pour fondre brusquement sur eux. Oui, c'est là ce qu'il faut faire. N'engourdissons pas ce dessein par la négligence et les retards.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Devant le château.
Entrent CASSIO et DES MUSICIENS.

CASSIO. – Messieurs, jouez ici ; je récompenserai vos peines : – quelque chose de court. – Saluez le général à son réveil.

(Musique.)
(Entre le bouffon.)

LE BOUFFON. – Comment, messieurs, est-ce que vos instruments ont été à Naples, pour parler ainsi du nez ?

PREMIER MUSICIEN. – Quoi donc, monsieur ?

LE BOUFFON. – Je vous en prie, n'est-ce pas là ce qu'on appelle des instruments à vent ?

PREMIER MUSICIEN. – Oui, certes.

LE BOUFFON. – Dans ce cas, certainement il y a une queue à cette histoire.

PREMIER MUSICIEN. – Quelle histoire, monsieur ?

LE BOUFFON. – Je vous dis que plus d'un instrument à vent, à moi bien connu, a une queue. Mais, mes maîtres, voici de l'argent pour vous. Le général aime tant la musique qu'il vous prie par amour pour lui de n'en plus faire.

PREMIER MUSICIEN. – Nous allons cesser.

LE BOUFFON. – Si vous avez de la musique qu'on n'entende pas, à la bonne heure ; car, comme on dit, le général ne tient pas beaucoup à entendre la musique.

PREMIER MUSICIEN. – Nous n'en avons point de cette espèce, monsieur.

LE BOUFFON. – En ce cas, mettez vos flûtes dans votre sac, car je vous chasse. Allons, partez ; allons.

(Les musiciens s'en vont.)

CASSIO, *au bouffon*. – Entends-tu, mon bon ami ?

LE BOUFFON. – Non, je n'entends pas votre bon ami ; c'est vous que j'entends.

CASSIO. – De grâce, garde tes calembours. Prends cette petite pièce d'or. Si la dame qui accompagne l'épouse du général est levée, dis-lui qu'un nommé Cassio lui demande la faveur de lui parler. Veux-tu me rendre ce service ?

LE BOUFFON. – Elle est levée, monsieur ; si elle veut se rendre ici, je vais lui dire votre prière.

CASSIO. – Fais-le, mon cher ami. *(Le bouffon sort.) (Entre Jago.)* Ah, Jago, fort à propos.

JAGO. – Quoi, vous ne vous êtes donc pas couché ?

CASSIO. – Non. Avant que nous nous soyons séparés, le jour commençait à poindre. J'ai pris la liberté, Jago, de faire demander votre femme : mon objet est de la prier de me procurer quelque accès auprès de la vertueuse Desdémona.

JAGO. – Je vous l'enverrai à l'instant. Et j'inventerai un moyen d'écarter le More, afin que vous puissiez causer et traiter librement votre affaire.

(Jago sort.)

CASSIO. – Je vous en remercie humblement. Jamais je n'ai connu de Florentin plus obligeant et si honnête.

(Entre Émilia.)

ÉMILIA. – Bonjour, brave lieutenant ; je suis fâchée de votre chagrin ; mais tout sera bientôt réparé. Le général et sa femme s'en entretiennent, et elle parle avec chaleur pour vous. Le More répond que celui que vous avez blessé jouit d'une haute considération dans Chypre, tient à une noble famille ; qu'ainsi la saine prudence le force à vous refuser : mais il proteste qu'il vous aime et n'a besoin d'aucune sollicitation autre que son affection pour vous, pour saisir aux cheveux la première occasion de vous remettre en place.

CASSIO. – Néanmoins, je vous en supplie, si vous le jugez à propos, et si cela se peut, ménagez-moi un moment d'entretien avec Desdémona seule.

ÉMILIA. – Venez donc, entrez : je veux vous mettre à portée de lui ouvrir librement votre âme.

CASSIO. – Que je vous ai d'obligations !

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une chambre dans le château.
Entrent OTHELLO, JAGO et DES OFFICIERS.

OTHELLO. – Jago, remettez ces lettres au pilote, et chargez-le d'offrir mes hommages au sénat ; après quoi, revenez me joindre aux forts que je vais visiter.

JAGO. – Bon, mon seigneur, je vais le faire.

OTHELLO, *aux officiers*. – Ces fortifications, messieurs, allons-nous les voir ?

LES OFFICIERS. – Nous voilà prêts à suivre Votre Seigneurie.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Devant le château.
Entrent DESDÉMONA, CASSIO ET ÉMILIA.

DESDÉMONA. – Soyez sûr, bon Cassio, que j'emploirai en votre faveur toute mon éloquence.

ÉMILIA. – Faites-le, chère madame. Je sais que ceci afflige mon mari comme si c'était sa propre affaire.

DESDÉMONA. – Oh ! c'est un brave homme. N'en doutez point, Cassio ; je vous reverrai, mon seigneur et vous, aussi bons amis qu'auparavant.

CASSIO. – Généreuse dame, quoi qu'il arrive de Michel Cassio, il ne sera jamais autre chose que votre fidèle serviteur.

DESDÉMONA. – Oh ! je vous en remercie. Vous aimez mon seigneur, vous le connaissez depuis longtemps. Soyez bien sûr qu'il ne vous laissera éloigné de lui qu'aussi longtemps qu'il y sera forcé par une politique nécessaire.

CASSIO. – Oui ; mais, madame, cette politique peut durer si longtemps, se nourrir d'une suite de prétextes si faibles et si subtils, renaître de tant de circonstances, que ma place étant remplie et moi absent, mon général oubliera mon zèle et mes services.

DESDÉMONA. – Ne le craignez pas. Ici, devant Émilia, je vous réponds de votre place. Soyez certain que lorsqu'une fois je

promets de rendre un service, je m'en acquitte jusqu'au moindre détail. Mon seigneur n'aura point de repos ; je le tiendrai éveillé jusqu'à ce qu'il s'adoucisse[10] ; je lui parlerai jusqu'à lui faire perdre patience ; son lit deviendra pour lui une école, sa table un confessional ; je mêlerai à tout ce qu'il fera la requête de Cassio. Allons, un peu de gaieté, Cassio : votre défenseur mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

(Entrent Othello et Jago, à distance.)

ÉMILIA. – Madame, voilà mon seigneur qui vient.

CASSIO. – Madame, je vais prendre congé de vous.

DESDÉMONA. – Pourquoi ? demeurez, entendez-moi lui parler.

CASSIO. – Pas en ce moment, madame. Je suis fort mal à l'aise et très-peu propre à me servir moi-même.

DESDÉMONA. – Bien, faites comme il vous plaira.

(Cassio sort.)

JAGO. – Ah ! ah ! ceci me déplaît.

OTHELLO. – Que dis-tu ?

JAGO. – Rien, seigneur, ou si… Je ne sais trop…

OTHELLO. – N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme ?

---

[10] *I'll watch him tame* : comparaison avec les animaux qu'on apprivoise, et à qui on apprend des tours en les privant du sommeil. Ce moyen a été employé avec succès pour les chevaux ; il l'était autrefois pour les faucons et autres oiseaux de chasse.

JAGO. – Cassio, seigneur ? Non sûrement, je ne puis croire qu'il eût voulu s'enfuir ainsi comme un coupable, en vous voyant arriver.

OTHELLO. – Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA. – Vous voilà de retour, mon seigneur ? Je m'entretenais ici avec un suppliant, un homme qui languit sous le poids de votre déplaisir.

OTHELLO. – De qui voulez-vous parler ?

DESDÉMONA. – Eh ! de Cassio, votre lieutenant. Mon cher seigneur, si j'ai quelque attrait à vos yeux, quelque pouvoir de vous toucher, réconciliez-vous tout de suite avec lui ; car si ce n'est pas un homme qui vous aime de bonne foi, qui ne s'est égaré que par ignorance et sans dessein, je ne me connais pas à l'honnêteté d'un visage. Je t'en prie, rappelle-le.

OTHELLO. – Est-ce lui qui vient de sortir ?

DESDÉMONA. – Lui-même, mais si humilié, qu'il m'a laissé une partie de ses chagrins : je souffre avec lui. – Mon cher amour, rappelle-le.

OTHELLO. – Pas encore, douce Desdémona ; dans quelque autre moment.

DESDÉMONA. – Mais sera-ce bientôt ?

OTHELLO. – Aussitôt qu'il se pourra, chère amie, à cause de vous.

DESDÉMONA. – Sera-ce ce soir au souper ?

OTHELLO. – Non, pas ce soir.

DESDÉMONA. – Demain donc au dîner ?

OTHELLO. – Je ne dîne pas demain au logis ; je suis invité par les officiers à la citadelle.

DESDÉMONA. – Eh bien ! demain soir, ou mardi matin, ou mardi à midi ou le soir, ou mercredi matin : je t'en prie, fixe le moment, mais qu'il ne passe pas trois jours. – En vérité, il est repentant, et cependant sa faute, selon l'opinion commune, et si ce n'est que la guerre exige, dit-on, qu'on fasse quelquefois des exemples sur les meilleurs sujets, est une faute qui mérite à peine une réprimande secrète. Quand reviendra-t-il ? Dis-le-moi, Othello. Je me demande avec étonnement dans mon âme ce que vous pourriez demander que je voulusse vous refuser, ou qui pût me faire hésiter si longtemps sur la réponse. Comment, Michel Cassio, lui qui venait avec vous quand vous me faisiez la cour, qui plus d'une fois, lorsque je parlais de vous d'un ton de blâme, a pris votre parti, avoir tant à plaider pour obtenir son rappel ! Croyez-moi, je vous accorderais beaucoup plus…

OTHELLO. – Assez, assez, je t'en prie ; qu'il revienne quand il voudra ; je ne veux te rien refuser.

DESDÉMONA. – Quoi ! mais ce n'est point une grâce ; c'est comme si je vous conjurais de porter vos gants, de vous nourrir de mets sains, de vous vêtir chaudement, comme si je vous suppliais de faire quelque chose qui dût tourner à votre propre avantage. Oh ! quand j'aurai à demander une grâce où je voudrai véritablement intéresser votre amour, ce sera une chose de poids, difficile et dangereuse à accorder.

OTHELLO. – Je ne veux rien te refuser : mais à mon tour, je t'en prie, laisse-moi un moment à moi-même.

DESDÉMONA. – Vous refuserai-je ? Non. Adieu, seigneur.

OTHELLO. – Adieu, ma Desdémona ; je te joindrai bientôt.

DESDÉMONA. – Émilia, venez. – *(À Othello.)* Qu'il en soit selon votre fantaisie : quelle qu'elle soit, je suis soumise.

(Desdémona sort avec Émilia.)

OTHELLO. – Adorable créature ! – Que l'enfer me saisisse, s'il n'est pas vrai que je t'aime ; et si je ne t'aimais plus, le chaos reviendrait.

JAGO. – Mon noble seigneur ?

OTHELLO. – Que veux-tu, Jago ?

JAGO. – Quand vous faisiez la cour à Desdémona, Michel Cassio eut-il connaissance de vos amours ?

OTHELLO. – Oui, du commencement à la fin. Pourquoi me le demandes-tu ?

JAGO. – Seulement pour le savoir, rien de plus.

OTHELLO. – Et à quoi donc pensais-tu, Jago ?

JAGO. – Je ne croyais pas qu'il la connût.

OTHELLO. – Oh ! parfaitement ; et il nous a souvent servi d'intermédiaire.

JAGO. – En vérité ?

OTHELLO. – En vérité. Oui, en vérité. Vois-tu là quelque chose ? Cassio n'est-il pas honnête ?

JAGO. – Honnête, seigneur ?

OTHELLO. – Oui, honnête ?

JAGO. – Seigneur, autant que je puis savoir…

OTHELLO. – Comment ? Que penses-tu ?

JAGO. – Ce que je pense ? Par le ciel !

OTHELLO. – *Ce que je pense, Seigneur ? Par le ciel…* il répète mes paroles, comme si sa pensée recélait quelque monstre trop hideux pour être montré. Tu veux dire quelque chose ? Tout à l'heure, à l'instant où Cassio quittait ma femme, je t'ai entendu dire : *Ceci me déplaît*. Qu'est-ce donc qui te déplaisait ? Et encore, quand je t'ai dit qu'il avait ma confiance pendant tout le temps de mes amours, tu t'es écrié : *En vérité ?* Et je t'ai vu froncer et rapprocher tes sourcils, comme si tu eusses enfermé dans ton cerveau quelque horrible soupçon. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée.

JAGO. – Seigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO. – Je le crois, et c'est parce que je te sais plein d'honneur, d'attachement pour moi, parce que tu pèses tes paroles, avant de les prononcer, que ces pauses de ta part m'alarment davantage. Dans un misérable déloyal et faux, de telles choses sont des ruses d'habitude ; mais dans l'homme sincère ce sont de secrètes délations qui s'échappent d'un cœur à qui la vérité fait violence.

JAGO. – Pour Michel Cassio, j'ose jurer que je le crois honnête.

OTHELLO. – Je le crois comme toi.

JAGO. – Les hommes devraient bien être ce qu'ils paraissent ; ou plût au ciel du moins que ceux qui ne sont pas ce qu'ils paraissent fussent enfin forcés de paraître ce qu'ils sont !

OTHELLO. – Oui, certes, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

JAGO. – Eh bien ! alors je pense que Cassio est un homme d'honneur.

OTHELLO. – Il y a quelque chose de plus dans tout cela ; je te prie, parle-moi comme à toi-même, comme tu te parles dans ton âme ; exprime ta pensée la plus sinistre par le plus sinistre des mots.

JAGO. – Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Quoique je sois tenu envers vous à tous les actes d'obéissance, je ne le suis point à ce dont les esclaves mêmes sont affranchis ; proférer mes pensées ! – Quoi ! supposez qu'elles soient basses et fausses ; et quel est le palais où n'entrent pas quelquefois des choses souillées ? Quel homme a le cœur assez pur pour n'y avoir jamais admis quelques soupçons téméraires qui viennent y tenir leur cour, y plaider leur cause et siéger à côté de ses opinions légitimes ?

OTHELLO. – Jago, tu conspires contre ton ami, si, dès que tu le crois offensé, tu refuses à son oreille la confidence de tes pensées.

JAGO. – Je vous conjure… d'autant plus… que peut-être je suis injuste dans mes conjectures ;… et c'est, je l'avoue, c'est le malheur de mon caractère de soupçonner toujours le mal ; souvent ma défiance voit des fautes qui n'existent pas. Je vous supplie donc de ne pas prendre garde à un homme qui conjecture ainsi de travers, de ne pas vous forger des inquiétudes sur ses

observations vagues et peu sûres. Il n'est bon ni pour votre repos, ni pour votre bien, il ne l'est pas pour mon honneur, mon honnêteté, ma prudence, que je vous laisse connaître mes pensées.

OTHELLO. – Que veux-tu dire ?

JAGO. – Mon cher seigneur, pour les hommes et pour les femmes, le premier trésor de l'âme, c'est une bonne renommée. Qui dérobe ma bourse, dérobe une bagatelle : c'est quelque chose, ce n'est rien ; elle fut à moi, elle est à lui, et elle a eu mille autres maîtres ; mais celui qui me vole ma bonne renommée me vole un bien dont la perte m'appauvrit réellement, sans l'enrichir lui-même.

OTHELLO. – Par le ciel ! je connaîtrai tes pensées !

JAGO. – Vous ne les pourriez connaître, quand mon cœur serait dans votre main ; vous ne les connaîtrez pas tandis qu'il est sous ma garde.

OTHELLO. – Ah !

JAGO. – Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie. C'est un monstre aux yeux verdâtres qui prépare lui-même l'aliment dont il se nourrit. Ce mari trompé vit heureux, qui, certain de son sort, n'aime point son infidèle : mais, ô quelles heures d'enfer compte celui qui idolâtre, et qui doute ; qui soupçonne, mais aime avec passion !

OTHELLO. – Ô malheur !

JAGO. – L'homme pauvre, mais content, est riche et assez riche ; mais la richesse fût-elle infinie, elle est stérile comme l'hiver pour celui qui craint toujours de devenir pauvre. Bonté céleste, préserve de la jalousie les cœurs de tous mes amis !

OTHELLO. – Quoi ! qu'est ceci ? Penses-tu que je voulusse me faire une vie de jalousie ? suivre sans cesse tous les changements de la lune, avec de nouveaux soupçons ? Non, être une fois dans le doute, c'est être décidé sans retour. Regarde-moi comme une chèvre si jamais, semblable à celui que tu viens de peindre, j'échange les occupations de mon âme contre ces suppositions exagérées et légères. On ne me rendra point jaloux pour me dire que ma femme est belle, mange bien, aime le monde, parle librement, chante, joue et danse bien. Où règne la vertu, tous ces plaisirs sont vertueux. Je ne veux pas même puiser dans le sentiment de mon peu de mérite la moindre alarme, le plus léger soupçon de son infidélité : elle avait des yeux et elle m'a choisi. Non, Jago, je verrai avant de douter ; quand je douterai, je chercherai la preuve ; et après la preuve il ne reste plus qu'un parti : au diable à l'instant l'amour ou la jalousie.

JAGO. – J'en suis ravi. Je pourrai désormais vous montrer plus librement l'amour et le dévouement que je vous porte. Recevez donc de moi cet avis. Je ne parle point de preuves encore ; mais veillez sur votre femme, observez-la bien avec Cassio : regardez-les d'un œil qui ne soit ni jaloux, ni rassuré. Je ne voudrais pas voir votre noble et généreuse nature trompée ainsi par sa propre bonté : veillez à cela. Je connais bien les mœurs de notre contrée. Nos Vénitiennes laissent voir au ciel des tours qu'elles n'osent montrer à leurs maris. Leur conscience la plus scrupuleuse consiste, non à ne pas faire, mais à tenir caché.

OTHELLO. – C'est là ce que tu dis ?

JAGO. – Elle a trompé son père en vous épousant, et quand elle semblait repousser ou craindre vos regards c'était alors qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO. – Il est vrai : elle faisait ainsi.

JAGO. – Eh bien ! alors ! allez : celle qui sut si jeune soutenir un rôle pareil, fermer les yeux de son père aussi serrés que le cœur d'un chêne… Il crut qu'il y avait de la magie. – Mais je suis bien blâmable. Je vous demande humblement pardon de mon trop d'amitié pour vous.

OTHELLO. – Je te suis obligé pour jamais.

JAGO. – Tout ceci je le vois, a un peu troublé vos esprits.

OTHELLO. – Non, pas du tout, pas du tout.

JAGO. – Avouez-le-moi, je crains que cela ne soit. Vous voudrez bien, je l'espère, considérer que tout ce qui s'est dit part de mon amitié. Mais, je le vois, vous êtes ému. – Je vous en prie, ne donnez pas trop d'étendue à mes remarques, ni plus de portée que celle d'un simple soupçon.

OTHELLO. – Je n'y veux rien voir de plus.

JAGO. – Si vous le faisiez, seigneur, mes paroles pourraient conduire à d'odieuses conséquences où ne tendent nullement mes pensées. Cassio est mon digne ami. – Seigneur, je le vois, vous êtes ému.

OTHELLO. – Non, très-peu ému. – Je pense seulement que Desdémona est vertueuse.

JAGO. – Puisse-t-elle vivre longtemps ainsi, et puissiez-vous vivre longtemps pour le croire !

OTHELLO. – Et cependant comment la nature s'écartant de sa propre tendance ?…

JAGO. – Oui, voilà le point ; – et pour vous parler franchement – dédaigner, comme elle l'a fait, plusieurs mariages

qui lui ont été proposés, assortis à son rang, à son âge, de la même patrie, rapports vers lesquels nous voyons tendre toujours la nature... Hum ! on pourrait démêler dans tout cela un caprice bien déréglé, des goûts désordonnés, des penchants bien étranges. – Mais excusez-moi, ce n'est pas d'elle précisément que je prétends parler ; quoique je puisse craindre que son esprit, reprenant toute la netteté de son jugement, ne vienne à vous comparer avec les hommes de son pays, et peut-être à se repentir.

OTHELLO. – Adieu, adieu ; si tu en découvres davantage, instruis-moi de tout, charge ta femme d'observer. Laisse-moi, Jago.

JAGO, *faisant quelques pas pour sortir*. – Seigneur, je me retire.

OTHELLO. – Pourquoi me suis-je marié ? – Certainement cet honnête homme en voit et en sait plus, beaucoup plus qu'il ne m'en révèle.

JAGO. – Seigneur, je voudrais, je supplie Votre Honneur de ne pas sonder plus avant cette affaire. Laissez-la au temps... Il est sans doute à propos de rendre à Cassio sa place, car certes il la remplit avec une grande habileté ; cependant, s'il vous plaît, seigneur, de le tenir éloigné quelque temps, vous en connaîtrez mieux l'homme et ses ressources. Remarquez si Desdémona presse son rétablissement avec beaucoup d'importunité, d'instances : on verra par là bien des choses. En attendant tenez-moi pour un homme de craintes trop précipitées, comme en effet j'ai de fortes raisons de le craindre moi-même ; et tenez Desdémona pour innocente ; je vous en conjure.

OTHELLO. – Ne te défie point de ma conduite.

JAGO. – Je prends encore une fois congé de vous.

(Jago sort.)

OTHELLO, *seul.* – Cet homme est d'une honnêteté rare ! son esprit plein d'expérience voit toutes les faces des actions des hommes. – Si je la trouve rebelle à ma voix, quand les liens qui l'attachent à moi seraient les fibres mêmes de mon cœur, je la repousserai en sifflant et je l'abandonnerai au vent pour chercher sa proie au hasard. – Cela est possible, car je suis noir, et n'ai point ce doux talent de parole que possèdent ces citadins. – D'ailleurs je commence à pencher vers le déclin des ans. – Cependant pas tout à fait encore. – Oui, elle est perdue, je suis trompé, et ma seule ressource doit être de la haïr. Ô malédiction du mariage ! que nous puissions nous dire maîtres de ces frêles créatures, et jamais de leurs désirs ! J'aimerais mieux être un crapaud, et vivre des vapeurs d'un donjon, que de garder une place dans ce que j'aime pour l'usage d'autrui. Et cependant c'est le malheur des grandes âmes ; elles sont moins bien traitées que les hommes vulgaires. C'est un sort inévitable, comme la mort. Oui, cette plaie honteuse nous est destinée dès que nous venons à la vie. – Desdémona vient ! *(Entrent Desdémona et Émilia.)* – Si elle est perfide, ah ! le ciel se trahit lui-même. Je ne veux pas le croire.

DESDÉMONA. – Eh bien ! venez-vous, mon cher Othello ? Le repas est prêt, et les nobles insulaires invités par vous n'attendent que votre présence.

OTHELLO. – Je suis dans mon tort.

DESDÉMONA. – Pourquoi parlez-vous d'une voix si faible ? ne seriez-vous pas bien ?

OTHELLO. – J'ai une douleur, là, dans le front.

DESDÉMONA. – Sans doute c'est d'avoir veillé. – Cela passera. Laissez-moi seulement vous serrer bien le front ; dans quelques moments le mal sera dissipé.

OTHELLO. – Votre mouchoir est trop petit. *(Il ôte de son front le mouchoir qui tombe à terre.)* Laissez cela tranquille. Venez, je vais rentrer avec vous.

DESDÉMONA. – Je suis bien fâchée que vous ne soyez pas bien.

(Othello et Desdémona sortent ensemble.)

ÉMILIA. – Je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir ; c'est le premier souvenir qu'elle ait reçu du More. Cent fois mon fantasque époux m'a pressé de le dérober ; mais Othello l'a priée de le garder toujours, et elle aime tant ce gage d'amour, qu'elle le porte sans cesse sur elle, pour le baiser ou lui parler. Je ferai copier le dessin et je le donnerai à Jago. Qu'en veut-il faire ? le ciel le sait, non pas moi ; je ne veux que complaire à sa fantaisie.

(Entre Jago.)

JAGO. – Quoi, vous voilà ! Que faites-vous ici seule ?

ÉMILIA. – Ne grondez pas ; j'ai quelque chose pour vous.

JAGO. – Pour moi ? C'est quelque chose qui n'est pas rare.

ÉMILIA. – Ha ! ha !

JAGO. – Oui, une femme sans cervelle.

ÉMILIA. – Oh ! est-ce là tout ? Que me donnerez-vous maintenant pour ce mouchoir ?

JAGO. – Quel mouchoir ?

ÉMILIA. – Quel mouchoir ? Celui que le More a donné à Desdémona dans les premiers temps, et que tant de fois vous m'avez dit de dérober.

JAGO. – Tu le lui as dérobé ?

ÉMILIA. – Non, ma foi ; par inadvertance elle l'a laissé tomber, et moi, me trouvant heureusement là, je l'ai ramassé ; regardez, le voilà.

JAGO. – Brave femme ! Donne-le-moi.

ÉMILIA. – Qu'en voulez-vous donc faire, pour m'avoir tant sollicitée de m'en emparer ?

JAGO. – Quoi ! que vous importe ?

(Il lui arrache le mouchoir.)

ÉMILIA. – Si ce n'est pas pour quelque dessein important, rendez-le-moi. Ma pauvre maîtresse ! elle va devenir folle, quand elle ne le trouvera plus.

JAGO. – Prenez garde qu'on ne vous soupçonne. J'en ai besoin. Allez, laissez-moi. – *(Émilia sort.)* Je veux laisser tomber ce mouchoir dans l'appartement de Cassio, afin qu'il l'y trouve lui-même. Des bagatelles légères comme l'air sont aux yeux du jaloux des autorités aussi fortes que les preuves de la sainte Écriture. Ceci peut produire quelque effet : déjà le More ressent l'atteinte de mes poisons ; – de dangereux soupçons sont au fait des poisons véritables qui d'abord causent à peine quelque dégoût, mais qui, une fois en action sur le sang,

l'enflamment comme une mine de soufre. – Je le disais bien[11]… *(Entre Othello.)* Le voilà ; il s'avance. Va, ni l'opium, ni la mandragore, ni toutes les potions assoupissantes du monde ne te rendront jamais ce doux sommeil que tu goûtais hier.

OTHELLO. – Ah ! ah ! perfide ! Envers moi ! envers moi !

JAGO. – Quoi ! encore, général ? ne pensez plus à cela.

OTHELLO. – Va-t'en ; fuis ; tu m'as mis sur la roue ! Je jure qu'il vaut mieux être trompé tout à fait que d'en avoir seulement quelque soupçon.

JAGO. – Comment, seigneur ?

OTHELLO. – Quel sentiment avais-je des heures de plaisir qu'elle dérobait ? Aucun. Je n'en souffrais point ; je dormais bien la nuit suivante ; j'avais l'esprit libre et l'humeur gaie ; je n'ai point trouvé les baisers de Cassio sur ses lèvres. Quand celui qu'on a volé ne s'aperçoit point de ce qui lui manque, s'il n'en sait rien, c'est comme s'il n'avait rien perdu.

JAGO. – Je suis fâché de vous entendre parler ainsi.

OTHELLO. – Quand toute l'armée, soldats et pionniers, aurait goûté la douceur de ses charmes, si je n'en avais rien su, j'aurais été heureux. – Et maintenant, adieu pour jamais le repos de mon âme ; adieu, contentement ! Adieu, bataillons aux panaches flottants ; adieu, grandes guerres, qui faites de l'ambition une vertu : oh ! adieu pour toujours ! Adieu, le coursier hennissant, et la trompette éclatante, et le fifre qui frappe l'oreille, et le tambour qui anime le courage, et la royale ban-

---

[11] En voyant entrer Othello préoccupé et sombre, Jago se dit à lui-même que tout ce qu'il vient de dire sur les effets de la jalousie est vrai : *Je le disais bien*. C'est l'explication de Steevens et la seule qu'on puisse donner, avec vraisemblance de ces mots : *I did say so*.

nière, et tout l'appareil, l'orgueil, la pompe, l'éclat de la glorieuse guerre ! Et vous, instruments de mort, dont les bouches terribles imitent la formidable voix de l'immortel Jupiter ; adieu ! adieu ! La tâche d'Othello est finie.

JAGO. – Est-il possible, seigneur ?

OTHELLO. – Misérable, compte qu'il faut que tu me prouves que ma bien-aimée est une prostituée : comptes-y bien : donne-m'en la preuve oculaire. *(Il le saisit à la gorge.)* Ou par la valeur de mon âme immortelle, il eût mieux valu pour toi naître un chien, que d'avoir à répondre à ma colère, maintenant que tu l'as éveillée.

JAGO. – En êtes-vous là ?

OTHELLO. – Fais-le-moi voir ; – ou du moins prouve-le de manière que ta preuve ne laisse ni place ni prise au moindre doute[12] ; ou malheur à ta vie !

JAGO. – Mon noble seigneur…

OTHELLO. – Si tu la calomnies, et que tu me mettes à la torture, renonce à prier le ciel, étouffe tout remords, entasse horreurs sur horreurs, fais des actions qui épouvantent la terre et fassent pleurer le ciel ; tu ne peux rien ajouter à ce que tu as déjà fait ; tu ne peux rien faire qui consomme plus sûrement ta damnation.

JAGO. – Ô grâce ! que le ciel me défende. Êtes-vous un homme ? avez-vous une âme et votre raison ? Dieu soit avec

---

[12] *That the probation bear no hinge nor loop*
To hang a doubt on.

Littéralement : *Que la preuve n'ait ni crochet ni nœud où se puisse suspendre un doute.*

vous ! Reprenez mon emploi. – Ô malheureux insensé, qui as vécu pour faire de ta droiture un vice ! ô monde pervers ! Prends-y garde, ô monde ; prends-y garde ; il est dangereux d'être honnête et sincère. Je vous remercie de cette leçon ; j'en profiterai, et désormais je n'aurai plus aucun ami, puisque l'amitié suscite un pareil outrage.

(Jago veut sortir.)

OTHELLO. – Non, demeure. – Tu devrais être honnête !

JAGO. – Je devrais être sage : car la probité est une insensée qui travaille pour des ingrats.

OTHELLO. – Par l'univers, je crois que ma femme est vertueuse, et je crois qu'elle ne l'est pas : je crois que tu es honnête, et je crois que tu ne l'es pas. Je veux avoir quelque preuve. – Son image, qui était pour moi aussi pure que les traits de Diane, est maintenant noire et hideuse comme mon propre visage. S'il est des lacets, des poignards, des poisons, des flammes, des vapeurs suffocantes, je ne le souffrirai pas… Que je voudrais être satisfait !…

JAGO. – Je vois, seigneur, que la passion vous dévore : je me repens de l'avoir allumée en vous. Vous voudriez vous satisfaire ?

OTHELLO. – Je le voudrais ? – Oui, je le veux.

JAGO. – Et vous le pouvez : mais de quelle manière ? comment voulez-vous être satisfait, seigneur ? Voudriez-vous être le témoin… et la voir, la bouche béante, dans les bras d'un autre[13] ?

---

13 *Behold her topp'd.*

OTHELLO. – Mort et damnation ! oh !

JAGO. – Ce serait, je crois, une grave difficulté, que de les amener à vous offrir cet aspect. Que le diable les emporte, si jamais d'autres yeux que les leurs les voient dans les bras l'un de l'autre[14]. Quoi donc ? Comment ? que dirai-je ? le moyen de vous satisfaire ? Il vous est impossible de voir cela, quand ils seraient aussi éhontés que les chèvres, aussi ardents que les singes, aussi pétris d'orgueil que les loups, et aussi imprudents qu'on peut l'être dans l'ivresse. Mais cependant, si des indices et de fortes probabilités, qui vous mèneront tout droit à la porte de la vérité, suffisent à vous satisfaire, vous pouvez être satisfait.

OTHELLO. – Donne-moi une preuve vivante qu'elle est déloyale.

JAGO. – Je n'aime pas ce rôle ; mais puisque, entraîné par mon zèle et ma sotte franchise, je me suis avancé si loin dans cette affaire, je poursuivrai. La nuit dernière j'étais couché près de Cassio, et tourmenté d'une violente douleur de dents, je ne pouvais dormir. – Il est des hommes dont l'âme est si abandonnée que dans leur sommeil ils révèlent leurs affaires. Cassio est de cette espèce. Dans son sommeil je l'entendis qui murmurait : *Chère Desdémona, soyons circonspects, cachons nos amours !* Et alors, seigneur, il saisit ma main, et en la serrant il s'écriait, *ô douce créature* ! et puis il m'embrassait avec ardeur comme s'il eût voulu arracher des baisers qui croissaient sur mes lèvres, et il soupirait, et s'écriait : *ô maudite destinée, qui t'a donnée au More*[15] !

---

[14] *Bolster.*

[15] Voici le texte qu'il était impossible de traduire exactement :

And then, sir, would he gripe and wring my hand,
Cry : – o sweet creature ! – And then kiss me hard,
As if he pluck'd up kisses by the roots
That grew upon my lips ; then lay'd his leg

OTHELLO. – Ô monstrueux, monstrueux !

JAGO. – Ce n'était qu'un songe.

OTHELLO. – Mais ce songe révèle l'action qui l'a précédé. C'est une violente présomption, quoique ce ne soit qu'un songe.

JAGO. – Et ceci peut aider à ajouter aux autres preuves qui témoignent faiblement.

OTHELLO. – Je la mettrai en pièces.

JAGO. – Non. Soyez prudent ; nous n'avons encore rien vu ; il se peut encore qu'elle soit innocente. – Dites-moi seulement, n'avez-vous jamais vu un mouchoir parsemé de fraises dans les mains de votre femme ?

OTHELLO. – Je lui en ai donné un pareil ; ce fut mon premier présent.

JAGO. – Je ne sais pas cela ; mais c'est avec un pareil mouchoir, qui j'en suis sûr était celui de votre femme, que j'ai vu aujourd'hui Cassio essuyer sa barbe.

OTHELLO. – Si c'est celui-là !...

JAGO. – Si c'est celui-là, ou tout autre qui soit à elle, cela, joint aux autres preuves, dépose contre elle.

OTHELLO. – Oh ! que le misérable n'a-t-il quarante mille vies ? Une seule est trop faible, trop chétive pour ma vengeance ! Je vois maintenant que c'est vrai. – Regarde-moi, Jago ; j'exhale ainsi tout mon fol amour ; il est parti. – Lève-toi,

---

Over my thigh and sigh'd and kiss'd and then
Cri'd : « cursed fate gave thee to the Moor !

noire vengeance, sors de ton antre obscur ! Amour, cède à la tyrannique haine ta couronne et le trône de mon cœur ! soulève-toi, ô mon sein, car tu es gonflé du venin de l'aspic.

JAGO. – Je vous en prie, contenez-vous.

OTHELLO. – Oh ! du sang ! Jago, du sang !

JAGO. – Patience, vous dis-je ; vous changerez peut-être d'idée.

OTHELLO. – Jamais, Jago. Comme le Pont-Euxin dont les courants glacés et le cours uniforme ne subissent jamais l'action du reflux, et se précipitent sans relâche vers la Propontide et l'Hellespont, ainsi mes sanglantes pensées, dans la violence de leur cours, ne reviendront jamais en arrière, ne reflueront pas vers l'humble amour ; il faut qu'elles aillent s'abîmer dans une vaste et profonde vengeance. Oui, par cette voûte immuable du ciel *(il se met à genoux)*, j'engage ici ma parole avec le respect dû à un vœu sacré.

JAGO. – Ne vous levez pas encore. *(Il se met aussi à genoux.)* Soyez témoins, vous flambeaux toujours brûlants sur nos têtes, vous éléments qui nous enfermez de toutes parts, soyez témoins qu'ici Jago dévoue son esprit, son bras et son cœur au service d'Othello outragé. Qu'il commande, et, quelque sanglants que soient ses ordres, l'obéissance m'affranchira de tout repentir.

OTHELLO. – J'accepte ton dévouement, non avec de vains remerciements, mais avec une sincère reconnaissance ; je vais à l'instant te mettre à l'épreuve : que dans ces trois jours je t'entende dire que Cassio ne vit plus.

JAGO. – Mon ami est mort ! vous le voulez ; c'en est fait. – Mais laissez-la vivre.

OTHELLO. – Qu'elle soit damnée, l'infâme traîtresse ! oh ! qu'elle soit damnée ! Viens, suis-moi ; je veux sortir et me pourvoir de quelque prompt instrument de mort pour ce charmant démon. De ce moment, tu es mon lieutenant.

JAGO. – Je suis à vous pour jamais.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Toujours dans le château.
Entrent DESDÉMONA et ÉMILIA suivies du BOUFFON.

DESDÉMONA. – Savez-vous, drôle, où est caché le lieutenant Cassio ?

LE BOUFFON. – Je ne puis dire qu'il soit caché quelque part[16].

DESDÉMONA. – Quoi donc ?

LE BOUFFON. – C'est un soldat, et, pour moi, dire qu'un soldat se cache, c'est le frapper.

DESDÉMONA. – Allons-donc, où loge-t-il ?

LE BOUFFON. – Vous dire où il loge, ce serait vous dire par où je mens.

DESDÉMONA. – Que veut dire tout cela ?

LE BOUFFON. – Je ne sais où il loge ; et pour moi, supposer un logement et vous dire : « Il loge ici ou là, » ce serait mentir par ma gorge.

---

[16] Dans l'impossibilité de rendre avec exactitude tous les calembours du bouffon, on a tâché de suppléer par des équivalents ; il joue sans cesse sur les mots *to lie*, être couché, être dans quelque endroit, et *to lie*, mentir. Ce jeu de mots est très-fréquent dans Shakspeare.

DESDÉMONA. – Pouvez-vous aller le chercher et vous informer du lieu où il est ?

LE BOUFFON. – Je questionnerai tout le monde sur lui, et par mes questions, je dicterai les réponses.

DESDÉMONA. – Cherchez-le, dites-lui de venir, annoncez-lui que j'ai touché mon seigneur en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON. – Ceci est à la portée de l'esprit d'un homme, et je vais l'entreprendre.

DESDÉMONA. – Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Émilia ?

ÉMILIA. – Je ne sais, madame.

DESDÉMONA. – Crois-moi, j'aimerais mieux avoir perdu ma bourse pleine de crusades : et si mon noble More n'avait pas une belle âme où n'entrent point les bassesses de tant de jalouses créatures, il y en aurait assez pour lui donner de mauvaises pensées.

ÉMILIA. – Il n'est donc pas jaloux ?

DESDÉMONA. – Qui, lui ? Je crois que le soleil sous lequel il est né a purgé son sang de toutes ces humeurs.

ÉMILIA. – Regardez, le voilà qui vient.

DESDÉMONA. – Je ne le quitte plus qu'il n'ait rappelé Cassio. *(Entre Othello.)* Eh bien ! seigneur, comment allez-vous ?

OTHELLO. – Bien, ma bonne dame. *(À part.)* Oh ! qu'il est difficile de dissimuler ! – Comment vous portez-vous, Desdémona ?

DESDÉMONA. – Bien, mon bon seigneur.

OTHELLO – Donnez-moi votre main. Cette main est moite, madame.

DESDÉMONA. – Elle n'a encore éprouvé ni les atteintes de l'âge, ni celles du chagrin.

OTHELLO. – Ceci dénote une grande fécondité et un cœur facile. – Chaude, chaude et moite ! – Cette main dit qu'il vous faut de la retraite, moins de liberté, des jeûnes, des prières, des mortifications, de pieux exercices ; car il y a ici un jeune et ardent démon, qui souvent se révolte : voilà une bonne main, une main bien franche !

DESDÉMONA. – Oh ! vous pouvez bien le dire avec vérité, car ce fut cette main qui donna mon cœur.

OTHELLO. – Une main libérale ! Jadis le cœur donnait la main ; maintenant, dans notre blason moderne, c'est la main qu'on donne et non plus le cœur.

DESDÉMONA. – Je ne sais ce que vous voulez dire ; revenons à votre promesse.

OTHELLO. – Quelle promesse, ma belle ?

DESDÉMONA. – J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO. – J'ai un rhume opiniâtre qui m'importune : prêtez-moi votre mouchoir.

DESDÉMONA. – Le voilà, seigneur.

OTHELLO. – Celui que je vous ai donné.

DESDÉMONA. – Je ne l’ai pas sur moi.

OTHELLO. – Non ?

DESDÉMONA. – Non, en vérité, seigneur.

OTHELLO. – Vous avez tort. C’est une Égyptienne qui avait donné ce mouchoir à ma mère ! et c’était une magicienne qui savait presque lire dans les pensées. Elle lui promit que, tant qu’elle le conserverait, il la rendrait toujours aimable et soumettrait complétement mon père à son amour ; mais que si elle le perdait ou le donnait, les yeux de mon père ne la verraient plus qu’avec dégoût, et chercheraient ailleurs de nouveaux caprices. En mourant elle me le donna, et me recommanda, quand ma destinée me ferait épouser une femme, de le lui donner aussi. Je l’ai fait, et prenez-en bien soin. Conservez-le précieusement comme la prunelle de votre œil. Le perdre ou le donner serait un malheur que n’égalerait aucun autre.

DESDÉMONA. – Est-il possible ?

OTHELLO. – Cela est vrai. – Il y a une vertu magique dans le tissu de ce mouchoir. – Une prêtresse, qui deux cents fois avait vu le soleil parcourir le cercle de l’année, en ourdit la trame dans ses fureurs prophétiques ; les vers qui ont fourni la soie étaient consacrés ; et il fut teint avec la couleur de momie que d’habiles gens tiraient des cœurs de jeunes filles.

DESDÉMONA. – En vérité, cela est-il vrai ?

OTHELLO. – Rien n’est plus vrai. Ainsi prenez-y bien garde.

DESDÉMONA. – Ah ! plût au ciel que je ne l’eusse jamais vu !

OTHELLO. – Ah ! pourquoi ?

DESDÉMONA. – Pourquoi me parlez-vous d’un ton si brusque et emporté ?

OTHELLO. – Est-il perdu ? Est-il sorti de vos mains ? parlez, ne l’avez-vous plus ?

DESDÉMONA. – Le ciel nous bénisse !

OTHELLO. – Que dites-vous ?

DESDÉMONA. – Il n’est pas perdu : mais quoi ? quand il le serait ?

OTHELLO. – Ah !

DESDÉMONA. – Je vous dis qu’il n’est pas perdu.

OTHELLO. – Allez le chercher, je veux le voir.

DESDÉMONA. – Oui, monsieur, je le pourrais ; mais en ce moment, je ne veux pas. C’est une ruse de votre part, pour me faire perdre de vue ma demande. Je vous en prie, que Cassio rentre en grâce.

OTHELLO. – Trouvez-moi le mouchoir ; j’augure mal…

DESDÉMONA. – Allons, cédez, vous ne retrouverez jamais un officier plus capable.

OTHELLO. – Le mouchoir !

DESDÉMONA. – De grâce, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO. – Le mouchoir !

DESDÉMONA. – Un homme qui toute sa vie a fondé l'espoir de sa fortune sur votre amitié, qui partagea tous vos dangers.

OTHELLO. – Le mouchoir !

DESDÉMONA. – En vérité, vous méritez mes reproches.

OTHELLO. – Allez-vous-en ! *(Il sort.)*

ÉMILIA. – Cet homme n'est-il pas jaloux ?

DESDÉMONA. – Je n'avais encore rien vu de semblable ! Sûrement il y a quelque charme dans ce mouchoir. Je suis bien malheureuse de l'avoir perdu !

ÉMILIA. – Ce n'est pas une année ou deux qui nous montrent le cœur d'un homme : d'abord ils sont comme affamés, et nous sommes leur proie ; ils nous dévorent avec avidité ; puis, quand ils sont rassasiés, ils nous repoussent. – Voyez ! C'est Cassio et mon mari.

(Entrent Jago et Cassio.)

JAGO, *à Cassio.* – Il n'y a pas d'autre moyen : c'est elle qui peut l'obtenir. *(Apercevant Desdémona.)* Et voyez, le bonheur ! Allez, pressez-la.

DESDÉMONA. – Qu'y a-t-il, bon Cassio ? Quel nouveau sujet vous amène ?

CASSIO. – Madame, toujours mon ancienne prière. Je vous en conjure, que par vos généreux secours je revienne à la vie et reprenne ma place dans l'amitié de celui que j'honore de tout l'hommage de mon cœur. Je ne voudrais pas essuyer tant de délais. Si mon offense est mortelle ; si mes chagrins actuels, ni mes services passés, ni ceux que je me propose pour l'avenir ne peuvent racheter son amitié, en être instruit est du moins une grâce qui m'est due. Alors, je me revêtirai d'une satisfaction forcée, j'irai me jeter dans quelque autre route à la merci de la fortune.

DESDÉMONA. – Hélas ! trop honnête Cassio, mes sollicitations ne sont pas maintenant à l'unisson de son âme. Mon seigneur n'est plus mon seigneur ! Et je ne le reconnaîtrais pas si ses traits étaient aussi changés que son humeur. Que tous les saints esprits du ciel me soient propices, comme il est vrai que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que je suis restée en butte à son déplaisir pour m'être expliquée librement ! Il vous faut patienter quelque temps : ce que je puis, je le ferai ; et je tenterai pour vous plus que je n'oserais pour moi-même. Que cela vous suffise.

JAGO. – Mon seigneur est-il en colère ?

ÉMILIA. – Il vient de sortir, et certes dans une étrange agitation.

JAGO. – Peut-il être en colère ? J'ai vu le canon faire voler en l'air les files de ses soldats, et, comme le diable lui-même, venir emporter son frère jusque dans ses bras... Et il serait en colère ! Il faut quelque chose de bien grave... Je vais aller le trouver. La chose doit être bien grave, s'il est en colère.

DESDÉMONA. – Je t'en prie, vas-y. – *(Jago sort.)* Sûrement quelque nouvelle importante arrivée de Venise, ou quelque complot tramé sourdement dans Chypre, et dont il aura découvert le secret, aura troublé la paix de son âme ; et dans de tels cas l'humeur des hommes s'en prend à de petites choses, bien que ce soient les grandes qui les occupent : voilà comme nous sommes ; que nous ayons mal à un doigt, le sentiment de la douleur se répand dans tous nos autres membres qui se portent bien ; car enfin nous devons penser que les hommes ne sont pas des dieux. Nous ne devons pas toujours nous attendre, de leur part, à ces soins qui conviennent au jour des noces. Gronde-moi, Émilia ; juge injuste que j'étais, je l'accusais dans mon âme de dureté, mais je reconnais maintenant que le témoin était suborné, et qu'il était faussement accusé.

ÉMILIA. – Je prie le ciel que ce soit, comme vous le croyez, quelque affaire d'État, et non aucune idée, aucun soupçon de jalousie, qui l'aigrisse contre vous.

DESDÉMONA. – Hélas ! le malheureux jour ! – Jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIA. – Mais les cœurs jaloux ne se satisfont pas de cette réponse : ils ne sont pas toujours jaloux pour quelque raison ; mais ils sont toujours jaloux, parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même, et qui naît de lui-même.

DESDÉMONA. – Que le ciel écarte ce monstre du cœur d'Othello !

ÉMILIA. – Amen, madame !

DESDÉMONA. – Je veux l'aller chercher. Cassio, promenez-vous par ici. Si je le trouve disposé, je lui rappellerai votre

demande, et je ferai tout ce que je pourrai pour en obtenir le succès.

CASSIO. – Je remercie humblement Votre Seigneurie.

(Desdémona et Émilia sortent.)
(Entre Bianca.)

BIANCA. – Ah ! Dieu vous garde, cher Cassio !

CASSIO. – Qui est-ce qui vous fait sortir de chez vous ? Comment vous portez-vous, ma belle Bianca ? D'honneur, ma douce amie, j'allais de ce pas chez vous.

BIANCA. – Et moi j'allais chez vous, Cassio. Comment ! me fuir une semaine entière, sept jours et sept nuits, huit fois vingt heures ! Et les heures de l'absence des amants sont cent fois plus lentes que les heures du cadran. Oh ! triste calcul !

CASSIO. – Excusez-moi, Bianca ; tout ce temps j'ai été oppressé de pensées accablantes ; mais avec moins d'interruptions j'effacerai le souvenir de cette longue suite d'absences. Chère Bianca *(il tire de sa poche le mouchoir de Desdémona et le lui présente)*, copiez-moi ce dessin.

BIANCA. – Oh ! Cassio, d'où vient ceci ? C'est le don de quelque nouvelle amie ? Ah ! je devine la cause d'une absence que j'ai trop sentie. En êtes-vous là ? Bien, bien !

CASSIO. – Allez, femme, rejetez vos vils soupçons dans la gueule du diable où vous les avez pris. Vous êtes jalouse, maintenant ? Vous croyez que ceci vient de quelque maîtresse, que c'est un souvenir ? Non, en bonne foi, Bianca.

BIANCA. – Eh bien ! à qui appartient-il ?

CASSIO. – Je n'en sais rien encore, ma chère. Je l'ai trouvé dans ma chambre ; le travail m'en plaît fort : avant qu'on le redemande, comme cela arrivera probablement, je voudrais en avoir le dessin : prenez-le, copiez-le, et laissez-moi pour le moment.

BIANCA. – Vous laisser, et pourquoi ?

CASSIO. – J'attends ici le général, et je n'ai pas envie, car ce ne serait pas une recommandation pour moi, qu'il me trouve accosté d'une femme.

BIANCA. – Et pourquoi, s'il vous plaît ?

CASSIO. – Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA. – Non, non, vous ne m'aimez point : je vous prie, du moins reconduisez-moi quelques pas ; et dites si je vous verrai de bonne heure ce soir ?

CASSIO. – Je ne puis vous accompagner bien loin, car c'est ici même que j'attends ; mais je vous verrai de bonne heure.

BIANCA. – C'est bon, bon. Il faut bien que je me plie aux circonstances.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Devant le château.
Entrent OTHELLO et JAGO

JAGO. – Voulez-vous vous arrêter à cette pensée ?

OTHELLO. – À cette pensée, Jago.

JAGO. – Quoi, donner en secret un baiser !

OTHELLO. – Un baiser que rien ne légitime !

JAGO. – Ou s'enfermer seule avec un amant, dans la nuit[17], une heure ou deux, sans aucun mauvais dessein !

OTHELLO. – S'enfermer seule, Jago, et sans mauvais dessein ! C'est vouloir user d'hypocrisie avec le diable. Ceux qui, avec des intentions pures, s'exposent ainsi, tentent le ciel, et le diable tente leur vertu.

JAGO. – S'ils s'en tiennent là, c'est une faute légère : mais si je donne à ma femme un mouchoir…

OTHELLO. – Eh bien ?

JAGO. – Eh bien ! alors il est à elle, seigneur ; et dès qu'il est à elle, elle est libre, je pense, de le donner à qui il lui plaît.

---

[17] *Or to be naked with her friend abed*
An hour or more, not meaning any harm !
OTH. – *Naked abed, Jago, and not mean harm* !

OTHELLO. – Son honneur lui appartient de même : peut-elle aussi le donner ?

JAGO. – L'honneur est un être invisible. Bien des femmes qui ne l'ont plus l'ont encore à nos yeux : mais pour le mouchoir…

OTHELLO. – Par le ciel, je l'aurais oublié volontiers. – Tu dis ? – Oh ! cette idée revient dans ma mémoire, comme sur la maison infestée revient le corbeau, présage de malheur. – Il a eu mon mouchoir !

JAGO. – Oui, qu'importe ?

OTHELLO. – Cela se gâte, maintenant…

JAGO. – Que serait-ce si je disais l'avoir vu vous faire outrage, lui avoir entendu dire… ? Car il est de par le monde des misérables qui, après avoir, à force de poursuites importunes, subjugué une maîtresse, ou reçu d'elle de volontaires faveurs, ne peuvent s'empêcher de bavarder.

OTHELLO. – A-t-il dit quelque chose ?

JAGO. – Oui, seigneur ; mais, soyez-en bien sûr, il n'a rien dit qu'il ne soit prêt à nier.

OTHELLO. – Qu'a-t-il dit ?

JAGO. – Ma foi… qu'il a… Je ne sais pas ce qu'il a fait.

OTHELLO. – Quoi, quoi ?

JAGO. – Été reçu…

OTHELLO. – Où ?

JAGO. – Dans son lit.

OTHELLO. – Avec elle ?

JAGO. – Avec elle, auprès d'elle. – Tout ce que vous voudrez.

OTHELLO. – Reçu dans son lit ! – Avec elle ! – Auprès d'elle ! – Dans son lit ! – Ô cela est horrible ! – Le mouchoir ! – Des aveux ! – Le mouchoir ! – Qu'il avoue et qu'il soit pendu pour son forfait. – Non, d'abord pendu, et il avouera après... – J'en frissonne. – Non, la nature ne serait point ainsi saisie et possédée par une passion souveraine, sans un motif réel[18]. – Non, ce ne sont point des paroles qui me bouleversent de la sorte ! – Ses yeux ! – Ses joues ! – Ses lèvres ! – Est-il possible ? – Avoue. – Le mouchoir ! – Ô démon !

(Il tombe sans connaissance.)

JAGO. – Opérez, mes poisons, opérez. Voilà comment se laissent prendre les fous crédules, et comment, malgré leur innocence, de chastes et vertueuses dames subissent les reproches. – Holà, seigneur ! mon seigneur ! Othello ! *(Entre Cassio.)* Ah ! Cassio, quelle nouvelle !

CASSIO. – Qu'est-il donc arrivé ?

JAGO. – Mon seigneur vient de tomber dans une attaque d'épilepsie ; c'est la seconde ; il en eut une hier.

---

18 *Nature would not vest herself in such shadowing passion without some instruction* Les commentateurs ont tourmenté de mille façons le passage dont le sens tel que nous l'avons donné est parfaitement clair et d'accord avec les mots qui précèdent comme avec toute la situation.

CASSIO. – Frottons-lui les tempes.

JAGO. – Non, laissez ; il faut que cet engourdissement léthargique ait son libre cours, autrement vous le verrez écumer et passer bientôt à une sauvage frénésie. – Regardez, il s'agite : retirez-vous pour quelque temps ; il va reprendre ses sens : dès qu'il m'aura quitté, j'ai à vous parler d'une affaire importante. *(Cassio sort.)* Eh bien ! général, comment vous trouvez-vous ? ne vous êtes-vous pas blessé à la tête !

OTHELLO. – Te moques-tu de moi ?

JAGO. – Me moquer de vous ? non par le ciel ; je voudrais que vous supportassiez votre sort en homme.

OTHELLO. – Un homme qui porte des cornes n'est plus qu'une brute, un monstre.

JAGO. – Il y a donc bien des brutes et des monstres dans une grande ville ?

OTHELLO. – L'a-t-il avoué ?

JAGO. – Mon bon seigneur, soyez un homme. Croyez qu'un même sort attelle avec vous tout homme qui a subi le joug du mariage. Il y a, à l'heure qu'il est, des millions de maris qui la nuit dorment dans des lits où d'autres ont pris place, et qu'ils jureraient n'appartenir qu'à eux seuls. Votre situation vaut mieux : oh ! c'est être le jouet de l'enfer, et subir les suprêmes moqueries du démon, que d'embrasser une prostituée et de reposer avec sécurité près d'elle, en la croyant chaste. – Non, que je sache tout ; et sachant ce que je suis, je saurai aussi ce qu'elle doit devenir à son tour.

OTHELLO. – Oh ! tu as raison ! cela est certain.

JAGO. – Restez un moment à l'écart, et prêtez l'oreille avec patience. Tandis que vous étiez ici, il y a un moment, fou de votre malheur (passion indigne d'un homme tel que vous), Cassio est arrivé ; je l'ai congédié en donnant à votre évanouissement une cause naturelle ; mais je lui ai dit de revenir bientôt me parler, et il l'a promis. Cachez-vous dans cet enfoncement, et de là observez les airs moqueurs, les dédains, les sourires insultants qui viendront se peindre sur chaque trait de son visage. Je lui ferai raconter de nouveau toute l'aventure, où, comment, combien de fois, depuis quelle époque et quand il a été et doit être encore reçu par votre femme ; remarquez seulement ses gestes ; mais de la patience, seigneur, ou je dirai que vous n'êtes après tout que colère et que vous n'avez rien d'un homme.

OTHELLO. – Entends-tu, Jago ? je serai bien prudent dans ma patience ; mais aussi, entends-tu ? bien sanguinaire.

JAGO. – Et ce ne sera pas sans raison ; mais laissez venir le temps pour tout. Voulez-vous vous retirer ? *(Othello s'éloigne et se cache.)* Maintenant je veux questionner Cassio sur Bianca. C'est une aventurière qui, en vendant ses caresses, s'achète du pain et des vêtements. Cette créature est passionnée pour Cassio ; car c'est le fléau des filles de tromper cent hommes, pour être trompées par un seul. Quand on parle d'elle à Cassio, il ne peut s'empêcher d'éclater de rire. – Il vient. – Dès qu'il va sourire, Othello deviendra furieux, et son aveugle jalousie verra tout de travers les sourires, les gestes, les airs libres du pauvre Cassio. *(Entre Cassio.)* Eh bien ! lieutenant, comment êtes-vous maintenant ?

CASSIO. – D'autant plus mal, que vous me donnez un titre dont la privation me tue.

JAGO, *élevant la voix.* – Cultivez bien Desdémona et vous êtes sûr du succès. *(Baissant le ton.)* Oh ! si cette grâce dépendait de Bianca, comme vos désirs seraient bientôt satisfaits !

CASSIO. – Ah ! bonne petite âme !

OTHELLO, *à part*. – Voyez comme il sourit déjà.

JAGO, *à voix haute*. – Je n'ai jamais vu femme si passionnée pour un homme.

CASSIO. – Oh ! la pauvre créature, je crois en effet qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part*. – Oui, il le nie faiblement, et sourit.

JAGO. – M'entendez-vous, Cassio ?

OTHELLO, à *part*. – Maintenant il le presse de tout raconter. Va ; poursuis : bien dit, bien dit.

JAGO. – Elle fait courir le bruit que vous comptez l'épouser : en avez-vous l'intention ?

CASSIO. – Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, *à part*. – Triomphes-tu, Romain ? triomphes-tu ?

CASSIO. – Moi l'épouser ? Qui ? une fille ! Aie, je t'en prie, un peu meilleure opinion de mon esprit ; ne lui crois pas si mauvais goût. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, *à part*. – Oui, oui, ils rient ceux qui remportent la victoire.

JAGO. – En vérité, le bruit court que vous l'épouserez.

CASSIO. – De grâce, parle vrai.

JAGO. – Je suis un drôle si je mens.

OTHELLO, *à part.* – As-tu fait mon compte ? Bien, bien.

CASSIO. – C'est un propos de cette créature : elle s'est, dans son amour et sa vanterie, persuadée que je l'épouserais ; mais je ne lui ai rien promis.

OTHELLO, *à part.* – Jago me fait signe : sans doute Cassio commence l'histoire.

CASSIO. – Elle était ici, il n'y a qu'un moment ; elle me poursuit partout. L'autre jour j'étais sur le bord de la mer, causant avec quelques Vénitiens ; tout à coup arrive la folle, et elle se jette ainsi à mon cou…

(Cassio peint, par son geste, le mouvement de Bianca.)

OTHELLO, *à part.* – S'écriant, *ô mon cher Cassio* ! c'est ce que son geste exprime, je le vois.

CASSIO. – Et elle se pend à mon cou, et s'y balance, et pleure, et me tire, et me pousse. Ha ! ha ! ha !

OTHELLO, *à part.* – Il raconte maintenant comment elle l'a entraîné dans ma chambre. Oh ! je vois maintenant ton nez, mais non le chien auquel je le jetterai.

CASSIO. – Il faut que j'évite sa rencontre.

JAGO. – Devant moi ! Tenez, la voilà qui vient.

(Entre Bianca.)

CASSIO. – Ardente comme une chatte sauvage ! – Mais celle-ci est parfumée. – *(À Bianca.)* Que me voulez-vous en me poursuivant de la sorte ?

BIANCA. – Que le diable et sa femme vous poursuivent ! Que me vouliez-vous vous-même, avec ce mouchoir que vous m'avez remis tantôt ? J'étais une grande dupe de le prendre : et ne faut-il pas que j'en copie le dessin ? Oui, sans doute, il est bien vraisemblable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, sans savoir qui peut l'y avoir laissé. C'est un don de quelque péronnelle, et il faut que j'en copie le dessin ! *(Elle lui jette le mouchoir.)* Tenez, rendez-le à votre belle. Où que vous l'ayez pris, je n'en copierai pas un point.

CASSIO. – Comment, ma douce Bianca ? Quoi donc ? quoi donc ?

OTHELLO, *à part*. – Par le ciel, voilà sûrement mon mouchoir !

BIANCA. – Si vous voulez venir souper ce soir, vous en êtes le maître ; sinon, venez quand il vous plaira.

(Elle sort.)

JAGO. – Suivez-la, suivez-la.

CASSIO. – Il le faut bien, sans quoi elle va bavarder dans la rue.

JAGO. – Soupez-vous chez elle ?

CASSIO. – Oui, c'est mon projet.

JAGO. – Peut-être pourrai-je vous y voir ; car j'ai vraiment besoin de causer avec vous.

CASSIO. – Venez-y, je vous prie : voulez-vous ?

JAGO. – N'en dites pas plus, partez.

(Cassio sort.)
(Othello s'avance.)

OTHELLO. – Comment le tuerai-je, Jago ?

JAGO. – Avez-vous remarqué comme il s'applaudissait de son infâme action ?

OTHELLO. – Ô Jago !

JAGO. – Et le mouchoir, l'avez-vous vu ?

OTHELLO. – Était-ce le mien ?

JAGO. – Le vôtre : je vous jure. Et de voir le cas qu'il fait de cette femme insensée, votre femme ! Elle lui a donné ce mouchoir, et il l'a donné à sa maîtresse !

OTHELLO. – Je voudrais que son supplice pût durer neuf ans. – Une femme accomplie ! une femme si belle ! une femme si douce !

JAGO. – Allons, il faut oublier tout cela.

OTHELLO. – Oui ; qu'elle meure, qu'elle périsse, qu'elle soit damnée cette nuit ; elle ne vivra point. – Non, mon cœur est changé en pierre, je le frappe et cela me fait mal à la main. – Oh ! l'univers n'avait pas une plus douce créature. – Elle était digne de partager la couche d'un empereur, et de lui imposer ses lois.

JAGO. – Eh ! ce n’est pas là votre objet.

OTHELLO. – Qu’elle soit maudite ! Je ne dis que ce qu’elle est en effet. – Si habile avec son aiguille ! – Une musicienne admirable ! – Oh ! elle adoucirait en chantant la férocité d’un ours. – D’un esprit si élevé, d’une imagination si féconde !

JAGO. – Elle n’en est que plus coupable.

OTHELLO. – Oh ! mille, mille fois plus ! – Et puis, de si bonne naissance !

JAGO. – Oui, trop bonne !

OTHELLO. – Oui, cela est certain : mais vois, Jago, quelle pitié ! – Oh ! Jago ! quelle pitié, Jago !

JAGO. – Si vous êtes si épris même de sa perfidie, donnez-lui pleine licence de vous outrager ; car si l’injure ne vous touche point, elle n’offense personne.

OTHELLO. – Je veux la mettre en pièces. – Me déshonorer !

JAGO. – Oh ! cela est infâme de sa part.

OTHELLO. – Avec mon officier !

JAGO. – Cela est plus infâme encore.

OTHELLO. – Procure-moi du poison, Jago, pour cette nuit ; je ne veux point entrer en explication avec elle, de peur que ses grâces et sa beauté ne désarment encore mon âme. – Cette nuit, Jago.

JAGO. – Ne vous servez pas de poison : étranglez-la plutôt dans son lit ; dans ce lit même qu'elle a souillé.

OTHELLO. – Bon, bon ! cette justice me plaît. – Excellente idée.

JAGO. – Et pour Cassio, laissez-moi faire, je me charge de lui : vers minuit vous en saurez davantage.

(Une trompette se fait entendre au dehors.)

OTHELLO. – Excellente idée. Qu'annonce cette trompette ?

JAGO. – Sûrement quelque nouvelle de Venise. Ah ! c'est Lodovico envoyé par le duc : et voyez, votre femme l'accompagne.

(Entrent Lodovico, Desdémona et leur suite.)

LODOVICO. – Salut, brave général.

OTHELLO. – De tout mon cœur, seigneur.

LODOVICO. – Le duc et le sénat de Venise vous saluent.

(Il remet une dépêche à Othello.)

OTHELLO. – Je baise cet écrit, interprète de leur bon plaisir.

(Othello ouvre et lit la dépêche.)

DESDÉMONA. – Et quelles nouvelles, cher cousin Lodovico ?

JAGO. – Je suis ravi de vous voir, seigneur : soyez le bienvenu en Chypre.

LODOVICO. – Je vous remercie ; comment se porte le lieutenant Cassio ?

JAGO. – Il vit, seigneur.

DESDÉMONA. – Mon cousin, il est survenu entre lui et mon seigneur une mésintelligence fâcheuse : mais vous saurez tout arranger.

OTHELLO, *à demi-voix.* – En êtes-vous bien sûre ?

DESDÉMONA. – Mon seigneur ?

OTHELLO, *continuant de lire.* – « Ne manquez pas de vous y conformer ! Si vous voulez…

LODOVICO, *à Desdémona.* – Il ne s'adressait à personne ; c'est de la lettre qu'il est occupé. – Est-ce qu'il y a de la division entre le général et Cassio ?

DESDÉMONA. – Une division tout à fait malheureuse ; je ferais beaucoup pour les réconcilier, à cause de l'amitié que je porte à Cassio.

OTHELLO, *d'une voix étouffée.* – Feux et soufre !

DESDÉMONA. – Seigneur ?

OTHELLO. – Avez-vous votre bon sens ?

DESDÉMONA. – Quoi, est-il en colère ?

LODOVICO. – Il se peut que la lettre lui cause cette émotion ; car le sénat, je crois, le rappelle à Venise, et donne à Cassio son gouvernement.

DESDÉMONA. – En vérité, j'en suis bien aise.

OTHELLO. – En vérité ?

DESDÉMONA. – Mon seigneur ?

OTHELLO. – Je suis bien aise, moi, de vous voir folle.

DESDÉMONA. – Pourquoi, cher Othello ?

OTHELLO. – Démon !

(Il la frappe.)

DESDÉMONA. – Je n'ai pas mérité ceci.

LODOVICO. – Seigneur, on ne croirait pas cela à Venise, quand je jurerais que je l'ai vu de mes yeux. C'est beaucoup trop. Consolez-la, elle pleure.

OTHELLO. – Oh ! démon, démon ! Si les pleurs d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme qu'elle laisse tomber deviendrait un crocodile. – *(À Desdémona.)* Hors de ma vue !

DESDÉMONA. – Je ne veux pas rester, puisque je vous offense.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

LODOVICO. – En vérité, voilà une femme bien soumise. Je vous en conjure, seigneur, rappelez-la.

OTHELLO. – Madame ?

DESDÉMONA. – Mon seigneur ?

OTHELLO, *à Lodovico.* – Que lui voulez-vous ?

LODOVICO. – Qui ! moi, seigneur ?

OTHELLO. – Oui, vous ; vous avez désiré que je la fisse revenir : seigneur, elle peut revenir et s'en aller, et revenir encore : et elle peut pleurer, seigneur, pleurer ; et elle est soumise, comme vous dites, soumise, oh ! très-soumise. – *(À Desdémona.)* Continuez, pleurez, pleurez. *(À Lodovico.)* Quant à cette lettre, seigneur… – *(À Desdémona.)* Oh ! passion bien jouée ! – *(À lui-même.)* On me rappelle à Venise. – *(À Desdémona.)* Sortez ; je vous enverrai chercher tout à l'heure. – *(À Lodovico.)* Seigneur, j'obéis aux ordres ; et je vais me rendre à Venise. – *(À Desdémona.)* Hors d'ici, sortez ! *(Desdémona sort.)* Cassio prendra ma place : et *(À Lodovico)* seigneur, je vous invite à souper chez moi ce soir. Vous êtes le bienvenu à Chypre. – *(En s'en allant.)* Chèvres et guenons[19] ! !

(Il sort.)

LODOVICO. – Est-ce là ce noble More que tout notre sénat regarde comme suffisant à tout et pour tout ? – Est-ce là ce grand caractère que la passion ne peut ébranler, et ce ferme courage qu'aucun accident, ni aucun coup du sort ne peut troubler ni abattre ?

JAGO. – Il est bien changé.

---

[19] Othello se rappelle ici les perfides comparaisons de Jago, lorsqu'il cherche pour la première fois à exciter la jalousie du More.

LODOVICO. – Sa tête est-elle saine ? son cerveau n'est-il pas dérangé ?

JAGO. – Il est ce qu'il est : je ne puis me permettre de dire ce que je pense de lui, ce qu'il pourrait être… – S'il n'est pas tout ce qu'il pourrait être, je prie le ciel qu'il le soit.

LODOVICO. – Comment ! frapper sa femme !

JAGO. – En effet cela n'était pas trop bien ; et cependant je voudrais être sûr que ce coup-là sera le plus violent.

LODOVICO. – Est-ce son habitude ? ou les lettres du sénat lui auraient-elles allumé le sang, et l'ont-elles jeté pour la première fois dans cet emportement ?

JAGO. – Hélas ! hélas ! il ne serait pas honnête à moi de dire ce que j'ai vu et su. Vous l'observerez, et ses propres démarches le feront assez connaître pour me dispenser de parler. Suivez-le seulement, et voyez comment il agit.

LODOVICO. – Je suis fâché de m'être trompé sur son compte.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une chambre dans le château.
Entrent OTHELLO, ÉMILIA.

OTHELLO. – Vous n'avez donc rien vu ?

ÉMILIA. – Ni rien entendu, ni jamais rien soupçonné.

OTHELLO. – Mais vous les avez vus elle et Cassio ensemble.

ÉMILIA. – Mais alors je n'ai rien vu de mal ; et cependant j'entendais chaque syllabe qui était prononcée entre eux.

OTHELLO. – Quoi ! ils ne se sont jamais parlé bas ?

ÉMILIA. – Jamais, mon seigneur.

OTHELLO. – Ils ne vous ont jamais renvoyée ?

ÉMILIA. – Jamais.

OTHELLO. – Pour aller lui chercher son éventail, ses gants, son masque, ou quoi que ce soit ?

ÉMILIA. – Jamais, mon seigneur.

OTHELLO. – Cela est étrange.

ÉMILIA. – J'ose vous répondre, seigneur, qu'elle est fidèle : j'y engage mon âme. Si vous pensez autre chose, bannissez cette pensée, elle abuse votre cœur. Si quelque misérable vous a mis des soupçons en tête, que le ciel lui envoie pour salaire la malédiction du serpent ; car si elle n'est pas vertueuse, chaste et sincère, il n'y a point de mari heureux ; la plus pure des femmes est impure comme la calomnie.

OTHELLO. – Dites-lui de venir, allez. *(Émilia sort.)* Elle en dit assez ; mais ce n'est qu'une entremetteuse qui n'en peut dire davantage. – L'autre est une adroite coquine qui tient enfermés sous le verrou et la clef d'infâmes secrets, et cependant elle se met à genoux, et elle prie !… Je le lui ai vu faire.

(Entre Desdémona avec Émilia.)

DESDÉMONA. – Mon seigneur, que voulez-vous de moi ?

OTHELLO. – Je vous prie, ma poule, venez ici.

DESDÉMONA. – Où vous plaît-il ?

OTHELLO. – Que je voie dans vos yeux. Regardez-moi en face.

DESDÉMONA. – Quelle horrible fantaisie vous saisit ?

OTHELLO, *à Émilia.* – Les femmes de votre métier, madame, laissent les amants tête-à-tête et ferment la porte ; puis elles toussent ou crient *hem ! hem !* si quelqu'un survient. À votre office, à votre office. – Allons, dépêchez-vous.

(Émilia sort.)

DESDÉMONA *tombe à genoux.* – Je vous le demande à genoux, mon seigneur, que signifie votre discours ? J'entends

votre fureur dans vos paroles, mais je ne comprends pas vos paroles.

OTHELLO. – Qu'es-tu ?

DESDÉMONA. – Votre femme, monseigneur, votre fidèle et loyale femme.

OTHELLO. – Viens, jure-le, damne-toi, de peur, comme tu ressembles aux êtres célestes, que les démons eux-mêmes n'osent s'emparer de toi. Damne-toi donc par un double crime ; jure que tu m'es fidèle.

DESDÉMONA. – Le ciel sait que cela est vrai !

OTHELLO. – Le ciel sait que tu es perfide comme l'enfer.

DESDÉMONA. – Envers qui, mon seigneur ? avec qui ? Comment suis-je perfide ?

OTHELLO. – Ah ! Desdémona ! va-t'en, va-t'en, va-t'en !

DESDÉMONA. – Hélas ! jour fatal ! pourquoi pleurez-vous ? Suis-je la cause de ces larmes, mon seigneur ? Si vous soupçonnez mon père d'être l'auteur de votre rappel, n'en rejetez pas le reproche sur moi : si vous l'avez perdu, moi aussi je l'ai perdu.

OTHELLO. – S'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur, s'il avait fait pleuvoir sur ma tête nue tous les maux et toutes les humiliations, s'il m'avait plongé jusqu'au cou dans la pauvreté, s'il avait livré aux fers moi et mes plus belles espérances, j'aurais trouvé dans quelque coin de mon âme un reste de patience : mais, hélas ! faire de moi un objet en butte au mépris qui dirigera vers moi son doigt immobile... Oh ! oh !... Eh bien ! cela même, j'aurais pu le supporter. – Oui, oui, je l'aurais pu. –

Mais l'asile où j'avais enfermé tous les trésors de mon cœur, là où je dois vivre ou perdre la vie, la source où je puise mon existence, qui autrement se tarit, en être chassé, ou ne la garder que comme une citerne où d'impurs crapauds viennent s'unir ! – Toi-même, ô patience, jeune chérubin aux lèvres de rose, voilà de quoi décolorer ton teint et rendre ta face aussi sombre que l'enfer !

DESDÉMONA. – J'espère que mon noble seigneur me tient pour vertueuse.

OTHELLO. – Oui, comme les mouches d'été, dans les boucheries, qui s'animent en battant des ailes[20]. – Ô toi, fleur des bois qui es si belle et exhales un parfum si doux que tu enivres les sens !... – Je voudrais que tu ne fusses jamais née !

DESDÉMONA. – Hélas ! quel crime ai-je commis, sans le savoir ?

OTHELLO. – Ce beau visage, ce livre admirable était-il donc fait pour écrire dessus *prostituée* ? – Ce que tu as, ce que tu as commis ? – Ô fille publique, si je disais ce que tu as fait, un feu ardent embraserait mes joues et toute pudeur serait réduite en cendres[21] ! Ce que tu as commis ? le ciel s'en bouche le nez et la lune ferme les yeux ; le souffle lascif du vent qui baise tout ce

---

[20] *O ay ; as summer flies are in the shambles,*
That quicken even with blowing.

Littéralement : *Oui, comme sont, dans les boucheries, les mouches d'été qui s'accouplent en étendant leurs ailes.*

[21] *I should make very forges of my cheeks*
That would to cinders burn up modesty.

Littéralement : *Je ferais, de mes joues, des forges qui réduiraient en cendres la pudeur elle-même.*

qu'il rencontre se tait dans le sein de la terre, pour ne pas l'entendre. Ce que tu as commis ? Indigne effrontée !

DESDÉMONA. – Au nom du ciel, vous me faites injure.

OTHELLO. – N'êtes-vous pas une prostituée ?

DESDÉMONA. – Non, comme il est vrai que je suis chrétienne. Si me conserver à mon époux pure de tout attouchement illégitime, c'est n'être pas une impudique ; non, je ne suis pas une…

OTHELLO. – Quoi ! tu n'es pas une prostituée ?

DESDÉMONA. – Non, sur mon salut.

OTHELLO. – Est-il possible ?

DESDÉMONA. – Oh ! Dieu, aie pitié de nous !

OTHELLO. – En ce cas je vous demande grâce. Je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui a épousé Othello. *(Rentre Émilia.)* – Vous, madame, qui remplissez l'office opposé à celui de saint Pierre, et qui ouvrez les portes de l'enfer : vous ! vous ! oui, vous ! nous avons fini. – Voilà de l'argent pour votre peine : je vous prie, tournez la clef et gardez-nous le secret.

(Il sort.)

ÉMILIA. – Hélas ! que rêve donc cet homme ? comment êtes-vous, madame ? ma chère maîtresse, comment êtes-vous ?

DESDÉMONA. – À moitié endormie, je crois.

ÉMILIA. – Chère maîtresse, qu'est-il arrivé à mon seigneur ?

DESDÉMONA. – À qui ?

ÉMILIA. – Hé ! à mon seigneur, madame.

DESDÉMONA. – Qui est ton seigneur ?

ÉMILIA. – Celui qui est aussi le vôtre, chère maîtresse.

DESDÉMONA. – Je n'en ai point : ne me parle pas, Émilia. Je ne puis pas pleurer, et je ne pourrais te répondre que par mes larmes. – Je t'en prie, place ce soir sur mon lit les draps du jour de mes noces ; – ne l'oublie pas ; et va cherches ton mari.

ÉMILIA. – Dieu ! quel changement !

(Elle sort.)

DESDÉMONA. – Il était juste que je fusse ainsi traitée. Oui, bien juste. – Comment me suis-je conduite pour qu'il ait pu concevoir sur moi le moindre soupçon du plus grand des crimes ?

(Rentrent Jago et Émilia.)

JAGO. – Quel est votre bon plaisir, madame ? comment vous trouvez-vous ?

DESDÉMONA. – Je ne saurais le dire. Ceux qui instruisent de jeunes enfants s'y prennent avec douceur et en leur imposant des tâches légères. Il aurait dû me gronder ainsi ; car en vérité je suis une enfant quand on me gronde.

JAGO. – Qu'y a-t-il donc, madame ?

ÉMILIA. – Hélas ! Jago, mon seigneur l'a traitée d'infâme ; il l'a accablée de tant de mépris et d'outrages qu'un cœur fidèle ne peut le supporter.

DESDÉMONA. – Suis-je ce qu'il m'a nommée, Jago ?

JAGO. – Quel nom, belle dame ?

DESDÉMONA. – Celui qu'elle a dit que mon mari m'avait donné.

ÉMILIA. – Il l'a appelée prostituée. Un mendiant dans son ivresse n'eût pas vomi de semblables injures sur la compagne de sa misère.

JAGO. – Pourquoi s'est-il emporté de la sorte ?

DESDÉMONA. – Je n'en sais rien : je suis certaine que je ne suis pas ce qu'il dit.

JAGO. – Ne pleurez pas, ne pleurez pas : hélas ! funeste jour !

ÉMILIA. – A-t-elle renoncé à tant de nobles alliances, à son père et à son pays, et à ses amis, pour s'entendre appeler prostituée ? Cela ne ferait-il pas pleurer ?

DESDÉMONA. – C'est ma misérable destinée.

JAGO. – Que le ciel le punisse de son emportement ! D'où lui vient cette fantaisie ?

DESDÉMONA. – Ah ! Dieu le sait.

ÉMILIA. – Je veux être pendue si ce n’est pas quelque infatigable coquin, quelque drôle actif et adroit, quelque esclave perfide et flagorneur, qui, pour surprendre quelque emploi, aura forgé cette calomnie : je veux être pendue, si cela n’est pas !

JAGO. – Fi ! cela est impossible ; il n’y a point d’homme semblable.

DESDÉMONA. – S’il y en a un, que le ciel lui pardonne !

ÉMILIA. – Que le gibet lui pardonne, et que l’enfer dévore ses os ! – Pourquoi l’appellerait-il prostituée ? Qui lui fait la cour ? en quel lieu ? dans quel temps ? de quelle manière ? avec quelle apparence ? Le More est trompé par quelque indigne misérable, quelque grossier coquin, quelque méchant fourbe. Ô ciel ! que ne démasques-tu de pareils scélérats ? Que ne mets-tu à la main de chaque honnête homme un fouet pour flageller le drôle tout nu, d’un bout du monde à l’autre, depuis l’orient jusqu’au couchant !

JAGO. – Parlez plus bas.

ÉMILIA. – Ô fi ! fi ! de cet homme. C’était aussi quelque compagnon de cette trempe qui vous mit l’esprit sens dessus dessous, quand vous me soupçonnâtes d’une intrigue avec le More.

JAGO. – Allez, vous êtes une écervelée.

DESDÉMONA. – Ô bon Jago, que ferai-je pour ramener le cœur de mon mari ? Bon ami, va le trouver ; par cette lumière du ciel, j’ignore comment j’ai pu le perdre. Je tombe ici à genoux ; si jamais ma volonté eut quelque tort envers son amour, en pensée, en parole ou en action ; si jamais mes yeux, mes oreilles, aucun de mes sens, ont pu se complaire en quelque autre objet que lui ; et s’il n’est pas vrai que je l’aime encore, que je

l'ai toujours aimé, et que je l'aimerai toujours tendrement quand il me rejetterait loin de lui dans la misère par un divorce… que toute consolation m'abandonne ! La dureté peut beaucoup, et sa dureté peut détruire ma vie, mais jamais altérer mon amour. Je ne peux pas dire prostituée : – ce mot me fait horreur maintenant que je le prononce ; mais tous les vains trésors du monde ne me feraient pas commettre l'action qui pourrait mériter ce titre.

JAGO. – Calmez-vous, je vous prie ; ce n'est qu'un moment d'humeur. Les affaires d'État l'irritent, et c'est vous qu'il gronde.

DESDÉMONA. – S'il n'y avait pas d'autre cause…

JAGO. – Ce n'est que cela, je le garantis. *(Des trompettes.)* Écoutez : ces trompettes annoncent le souper. Les grands messagers de Venise vous attendent. Entrez et ne pleurez plus ; tout ira bien. *(Sortent Desdémona et Émilia.)* *(Entre Roderigo.)* Eh bien ! Roderigo ?

RODERIGO. – Je ne trouve pas que tu agisses franchement avec moi.

JAGO. – Quelle preuve du contraire ?

RODERIGO. – Chaque jour tu me trompes par quelque nouvelle ruse, et à ce qu'il me semble, tu m'éloignes de toutes les occasions, bien plutôt que tu ne me procures quelque espérance. Je ne veux pas le supporter plus longtemps ; et même je ne suis pas encore décidé à digérer en silence ce que j'ai déjà follement souffert.

JAGO. – Voulez-vous m'écouter, Roderigo ?

RODERIGO. – Bah ! je n'ai que trop écouté. Vos paroles et vos actions ne sont pas cousines.

JAGO. – Vous m'accusez très-injustement.

RODERIGO. – De rien qui ne soit vrai. Je me suis dépouillé de toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les offrir à Desdémona auraient à demi corrompu une religieuse. Vous m'avez dit qu'elle les avait acceptés ; et en retour vous m'avez apporté l'espoir et la consolation d'égards prochains et d'un payement assuré ; mais je ne vois rien.

JAGO. – Bon, poursuivez, fort bien.

RODERIGO. – *Fort bien, poursuivez* : je ne puis poursuivre, voyez-vous, et cela n'est pas fort bien ; au contraire, je dis qu'il y a ici de la fraude, et je commence à croire que je suis dupe.

JAGO. – Fort bien.

RODERIGO. – Je vous répète que ce n'est pas fort bien. – Je veux me faire connaître à Desdémona. Si elle me rend mes bijoux, j'abandonnerai ma poursuite, et je me repentirai de mes recherches illégitimes. Sinon, soyez sûr que j'aurai raison de vous.

JAGO. – Vous avez tout dit ?

RODERIGO. – Oui ; et je n'ai rien dit que je ne sois bien résolu d'exécuter.

JAGO. – Eh bien ! je vois maintenant que tu as du sang dans les veines, et je commence à prendre de toi meilleure opinion que par le passé. Donne-moi ta main, Roderigo ; tu as conçu contre moi de très-justes soupçons ; cependant je te jure que j'ai agi très-sincèrement dans ton intérêt.

RODERIGO. – Il n'y a pas paru.

JAGO. – Il n'y a pas paru, je l'avoue ; et vos doutes ne sont point dénués de raison et de jugement. Mais, Roderigo, si tu as vraiment en toi ce que je suis maintenant plus disposé que jamais à y croire, je veux dire de la résolution, du courage et de la valeur, montre-le cette nuit ; et si la nuit suivante tu ne possèdes pas Desdémona, fais-moi sortir traîtreusement de ce monde, et dresse des embûches contre ma vie.

RODERIGO. – Quoi ! qu'est ceci ? Y a-t-il en cela quelque lueur, quelque apparence de raison ?

JAGO. – Seigneur, il est arrivé des ordres exprès de Venise pour mettre Cassio à la place d'Othello.

RODERIGO. – Est-il vrai ? Othello et Desdémona vont donc retourner à Venise ?

JAGO. – Non, non ; il va en Mauritanie, et emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par quelque accident ; et pour cela, il n'est point de plus sûr moyen que d'écarter ce Cassio.

RODERIGO. – Que voulez-vous dire ? – L'écarter ?

JAGO. – Quoi ! en le mettant hors d'état de succéder à Othello, en lui faisant sauter la cervelle.

RODERIGO. – Et c'est là ce que vous voulez que je fasse ?

JAGO. – Oui, si vous osez vous rendre service et justice vous-même. Ce soir il soupe chez une fille de mauvaise vie, et je dois aller l'y trouver. Il ne sait rien encore de sa brillante fortune. Si vous voulez l'épier au sortir de là (et je m'arrangerai pour que ce soit entre minuit et une heure), vous pourrez faire

de lui tout ce qu'il vous plaira. Je serai à deux pas prêt à vous seconder ; il tombera entre nous deux. Venez, ne restez pas ébahi du projet ; mais suivez-moi. Je vous prouverai si bien la nécessité de sa mort, que vous vous sentirez obligé de la lui donner. Allons, il est grandement l'heure de souper, et la nuit s'avance vers son milieu. À l'œuvre.

RODERIGO. – Je veux bien savoir auparavant la raison de tout ceci.

JAGO. – Vous serez satisfait.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Un appartement dans le château.
Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIA et leur suite.

LODOVICO. – Seigneur, je vous en conjure, ne venez pas plus loin.

OTHELLO. – Excusez-moi, la promenade me fera du bien.

LODOVICO. – Madame, bonne nuit ; je remercie humblement Votre Seigneurie.

DESDÉMONA. – Votre Honneur est le bienvenu.

OTHELLO. – Vous plaît-il de venir, seigneur ? *(À voix basse.)* Oh ! Desdémona !

DESDÉMONA. – Mon seigneur ?

OTHELLO. – Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout à l'heure. Renvoyez votre suivante. N'y manquez pas.

DESDÉMONA. – Je le ferai, mon seigneur.

(Sortent Othello, Lodovico et la suite.)

ÉMILIA. – Comment cela va-t-il à présent ? Il a l'air plus doux que tantôt.

DESDÉMONA. – Il dit qu'il va revenir tout à l'heure. Il m'a ordonné de me mettre au lit, et de te renvoyer.

ÉMILIA. – De me renvoyer ?

DESDÉMONA. – C'est son ordre. Ainsi, bonne Émilia, donne-moi mes vêtements de nuit, et adieu. Il ne faut pas lui déplaire maintenant.

ÉMILIA. – Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu !

DESDÉMONA. – Oh ! moi, non. Mon amour le chérit tellement que même son humeur bourrue, ses dédains, ses brusqueries (je t'en prie, délace-moi) ont de la grâce et du charme pour moi.

ÉMILIA. – J'ai mis au lit les draps que vous m'avez demandés.

DESDÉMONA. – Ô mon père, que nos cœurs sont insensés ! – *(À Émilia.)* Si je meurs avant toi, ensevelis-moi, je t'en prie, dans un de ces draps.

ÉMILIA. – Allons, allons, comme vous bavardez.

DESDÉMONA. – Ma mère avait auprès d'elle une jeune fille, elle s'appelait Barbara. Elle était amoureuse, et celui qu'elle aimait devint fou et l'abandonna. Elle avait une chanson du saule : c'était une vieille chanson, mais qui exprimait sa destinée, et elle mourut en la chantant. Ce soir, cette chanson ne veut pas me sortir de l'esprit : j'ai bien de la peine à m'empêcher de laisser tomber de côté ma tête, et de chanter la chanson comme la pauvre Barbara. – Je t'en prie, dépêche-toi.

ÉMILIA. – Irai-je chercher votre robe de nuit ?

DESDÉMONA. – Non, détache cela. – Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIA. – Un très-bel homme.

DESDÉMONA. – Et il parle bien.

ÉMILIA. – J'ai connu à Venise une dame qui aurait fait pieds nus le pèlerinage de la Palestine, seulement pour toucher à ses lèvres.

DESDÉMONA.

La pauvre enfant était assise, en soupirant, auprès d'un sycomore.
Chantez tous le saule vert.
Sa main sur son cœur, sa tête sur ses genoux ;
Chantez le saule, le saule, le saule.
Le frais ruisseau coulait près d'elle, et répétait en murmurant ses gémissements ;
Chantez le saule, le saule, le saule.
Ses larmes amères coulaient de ses yeux et amollissaient les pierres ;

(À Émilia.) Laisse ceci là :

Chantez le saule, le saule, le saule,

(À Émilia.) Je t'en prie, dépêche-toi ; il va rentrer.

Chantez tous le saule vert ; ses rameaux feront ma guirlande.
Que personne le blâme ; j'approuve ses dédains :

Non ; ce n'est pas là ce qui suit. – Écoute ; qui frappe ?

ÉMILIA. – C'est le vent.

DESDÉMONA.

J'appelais mon amour, amour trompeur ; mais que me disait-il, alors ?
Chantez le saule, le saule, le saule.

– Si je fais la cour à plus de femmes, plus d'hommes vous feront la cour[22].

(À Émilia.) Va-t'en. Bonne nuit. Les yeux me font mal. Cela présage-t-il des pleurs ?

ÉMILIA. – Ce n'est ni ici ni là.

DESDÉMONA – Je l'avais ouï dire ainsi. Oh ! ces hommes, ces hommes ! – Dis-moi, Émilia : – crois-tu en conscience qu'il y ait des femmes qui trompent si indignement leurs maris ?

ÉMILIA. – Il y en a ; cela n'est pas douteux.

DESDÉMONA. – Voudrais-tu faire une pareille chose pour le monde entier ?

ÉMILIA. – Et vous, madame, ne le voudriez-vous pas ?

DESDÉMONA. – Non, par cette lumière du ciel.

ÉMILIA. – Ni moi non plus, par cette lumière du ciel. Je le ferais tout aussi bien dans l'obscurité.

---

[22] Cette chanson est une ancienne ballade qui se trouve dans les *Relicks of ancient Poetry*. Le saule était alors, en Angleterre, l'arbre de l'amour malheureux.

DESDÉMONA. – Mais, voudrais-tu faire une pareille chose pour le monde entier ?

ÉMILIA. – Le monde est bien grand ; c'est un grand prix pour une petite faute !

DESDÉMONA. – Non, en vérité, je pense que tu ne le voudrais pas.

ÉMILIA. – En vérité, je crois le contraire, et que je voudrais le défaire après l'avoir fait. Certes, je ne ferais pas une pareille chose pour un anneau d'alliance, une pièce de linon, des robes, des jupons, des chapeaux, ni pour une médiocre récompense ; mais pour le monde entier… Et qui refuserait d'être infidèle à son mari pour le faire roi ? À ce prix je risquerais le purgatoire.

DESDÉMONA. – Que je sois maudite si je voudrais commettre un pareil crime pour le monde entier !

ÉMILIA. – Bah ! Le crime n'est qu'un crime dans le monde, et si vous aviez le monde pour votre peine, votre crime serait dans votre monde, et vous en feriez sur-le-champ une vertu.

DESDÉMONA. – Et moi je ne crois pas qu'il y ait de pareilles femmes.

ÉMILIA. – Il y en a par douzaines, et encore autant pardessus le marché qu'il en tiendrait dans ce monde entier qui serait le prix de leur faute : mais je pense que la faute en est aux maris si les femmes succombent ; voyez-vous, ils négligent leurs devoirs, et versent nos trésors dans le sein des étrangères, ou ils éclatent en accès d'une insupportable jalousie, et nous accablent de contraintes, ou ils nous battent et diminuent pour nous faire enrager ce que nous avions à dépenser ; eh bien ! alors nous avons de la rancune, et en dépit de notre douceur, nous sommes

capables de vengeance. Que les maris sachent que leurs femmes sont sensibles comme eux ; elles voient, elles sentent, elles ont un palais qui sait distinguer ce qui est doux et ce qui est amer comme les maris. Que font-ils quand ils nous abandonnent pour d'autres ? est-ce par plaisir ? je le crois ; est-ce par passion ? je le crois encore ; est-ce la légèreté qui les entraîne ? c'est aussi cela. Et nous, donc, n'avons-nous pas des passions, et le goût du plaisir et de la légèreté comme les hommes ? Qu'ils nous traitent donc bien ; sinon qu'ils sachent que, nos torts envers eux, ce sont leurs torts envers nous qui les amènent.

DESDÉMONA. – Bonne nuit, bonne nuit. Que le ciel m'inspire l'habitude de ne pas apprendre le mal par le mal, et de me corriger au contraire par la vue du mal !

(Elles sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Une rue.
Entrent JAGO et RODERIGO.

JAGO. – Là, mets-toi derrière cette borne. – Dans l'instant il va venir. Tiens ta bonne épée nue, et plonge-la dans son sein : ferme, ferme, ne crains rien ; je serai à côté de toi. Ceci nous sauve ou nous perd : songes-y et affermis-toi dans ta résolution.

RODERIGO. – Tiens-toi près de moi : je peux manquer mon coup.

JAGO. – Ici, sous ta main. – Sois ferme et tire ton épée.

(Il se retire à peu de distance.)

RODERIGO. – Je ne me sens pas très-porté à cette action. Cependant il m'a donné des motifs déterminants. – Après tout, ce n'est qu'un homme mort. – Allons, mon épée, sors du fourreau. – Il mourra.

(Il va à son poste.)

JAGO. – J'ai frotté ce jeune bouton presque jusqu'à le rendre sensible, et le voilà qui s'irrite. Maintenant qu'il tue Cassio, que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent tous deux, quoi qu'il arrive, j'y trouve mon profit. – Si Roderigo vit, il me somme de lui restituer l'or et tous les bijoux que je lui ai escamotés sous le nom de présents pour Desdémona. Il ne faut pas que cela soit. Si Cassio survit, il y a dans sa vie un éclat de tous les jours qui me rend hideux. – D'ailleurs le More peut me dévoiler à lui : je vois

là un grand péril pour moi. – Non, il faut qu'il meure. – Mais chut ! je l'entends qui vient.

(Entre Cassio.)

RODERIGO. – Je reconnais sa démarche. C'est lui. *(Il s'élance et fond sur Cassio.)* Misérable, tu meurs.

CASSIO. – Ce coup en effet m'eût été fatal, si mon armure n'était meilleure que tu ne croyais. Je veux éprouver la tienne.

(Il tire son épée et blesse Roderigo.)

RODERIGO. – Oh ! je suis mort.

(Jago s'élance de sa place, frappe Cassio par derrière à la jambe, et s'en va.)

CASSIO. – Je suis estropié pour toujours. Oh ! du secours ! au meurtre ! au meurtre !

(Il tombe.)

OTHELLO, *dans l'éloignement.* – La voix de Cassio ! – Jago tient sa parole.

RODERIGO. – Ô misérable que je suis !

OTHELLO. – Oui, c'est cela même.

CASSIO. – Oh ! du secours ! un chirurgien ! de la lumière !

OTHELLO. – C'est lui. – Ô brave Jago, homme juste et honnête qui ressens si généreusement l'injure de ton ami, tu m'enseignes mon devoir. – Femme, votre amant est couché mort et votre destin arrive à grands pas. – Prostituée, j'arrive.

Hors de mon cœur et ces charmes et tes yeux, tout est effacé. Ton lit, ce lit souillé par l'impudicité, va être taché du sang de l'impudique.

(Il s'éloigne.)
(Entrent Lodovico et Gratiano, à distance.)

CASSIO. – Oh ! comment ! point de garde, pas un seul passant ? au meurtre ! au meurtre !

GRATIANO. – C'est quelque accident sinistre ; ces cris sont terribles.

CASSIO. – Oh ! du secours !

LODOVICO. – Écoutez !

RODERIGO. – Ô perfide scélérat !

LODOVICO. – Deux ou trois gémissements ! la nuit est noire ; ces cris pourraient être feints. – Croyez qu'il n'est pas sûr d'avancer vers ces cris sans plus de monde.

RODERIGO. – Personne ne vient. Alors je vais mourir en perdant tout mon sang.

(Entre Jago un flambeau à la main.)

LODOVICO. – Écoutons.

GRATIANO. – Voici quelqu'un qui vient en chemise, avec un flambeau et des armes.

JAGO. – Qui est là ? Quel est ce bruit ? On crie au meurtre ?

LODOVICO. – Nous ne savons pas.

JAGO. – N'avez-vous pas entendu un cri ?

CASSIO. – Ici, ici : au nom du ciel, secourez-moi !

JAGO. – Qu'est-il arrivé ?

GRATIANO. – C'est l'enseigne d'Othello, à ce qu'il me semble.

LODOVICO. – Lui-même en effet, un brave soldat.

JAGO. – Qui êtes-vous, vous qui criez si piteusement ?

CASSIO. – Jago ! – Oh ! je suis perdu, assassiné par des traîtres. Donne-moi quelque secours.

JAGO, *accourant.* – Hélas ! vous, lieutenant ? Quels sont les misérables qui ont fait ceci ?

CASSIO. – Il y en a un, je crois, à quelques pas, et qui est hors d'état de s'enfuir.

JAGO. – Ô lâches assassins ! *(à Lodovico et Gratiano.)* Qui êtes-vous là ? approchez, et venez à notre aide.

RODERIGO. – Oh ! secourez-moi.

CASSIO. – C'est l'un d'entre eux.

JAGO. – Exécrable meurtrier ! Ô scélérat !

(Il perce Roderigo.)

RODERIGO. – Ô infernal Jago ! Chien inhumain ! oh ! oh ! oh !

JAGO, *élevant la voix.* – Égorger les gens dans l'obscurité ! où sont ces bandits sanguinaires ? Quel silence dans cette ville ! Au meurtre ! au meurtre ! – *(Se tournant vers Lodovico.)* Qui pouvez-vous être ? Êtes-vous des bons ou des méchants ?

LODOVICO. – Comme nous agirons, jugez-nous.

JAGO. – Seigneur Lodovico ?

LODOVICO. – Lui-même.

JAGO. – Je vous demande pardon, seigneur. – Voici Cassio blessé par des bandits.

GRATIANO. – Cassio ?

JAGO, *à Cassio.* – Comment cela va-t-il, frère ?

CASSIO. – Ma jambe est en deux.

JAGO. – Le ciel nous en préserve ! – Messieurs, de la lumière, je vais bander sa plaie avec ma chemise.

(Entre Bianca.)

BIANCA. – Quoi ? qu'est-il donc arrivé ? Qui est-ce qui criait ?

JAGO. – Qui est-ce qui criait ?

BIANCA. – Ô mon doux Cassio ! mon cher Cassio ! Ô Cassio, Cassio, Cassio !

JAGO. – Ô impudente coquine ! – Cassio, pourriez-vous soupçonner quels sont ceux qui vous ont ainsi mutilé ?

CASSIO. – Non.

GRATIANO. – Je suis désolé de vous trouver en cet état. J'ai été vous chercher chez vous.

JAGO. – Prêtez-moi une jarretière. Bon. – Oh ! si nous avions une chaise pour l'emporter doucement d'ici !

BIANCA. – Hélas ! il s'évanouit. Ô Cassio, Cassio, Cassio !

JAGO. – Nobles seigneurs, vous tous, je soupçonne cette malheureuse d'être de compagnie dans cet attentat. Un peu de patience, cher Cassio. – Venez, venez ; prêtez-moi une lumière. *(Il va à Roderigo.)* Voyons, connaissons-nous ce visage, ou non ? – Comment, mon ami, mon cher compatriote, Roderigo ! – Non… – Oui, c'est lui-même, ô ciel ! c'est Roderigo.

GRATIANO. – Quoi ! Roderigo de Venise ?

JAGO. – Lui-même : le connaissiez-vous ?

GRATIANO. – Si je le connaissais ? oui.

JAGO. – Le seigneur Gratiano ! J'implore votre pardon. Ces sanglants accidents doivent excuser la négligence de mes manières envers vous.

GRATIANO. – Je suis bien aise de vous voir.

JAGO. – Eh bien ! Cassio, comment vous trouvez-vous ? oh ! une chaise, une chaise !

GRATIANO, *avec étonnement.* – Roderigo !

JAGO. – C'est lui, c'est lui. – Ah ! bonne nouvelle ! voilà la chaise. – Que quelque bonne âme l'emporte soigneusement. Je cours chercher le chirurgien du général. *(À Bianca.)* Pour vous, madame, ne prenez pas tant de peines. Celui qui est étendu là, Cassio, était mon intime ami. *(À Cassio.)* Quelle querelle y avait-il donc entre vous deux ?

CASSIO. – Nulle au monde, et je ne connais pas cet homme.

JAGO, *à Bianca.* – Pourquoi êtes-vous si pâle ? *(Aux porteurs du brancard.)* Marchez, qu'il ne reste pas plus longtemps à l'air. *(On emporte Cassio et Roderigo.)* Vous, dignes seigneurs, demeurez. Pourquoi êtes-vous si pâle, madame ? – Remarquez-vous l'égarement de ses yeux ? – Ah ! si vous avez le regard fixe, nous en saurons davantage tout à l'heure. – Regardez-la bien, je vous prie ; observez-la : voyez-vous, messieurs ? quand les langues seraient muettes, le crime parlerait encore.

(Entre Émilia.)

ÉMILIA. – Hélas ! qu'y a-t-il donc ? qu'y a-t-il, mon mari ?

JAGO. – Cassio vient d'être attaqué dans l'obscurité par Roderigo et des drôles qui se sont sauvés. Il est presque assassiné et Roderigo est mort.

ÉMILIA. – Hélas ! brave homme ! Hélas ! bon Cassio !

JAGO. – Voilà ce qu'on gagne à aller chez des créatures. – Émilia, je t'en prie, va savoir de Cassio où il a soupé ce soir. – *(Regardant Bianca.)* Quoi, vous frémissez à cette question ?

BIANCA. – C'est chez moi qu'il a soupé, mais je ne frémis point de le dire.

JAGO. – Ah ! chez vous ! je vous accuse, suivez-moi.

ÉMILIA. – Fi donc ! fi donc, coquine !

BIANCA. – Je ne suis pas une coquine. Je mène une vie aussi honnête que vous qui m'insultez.

ÉMILIA. – Que moi ? pouah ! fi donc !

JAGO. – Généreux et nobles seigneurs, allons voir panser le pauvre Cassio. – Venez, madame, vous avez d'autres histoires à nous conter. – Émilia, cours à la citadelle, va dire à mon seigneur et à sa femme ce qui vient d'arriver. *(Aux autres.)* Voulez-vous venir, je vous prie ? *(À part.)* Voici la nuit qui fait ma fortune ou qui me perd.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une chambre à coucher. – Un flambeau allumé.
DESDÉMONA endormie dans son lit. Entre OTHELLO.

OTHELLO. – C'est la cause, c'est la cause, ô mon âme ! ne permettez pas que je la dise devant vous, chastes étoiles ! c'est la cause ! cependant je ne veux pas verser son sang, je ne veux pas percer son sein, ce sein plus blanc que la neige, plus uni que l'albâtre des tombeaux. *(Il pose à terre son épée.)* Pourtant il faut qu'elle meure, autrement elle trahira encore d'autres hommes. Éteignons ce flambeau et ensuite éteignons le flambeau de sa vie[23]. – Si je t'éteins, toi, serviteur enflammé, je puis ressusciter ta flamme, si je venais à me repentir. – Mais que j'éteigne une fois ta flamme, toi le plus merveilleux ouvrage de la souve-

---

[23] *Put out the light and then put out the light* :

Ce passage a beaucoup occupé les commentateurs : son sens le plus naturel est celui que nous avons adopté ; Othello applique successivement l'expression *put out the light, éteindre la lumière*, au flambeau allumé qu'il éteint, et au flambeau de la vie de Desdémona, rien n'est plus commun dans Shakspeare que ce double emploi du même mot appliqué, dans le même vers, à deux objets différents. Warburton avait changé le sens, en changeant la ponctuation.

Put out the light, and then. – Put out the light !

« Éteignons ce flambeau et alors... – Éteindre ce flambeau ? Si je t'éteins, toi, serviteur enflammé, je puis ressusciter la flamme, etc. etc. »

Ce changement ne me paraît nullement nécessaire ; un jeu de mots, ou ce qui y ressemble, est souvent le texte original le plus vraisemblable.

raine nature, je ne sais où se retrouverait le feu de Prométhée qui pourrait rallumer ta lumière. – Quand j'ai cueilli la rose, je ne puis plus la faire refleurir ; il faut qu'elle se fane. – Je veux sentir encore la rose sur sa tige. *(Il l'embrasse.)* Ô haleine embaumée qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive ! – Encore un baiser ; encore un ! sois telle que tu es là quand tu seras morte, et je veux te tuer et je t'aimerai après. – Encore un, voici le dernier. – Jamais baiser si doux ne fut si fatal. – Il faut que je pleure ; mais ce sont de cruelles larmes ! – C'est le courroux du ciel, il frappe ce qu'il aime. – Elle s'éveille.

DESDÉMONA. – Qui est là ? Othello ?

OTHELLO. – Oui, Desdémona.

DESDÉMONA. – Voulez-vous vous mettre au lit, seigneur ?

OTHELLO. – Avez-vous fait votre prière ce soir, Desdémona ?

DESDÉMONA. – Oui, mon seigneur.

OTHELLO. – Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime pour lequel vous ne soyez pas encore assurée de la grâce du ciel, implorez-la sur-le-champ.

DESDÉMONA. – Hélas ! mon seigneur, que voulez-vous dire ?

OTHELLO. – Allons, faites ce que je dis, et soyez prompte ; je vais me promener en attendant ; – je ne voudrais pas tuer votre âme avant qu'elle se fût préparée ; – non, le ciel m'en préserve ! je ne voudrais pas tuer ton âme.

DESDÉMONA. – Vous parlez de tuer ?

OTHELLO. – Oui, j'en parle.

DESDÉMONA. – Que le ciel ait donc pitié de moi !

OTHELLO. – Amen, de tout mon cœur.

DESDÉMONA. – Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO. – Hum !

DESDÉMONA. – Et cependant je vous crains ; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi. Pourquoi je craindrais, je n'en sais rien, car je ne me connais pas de crime ; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO. – Pense à tes péchés.

DESDÉMONA. – C'est l'amour que je vous porte.

OTHELLO. – Oui, c'est pour cela que tu meurs.

DESDÉMONA. – C'est une mort bien contre nature, que d'être tuée pour aimer. Hélas ! pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre inférieure ? Quelque violente passion ébranle tout votre corps : ce sont des présages sinistres ; cependant j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO. – Paix, tiens-toi tranquille.

DESDÉMONA. – Je le fais. Qu'est-ce ?

OTHELLO. – Ce mouchoir que j'aimais tant et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONA. – Non, sur ma vie et mon âme : envoyez-le chercher, et demandez-lui.

OTHELLO. – Ma chère âme, prends garde, prends garde au parjure ; tu es sur ton lit de mort.

DESDÉMONA. – Mais non pas pour y mourir encore.

OTHELLO. – Si, tout à l'heure : ainsi, confesse sincèrement ton crime : en vain nierais-tu chaque article avec serment, tu n'écarterais point, tu n'étoufferais point la terrible pensée qui me fait gémir. Tu vas mourir.

DESDÉMONA. – Dieu du ciel, ayez pitié de moi !

OTHELLO. – Je dis amen.

DESDÉMONA. – Et vous aussi, ayez pitié de moi ! – Je ne vous ai jamais offensé de ma vie : jamais je n'aimai Cassio que de cette bienveillance générale dont le ciel me permettait de l'aimer. Je ne lui donnai jamais aucun gage.

OTHELLO. – Par le ciel, j'ai vu mon mouchoir dans ses mains : ô femme parjure ! tu changes mon cœur en pierre, et tu m'obligeras à appeler ce que je vais faire un meurtre, quand je croyais n'accomplir qu'un sacrifice. J'ai vu le mouchoir.

DESDÉMONA. – Il l'a donc trouvé ; je ne le lui ai jamais donné : faites-le venir ici, qu'il déclare la vérité.

OTHELLO. – Il l'a déclarée.

DESDÉMONA. – Quoi, mon seigneur ?

OTHELLO. – Qu'il t'avait… possédée.

DESDÉMONA. – Quoi ! illégitimement ?

OTHELLO. – Oui.

DESDÉMONA. – Il ne le dira pas.

OTHELLO. – Non, sa bouche est fermée ; l'honnête Jago y a mis ordre.

DESDÉMONA. – Ma crainte m'explique tout. – Quoi ! il est mort ?

OTHELLO. – Quand tous les cheveux de sa tête auraient été autant de vies, ma terrible vengeance avait de quoi les détruire toutes.

DESDÉMONA. – Hélas ! il est trahi, et moi perdue !

OTHELLO. – Quoi ! prostituée, tu le pleures sous mes yeux !

DESDÉMONA. – Oh ! bannissez-moi, seigneur ; mais ne me tuez pas.

OTHELLO. – À bas, infâme !

DESDÉMONA. – Tuez-moi demain, laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO. – Ah ! si vous résistez…

DESDÉMONA. – Seulement une demi-heure.

OTHELLO. – Le parti pris, point de délai.

DESDÉMONA. – Mais seulement pendant que je dis une prière !

OTHELLO. – Il est trop tard.

(Il l'étouffe.)

ÉMILIA, *du dehors*. – Mon seigneur, mon seigneur ! de grâce, mon seigneur, mon seigneur !

OTHELLO. – Quel est ce bruit ?… Elle n'est pas morte, pas encore tout à fait morte… Moi qui suis cruel, je suis cependant miséricordieux… Je ne veux pas te laisser languir dans ta souffrance… Non, non.

ÉMILIA, *en dehors*. – Mon seigneur, mon seigneur !

OTHELLO. – Qui est là ?

ÉMILIA. – Oh ! mon bon seigneur ! je voudrais vous dire un seul mot.

OTHELLO. – Oui, c'est Émilia… Tout à l'heure… Elle est morte… Elle vient sans doute me parler de la mort de Cassio ; le bruit a été grand… Ah ! elle ne remue plus. Immobile comme la tombe… Entrera-t-elle ? Ferai-je bien ?… Je crois qu'elle remue encore… Non… Qui est-ce qui vaut le mieux ?… Si elle entre, elle voudra sûrement parler à ma femme… ma femme ! ma femme ! Quelle femme ?… Je n'ai plus de femme !… Ô pensée insupportable ! Ô heure accablante !… Il me semble qu'il devrait y avoir à présent une éclipse totale de lune et de soleil, et que le globe épouvanté devrait s'entr'ouvrir dans un tel bouleversement.

ÉMILIA, *toujours en dehors*. – Je vous conjure, que je puisse vous parler, mon bon seigneur.

OTHELLO. – Je t'avais oubliée ; ah ! entre, Émilia… Doucement… Tout à l'heure… Tirons ces rideaux. Où es-tu ? *(Il ouvre la porte.)* Que me veux-tu maintenant ?

(Entre Émilia.)

ÉMILIA. – Oh ! mon digne seigneur ! un meurtre affreux vient d'être commis là-bas.

OTHELLO. – Quoi ! tout à l'heure ?

ÉMILIA. – À l'heure même, mon seigneur.

OTHELLO. – C'est l'influence de la lune elle-même ; elle s'approche de la terre plus que de coutume et rend les hommes fous.

ÉMILIA. – Cassio, mon seigneur, a tué un jeune Vénitien nommé Roderigo.

OTHELLO. – Roderigo tué ! – Et Cassio tué ?

ÉMILIA. – Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO. – Cassio n'est pas tué ? Le meurtre n'est plus d'accord, et la douce vengeance devient dure.

DESDÉMONA. – Oh ! injustement, injustement massacrée !

ÉMILIA. – Hélas ! quel est ce cri ?

OTHELLO. – Quoi ! quel cri ?

ÉMILIA. – Hélas ! bon Dieu ! c'était la voix de ma maîtresse. Du secours ! du secours ! oh ! parlez-moi, madame, douce Desdémona ! Ô ma chère maîtresse, parlez.

DESDÉMONA. – Je meurs innocente.

ÉMILIA. – Oh ! qui a fait cela ?

DESDÉMONA. – Personne, moi-même. – Adieu. Recommande-moi à mon cher seigneur. Oh ! adieu !

(Elle expire.)

OTHELLO. – Quoi ! comment a-t-elle pu être assassinée ?

ÉMILIA. – Hélas ! qui le sait ?

OTHELLO. – Vous l'avez entendue le dire elle-même ; ce n'est pas moi.

ÉMILIA. – Elle l'a dit ; je ne puis rapporter que la vérité.

OTHELLO. – Eh bien ! elle est partie, comme une menteuse, pour les flammes de l'enfer. C'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA. – Oh ! elle n'en est que plus un ange et vous un plus noir démon.

OTHELLO. – Elle tournait au vice ; c'était une prostituée.

ÉMILIA. – Tu la calomnies ; tu es un démon.

OTHELLO. – Elle était perfide, comme l'onde.

ÉMILIA. – Tu es effréné comme le feu d'oser dire qu'elle était perfide ! Oh ! elle était d'une candeur céleste.

OTHELLO. – Cassio l'avait déshonorée : demande à ton mari. Oh ! je serais damné dans le gouffre le plus profond de l'enfer, si je m'étais porté, sans de justes motifs, à cette dernière extrémité. Ton mari savait tout.

ÉMILIA. – Mon mari ?

OTHELLO. – Ton mari.

ÉMILIA. – Qu'elle était infidèle au mariage ?

OTHELLO. – Oui, avec Cassio. Ah ! si elle avait été fidèle, le ciel eût-il créé pour moi un autre univers d'une seule et parfaite chrysolithe, je ne l'aurais pas changée pour cet univers.

ÉMILIA. – Mon mari ?

OTHELLO. – Oui, c'est lui qui me l'a dit le premier. C'est un homme d'honneur ; il abhorre l'opprobre qui s'attache aux actions infâmes.

ÉMILIA. – Mon mari !

OTHELLO. – À quoi bon ces répétitions, femme ? Ton mari, te dis-je.

ÉMILIA. – Ô ma maîtresse ! la scélératesse s'est cruellement moquée de l'amour. Mon mari dire qu'elle était infidèle !

OTHELLO. – Lui, femme ; je dis ton mari, comprends-tu ce mot ? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Jago.

ÉMILIA. – S'il dit cela, puisse son cœur pervers pourrir d'un demi-grain par jour ! Il ment à sa conscience. Elle était trop éprise de son indigne choix.

OTHELLO. – Ah !

ÉMILIA. – Faites du pis que vous pourrez. Cette action que vous avez faite n'est pas plus digne du ciel que vous n'étiez digne d'elle.

OTHELLO. – Tais-toi, tu feras bien.

ÉMILIA. – Va, tu n'as pas pour me faire du mal la moitié de la force que j'ai pour l'endurer. Ô dupe ! ô insensé ! stupide comme la fange ! Tu as commis là une action !… – Je ne m'inquiète pas de ton épée. Je te ferai connaître, dussé-je perdre vingt vies !… Du secours ! du secours ! holà ! du secours !… Le More a tué ma maîtresse ! Au meurtre ! au meurtre !

(Entrent Montano, Gratiano et Jago.)

MONTANO. – Quoi donc ? que s'est-il passé, général ?

ÉMILIA. – Oh ! vous voilà donc, Jago ! Il faut que votre conduite ait été belle, pour que les meurtriers vous chargent de leurs assassinats.

GRATIANO. – De quoi s'agit-il ?

ÉMILIA, *à Jago*. – Démens ce misérable, si tu es un homme. Il dit que tu as dit que sa femme était infidèle : je sais que tu ne l'as pas dit, car tu n'es pas assez scélérat. Parle, car mon cœur est plein.

JAGO. – Je lui ai dit ce que je pensais, et ne lui ai rien dit qu'il n'ait lui-même trouvé juste et vrai.

ÉMILIA. – Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle était infidèle ?

JAGO. – Je l'ai dit.

ÉMILIA. – Vous avez dit un mensonge, un odieux, un infernal mensonge, sur mon âme, un mensonge, un mensonge atroce. Elle infidèle avec Cassio ! Avez-vous dit avec Cassio ?

JAGO. – Avec Cassio, femme ; – allez, réprimez votre langue.

ÉMILIA. – Je ne veux pas réprimer ma langue ! Je suis tenue de parler ; ma maîtresse est là assassinée dans son lit.

TOUS. – Oh ! le ciel nous en préserve !

ÉMILIA. – Et ce sont vos rapports qui ont amené le meurtre.

OTHELLO. – Allons, n'ayez pas l'air égaré, messieurs ; c'est la vérité.

GRATIANO. – C'est une étrange vérité !

MONTANO. – Ô action monstrueuse !

ÉMILIA. – Scélératesse ! scélératesse ! scélératesse ! – J'y songe, j'y songe. – Je démêle tout. – Ô scélératesse ! J'en ai eu la pensée alors… Je me tuerai de douleur. – Ô scélératesse ! scélératesse !

JAGO. – Quoi ! êtes-vous folle ? Je vous ordonne de vous rendre au logis.

ÉMILIA. – Dignes seigneurs, que j'aie la liberté de parler. Il convient que je lui obéisse, mais non pas en ce moment. – Peut-être, Jago, ne rentrerai-je jamais au logis.

OTHELLO, *se précipitant sur le lit.* – Oh ! oh ! oh !

ÉMILIA. – Oui, couche-toi et rugis ; car tu as tué la plus douce, la plus innocente femme qui jamais ait levé les yeux vers le ciel.

OTHELLO. – Oh ! elle était coupable. *(À Gratiano.)* Je vous reconnaissais à peine, mon oncle. – Voilà votre nièce ; elle est morte : oui, ces mains viennent en effet d'arrêter le souffle de sa vie. Je sais que cette action paraît horrible et hideuse.

GRATIANO. – Pauvre Desdémona ! je suis bien aise que ton père soit mort. Ton mariage lui a été mortel et le chagrin seul a tranché le fil usé de ses jours. S'il vivait encore, cette vue le plongerait dans l'égarement du désespoir : oui, il maudirait son ange tutélaire, et tomberait dans la réprobation du ciel.

OTHELLO. – Cela est lamentable ; mais Jago sait qu'elle s'est abandonnée mille fois à Cassio ; Cassio l'a avoué et elle a récompensé ses transports d'amour avec le premier signe, le premier gage d'amour que je lui eusse donné ; je l'ai vu dans les mains de Cassio ; c'était un mouchoir, un ancien présent que ma mère avait reçu de mon père.

ÉMILIA. – Ô ciel ! Ô puissances célestes !

JAGO. – Allons, taisez-vous.

ÉMILIA. – La vérité veut sortir, elle veut sortir. – Que je me taise ! monsieur, non, non, je parlerai, libre comme l'air. Quand le ciel, les hommes, les démons, quand tous devraient crier ensemble honte sur moi, je parlerai.

JAGO. – Prenez garde… Allez-vous-en chez vous.

ÉMILIA. – Je ne veux pas.

(Jago essaye de frapper sa femme de son épée.)

GRATIANO. – Fi ! tirer votre épée contre une femme !

ÉMILIA. – Ô toi, More stupide ! ce mouchoir dont tu parles, je le trouvai par hasard et le donnai à mon mari ; car souvent, par des instances plus sérieuses que ne méritait en effet cette bagatelle, il m'avait sollicitée de m'en emparer.

JAGO. – Infâme coquine !

ÉMILIA. – Elle l'a donné à Cassio ! non, hélas ! c'est moi qui l'ai trouvé, et je l'ai donné à mon mari.

JAGO. – Malheureuse, tu mens.

ÉMILIA. – Par le ciel ! je ne mens point, je ne mens point, seigneurs. – Ô meurtrier imbécile ! qu'avait à faire un pareil fou d'une si bonne femme ?

(Jago blesse Émilia et s'enfuit.)

OTHELLO. – N'y a-t-il de foudres dans le ciel que celles qui servent au tonnerre ? *(Il tombe à la renverse.)* Ô scélérat inouï !

GRATIANO. – Sa femme tombe ; sûrement il a tué sa femme.

ÉMILIA. – Oui, oui, oh ! couchez-moi à côté de ma maîtresse.

GRATIANO. – Il s'est enfui, mais sa femme est frappée à mort !

MONTANO. – C'est un scélérat, bien évidemment. Prenez cette épée que je viens d'arracher au More. Gardez la porte au dehors : ne le laissez pas sortir, tuez-le plutôt ; je cours après ce monstre, car c'est un misérable damné.

(Sortent Montano et Gratiano.)

OTHELLO. – Je ne suis même plus brave ! le premier petit gringalet m'enlève mon épée. Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu ? Que tout périsse à la fois.

ÉMILIA. – Que présageait ta chanson, ô ma maîtresse ! écoute, peux-tu m'entendre encore ! je veux faire comme le cygne et mourir en chantant : *Le saule, le saule, le saule !* – More, elle était chaste, elle t'aimait, cruel More ! Que mon âme entre en paradis, comme il est vrai que je dis la vérité ; en disant ce que je pense, je meurs, je meurs.

(Elle expire.)

OTHELLO. – J'ai dans cette chambre une autre épée ; c'est une épée d'Espagne, de la trempe de l'Èbre[24]. – Ah ! la voici. – Mon oncle, il faut que je sorte.

GRATIANO, *en dehors*. – Si tu le tentes, il t'en coûtera cher : tu n'as point d'armes, il faut que tu te soumettes de force.

OTHELLO. – Regarde-moi donc, et me parle ; ou, désarmé comme je suis, je vais fondre sur toi.

(Rentre Gratiano.)

---

[24] Les armes trempées dans les eaux de l'Èbre avaient une réputation particulière.

GRATIANO. – Que veux-tu ?

OTHELLO. – Vois ! j'ai une épée. Jamais arme plus sûre ne reposa sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu le temps où avec ce faible bras et cette bonne épée je me suis fait jour à travers des obstacles vingt fois plus puissants que celui que tu m'opposes. Mais, ô vaine bravade ! qui peut surmonter sa destinée ? Il n'en est plus de même. Ne crains point quoique tu me voies armé : je suis au terme du voyage : me voilà au but, voilà l'écueil où finit ma dernière course. Tu recules troublé ? Va, c'est une crainte perdue. Avance seulement un roseau contre le sein d'Othello et il va fuir. Où irait Othello maintenant ?… *(Il se tourne vers Desdémona.)* Voyons, quelle mine as-tu maintenant ? – Malheureuse enfant, née sous une étoile fatale ! pâle comme ta chemise ! Quand nous nous rencontrerons au jour du jugement, ton regard précipitera mon âme des cieux, et soudain les démons s'en saisiront. – Froide, froide, ma fille ! comme ta vertu. – Ô maudit ! maudit scélérat ! – Prenez vos fouets, démons ! frappez ! éloignez-moi de la contemplation de cet objet céleste ! lancez-moi dans les tourbillons de l'orage, rôtissez-moi dans le soufre, baignez-moi dans les abîmes où roulent des torrents de feu. – Ô Desdémona ! Desdémona ! Morte ! morte ! oh ! oh !

(Entrent Lodovico, Cassio qu'on apporte blessé, Montano, Jago prisonnier, et des officiers.)

LODOVICO. – Où est ce forcené et malheureux homme ?

OTHELLO. – Voici celui qui fut Othello. Me voici.

LODOVICO. – Où est cette vipère ? Faites avancer ce scélérat.

OTHELLO. – Je regarde ses pieds. – Mais c'est une fable. Si tu es un démon, je ne puis te tuer.

(Il blesse Jago.)

LODOVICO. – Arrachez-lui son épée.

JAGO. – Mon sang coule, seigneur, mais je ne suis pas mort.

OTHELLO. – Je n'en suis pas fâché non plus : je désire que tu vives ; car, à mon sens, c'est un bonheur de mourir.

LODOVICO. – Ô toi, Othello, jadis si bon et maintenant tombé dans les piéges d'un esclave maudit, que te dira-t-on ?

OTHELLO. – Tout, tout. Dites, si vous voulez, que je suis un honorable assassin, car je n'ai rien fait par haine, mais tout par honneur.

LODOVICO. – Ce misérable vient d'avouer une partie de ses perfidies. Est-il vrai que vous ayez conspiré avec lui la mort de Cassio ?

OTHELLO. – Oui.

CASSIO. – Cher général, je ne vous en ai jamais donné sujet.

OTHELLO. – Je le crois, et je vous demande pardon. – Voulez-vous, je vous prie, demander à ce demi-démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé corps et âme dans ses piéges ?

JAGO. – Ne me demandez rien : vous savez ce que vous savez ; à partir de ce moment je ne dirai plus un mot.

LODOVICO. – Quoi ! pas même pour prier ?

GRATIANO. – Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO. – Bien, vous ferez bien.

LODOVICO. – Je présume, Othello, que vous comprendrez ce qui est arrivé ; je crois que vous ne le savez pas encore. Voici une lettre trouvée dans la poche de Roderigo, et en voici une autre. L'une annonce que Roderigo se chargeait de l'assassinat de Cassio.

OTHELLO. – Traître !

CASSIO. – Complot barbare ! Action de païen !

LODOVICO. – La seconde est une lettre de reproches, trouvée aussi dans la poche de Roderigo. Il paraît qu'il avait dessein de l'envoyer à cet infernal scélérat, mais que Jago survint dans l'intervalle et le satisfit.

OTHELLO. – Ô le pernicieux scélérat ! – Cassio, comment étiez-vous venu en possession de ce mouchoir qui appartenait à ma femme ?

CASSIO. – Je le trouvai dans ma chambre ; et il vient d'avouer lui-même tout à l'heure qu'il l'y avait laissé exprès pour un projet qui a réussi au gré de ses désirs.

OTHELLO. – Ô insensé ! insensé ! insensé !

CASSIO. – Il y a encore, dans la lettre de Roderigo, des reproches à Jago de l'avoir excité à m'insulter pendant que j'étais de garde, ce qui a causé ma disgrâce ; et lui-même, qui avait longtemps paru mort, il a parlé tout à l'heure : « Jago l'avait aposté, et Jago l'a poignardé. »

LODOVICO, *à Othello.* – Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre ; votre pouvoir et votre emploi vous sont ôtés, et Cassio

commande en Chypre. Quant à cet esclave, si par quelque torture raffinée on peut le tourmenter et le laisser vivre longtemps, elle sera son partage. Vous *(à Othello)*, vous resterez prisonnier jusqu'à ce que le genre de votre crime soit connu du sénat de Venise. Allons, qu'on l'emmène.

OTHELLO. – Doucement : encore un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'État quelques services ; on le sait, n'en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous rendrez compte de ces faits déplorables, parlez de moi comme je suis, sans rien atténuer, sans rien aggraver par malignité. Alors vous parlerez d'un homme qui a trop aimé, mais qui ne sut pas aimer sagement ; d'un homme qui ne devint pas aisément jaloux, mais qui, une fois excité, fut poussé jusqu'aux derniers excès ; d'un homme dont la main, comme celle du Juif pervers[25], a détruit une perle plus précieuse que toute sa race, d'un homme dont les yeux vaincus, quoique peu accoutumés à fondre en eau, répandent des larmes aussi abondamment que les arbres d'Arabie répandent leurs parfums. – Parlez de moi ainsi – et dites encore qu'un jour, dans Alep, un Turc insolent, portant le turban, frappait un Vénitien et insultait l'État, je saisis à la gorge ce chien circoncis, et le frappai ainsi.

(Il se perce de son épée.)

LODOVICO. – Ô sanglante catastrophe !

GRATIANO. – Tout ce que nous avons dit ne peut plus s'accomplir.

OTHELLO, *s'approchant du lit en chancelant*. – Je t'ai donné un baiser avant de te tuer. – En me tuant, je ne puis m'empêcher d'aller mourir sur tes lèvres.

---

[25] Allusion à Hérode et à Marianne.

(Il meurt en embrassant Desdémona.)

CASSIO. – Voilà ce que je craignais. – Mais je croyais qu'il n'avait point d'arme, car il avait le cœur grand.

LODOVICO, *à Jago.* – Chien de Sparte, plus impitoyable que la douleur, la faim ou la mer, contemple le tragique fardeau dont ce lit est chargé. Voilà ton ouvrage. Ce spectacle empoisonne la vue. – Qu'on le cache. – Gratiano, gardez la maison et prenez possession des biens du More ; ils vous reviennent en héritage. *(À Cassio.)* C'est à vous, seigneur gouverneur, qu'appartient le châtiment de cet infernal traître : choisissez le temps, le lieu, les tortures : oh ! redoublez les tortures. Moi je m'embarque à l'instant, et je vais d'un cœur désolé raconter au sénat cette désolante aventure.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.